

Le Samedi

VOL. X. No 49
MONTREAL, 6 MAI 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

GALERIE ARTISTIQUE



LA FEMME AU MASQUE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

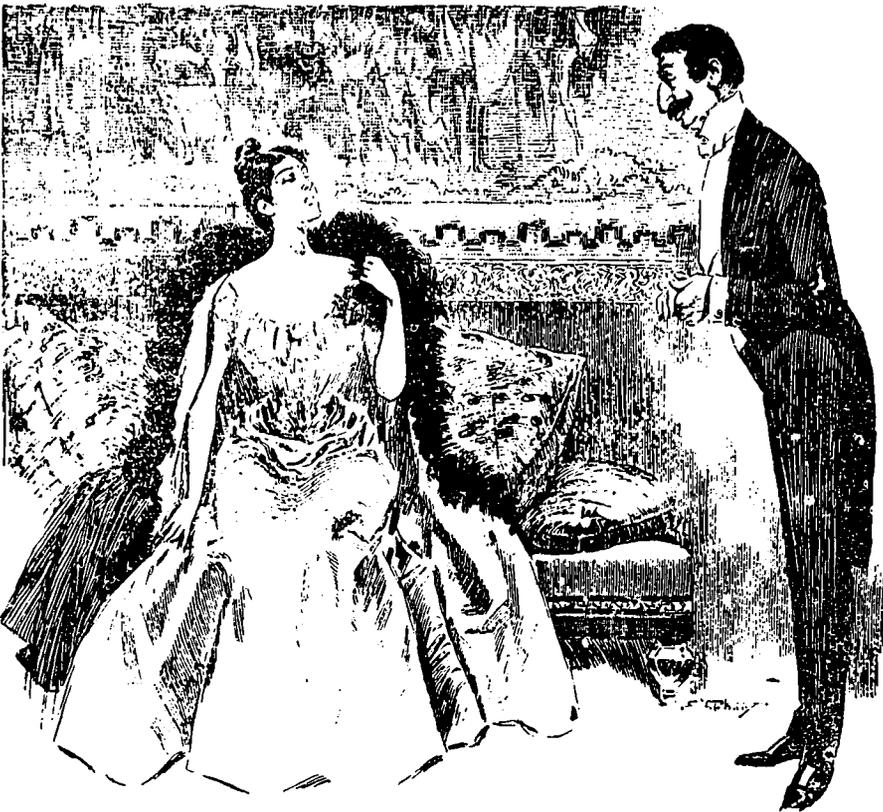
Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RGE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 MAI 1899

ABSOLUMENT D'ACCORD



Elle.—Si j'étais homme, je ne chercherais jamais à me marier.
Lui.—Si vous étiez un homme, je ne voudrais jamais me marier, moi non plus.

ERRATAS

No 48, page 8, col. 1. Le 6^e vers de "Sonnets d'amour", doit se lire ainsi :
Que mon cœur surchauffé par un rêve qui ment.

LES PHOTOGRAPHIES DE L'ELDORADO

Nous avons à donner crédit à M. A. Dumas, photographe, rue Vitré, No 112, coin St Laurent, des charmantes photographies représentant la façade de l'Eldorado et un groupe d'ensemble de la troupe. Un oubli regrettable a fait que le nom de M. Dumas ne figurait pas, comme il aurait dû le faire, sous le travail qu'il a bien voulu communiquer au SAMEDI. Toutes nos excuses à ce sujet.

L'AMOUR

(Suite.)

L'amour, comme Rousseau le conçoit, comme Héloïse l'a ressenti, est un concert de l'esprit, du cœur et des sens, qui exalte jusqu'au délire toutes les facultés humaines.—DEGOUV.

L'amour est un sentiment jaloux et tyrannique ; il n'est satisfait que quand l'objet aimé lui sacrifie ses goûts et toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfère le devoir ou l'amitié il se croit en droit de se plaindre et de se venger.

NINON DE LENCLOS.

L'amour est une fleur si délicate que le moindre souffle étranger la détruit, et je ne croirai jamais qu'une femme capable de voir avec plaisir les hommes, et d'entendre sans répugnance leur jargon et leurs fadeurs, le soit d'aimer constamment et tendrement.—MIRABEAU.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

LA MORALE A EN TIRER

Madame (lisant un roman d'un ton sentimental).—“ Et la pressant sur son cœur, notre héros appliqua ses lèvres brûlantes sur son front de neige.”
Monsieur (très sceptique).—Oui et je parierais bien cinq piastres qu'il va avoir contracté un rhume au chapitre suivant.

IL A TROUVÉ LE JOINT

Madame.—Si tu ne m'accompagnais pas à l'église combien de gens qui ne sauraient pas que nous sommes mariés.

Monsieur.—Alors, prends toujours les enfants avec toi quand tu sortira. Ainsi, je pense, les gens pourront au moins soupçonner la vérité.

PARDON CONDITIONNEL

La mariée (qui a été enlevée).—Voici une dépêche de papa.

Le marié (anxieusement).—Quas dit-il ?

La mariée.—“ Tout est pardonné pourvu que vous ne reveniez pas.”

LA VOILA, LA RAISON

M. Têtevide (apprenant à pédaler).—Il me semblait que vous m'aviez dit qu'après vingt leçons d'une heure chacune, je saurais parfaitement conduire cette satanée machine.

Le professeur.—Vous le sauriez maintenant, monsieur, si vous ne dépensiez malheureusement pas la majeure partie de votre temps sur le sol au lieu de l'utiliser sur la selle.

DANS LE SALON DU COIFFEUR

Le barbier (surveillant sa victime).—Vos cheveux commencent à être clair semés.

Le client.—Oui, je les traite pourtant de la meilleure manière. Je n'aime pas les cheveux trop forts.

Le barbier.—Vous devriez vraiment mettre quelque chose dessus.

Le client.—Aussi, c'est ce que je fais tous les matins.

Le barbier.—Puis-je vous demander quoi ?

Le client.—Mon chapeau. (Il y eut un long silence.)

C'ÉTAIT PLUS QU'IL N'EN POUVAIT SUPPORTER

Le client.—Eh bien, Jos, que pensez vous du sermon de Monseigneur, dimanche dernier ? Je vous ai vu à l'église

Le barbier.—Oui, monsieur, j'étais là ; mais pour dire le vrai, il y avait devant moi un homme dont les cheveux avaient si outrageusement besoin d'être coupés que je n'ai pas entendu un seul mot du sermon.

PAS TROP COUTEUX

Raspineau (retour de New York)

—Je me suis arrêté au meilleur hôtel de la ville.

Taupin.—Et ça est coûteux, n'est-ce pas ?

Raspineau.—Je me suis seulement arrêté pour l'admirer.

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES

Monsieur.—Que jouais tu donc là, ma chère ?

Madame.—Aimes-tu ce morceau ?

Monsieur.—C'est très joli. C'est une mélodie entraînante et d'une harmonie exquise.

Madame.—C'est la même chose que j'ai joué hier soir et tu m'as dit que c'était horrible.

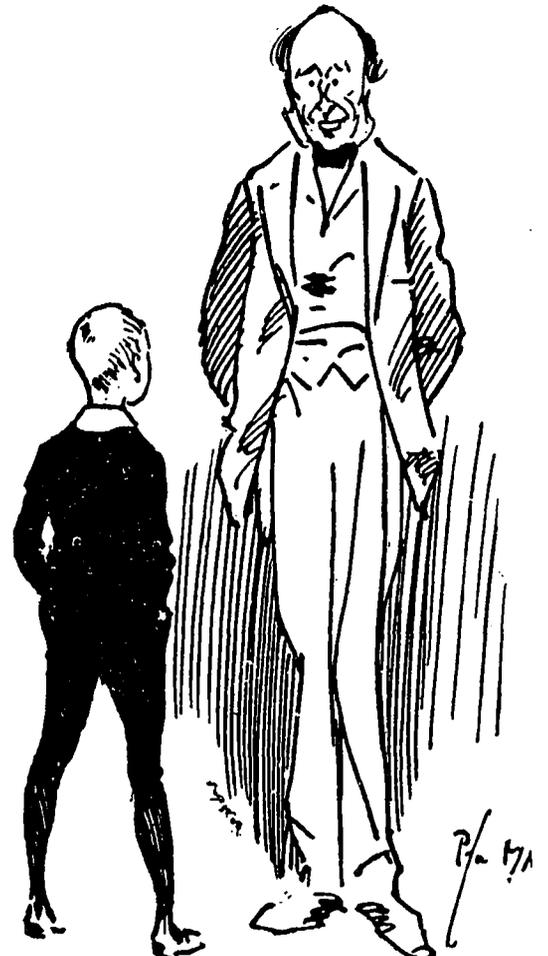
Monsieur.—Possible, mais souviens-toi qu'hier soir le dîner était brûlé.

TROMPÉ, HÉLAS !

Le médecin de l'hôpital (essayant de diagnostiquer la maladie d'un patient).—Vous avez l'habitude de boire ! Que buvez-vous ?

Le patient (charmé de la proposition qu'il croyait lui être faite).—Ah, puisque vous êtes si aimable, je vais prendre un petit verre de brandy.

IL N'AIMAIT PAS LES PETITS ENFANTS



Le jeune Albert.—Papa, où le docteur l'a-t-il pris, le bébé qu'il nous a apporté ?

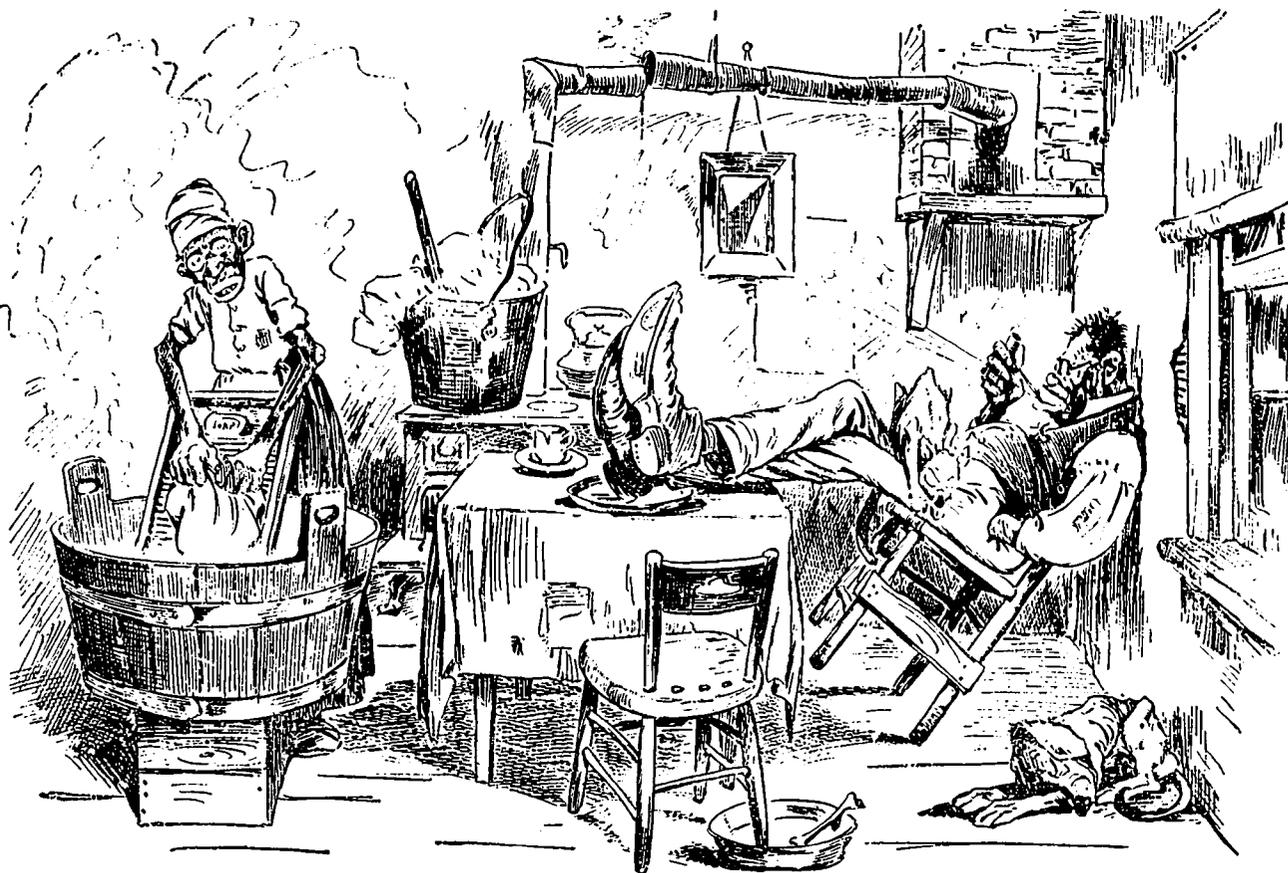
Papa.—Au ciel, Albert.

Le jeune Albert.—Y en a-t-il beaucoup de bébés au ciel ?

Papa.—Oui, je suppose qu'il y en a beaucoup.

Le jeune Albert.—Alors pourquoi prions-nous pour aller au ciel ? nous sommes déjà bien assez écœurés des bébés qu'il y a ici !

ILS DEVAIENT AVOIR RAISON



Massa Johnson — Li poètes li disent que les hommes se maient pa- ce que li sont fatigués !
 Mme Johnson (avec conviction). — Juste Ciel ! Je cois que li poètes li ont aison !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
 DDXXXIV

LA CHANSON DE ZANETTO

<p>“ Chère âme, t'en souvient il ? La chanson du jeune avril, T'avait doucement troublée ; Heureuse de cet émoi Tu sentis venir à toi Ma voix câline et tremblée.</p>	<p>Sans nous être fait d'avou, Nous nous sommes dit adieu : Que cette peine eut de charmes ! Car les bois étaient chantants, Et la gaité du printemps Riait à travers nos larmes.</p>
--	--

Chère âme, l'hiver est là ;
 Aux bois que l'été brûla ;
 Leur parure fut ravie ;
 Les rids chanteurs sont défunts,
 Les fleurs n'ont plus de parfums ;
 L'amour reste, — et c'est la vie.

CHARLES FUSTIER.

FIORDS NORVEGIENS

Un coin de terre célèbre dans la mythologie scandinave c'est le Kanger, sur la rive septentrionale du Sognefiord. Bolduc, fils d'Odin, avait un temple dans le Sognedal.

Parmi les fiords préhistoriques de la Norvège, le plus renommé est celui de Sogne.

Nature imposante, merveilleuse.

Le Sognefiord s'avance de cent soixante dix kilomètres dans l'intérieur des terres, sa largeur est de six kilomètres, constituant un bras de mer si vaste, que les baleines s'y égarent, ayant, pour y plonger, des abîmes de douze cents mètres.

Grandiose et sauvage, le spectacle est presque unique au monde.

Des hauteurs vertigineuses affectant les formes les plus douces se parent, suivant l'état du ciel, la saison, l'heure, de teintes noires, grises, violettes ou argentées avec, au sommet, la blanche coiffure des neiges éternelles et, sur les flancs, les glaciers aux resplendissements de turquoise.

Là, de sombres forêts de sapin ; plus loin les mélèzes aux feuillages légers et les bouleaux pâles et glauques, tel est le cadre qui limite cette puissante masse d'eau salée que le vent et le soleil modifient constamment, changeant, à l'infini, les aspects et les couleurs. Et de nombreuses cascades se précipitent d'un seul bond, du haut de rochers perpendiculaires de cinq à six cents mètres auxquels s'attache, de loin en loin, quelque chétive verdure.

A peine le soleil, à son zénith, parvient-il, en la saison où il a le plus de puissance, à frapper un instant de ses rayons la surface du fiord.

A peine se borne-t-il, le plus ordinairement, lorsqu'il règne dans les régions supérieures de l'atmosphère, à semer, de quelques émeraudes, le ton noirâtre de l'eau.

A l'extrémité du sombre canal, les rochers s'annoncent en cercle formant un oasis pleins de mélancolie et de charme, abritant quelques pauvres familles de pêcheurs.

Une demi douzaine de pauvres huttes mal bâties n'ayant d'autres ouvertures que la porte et le trou qui, dans le toit, fait office de cheminée. Autour de ce hameau rien que rochers nus, broussailles épaisses, forêts de sapins, hauts plateaux secs et arides, entonnoirs sauvages sur lesquels s'ouvrent des grottes et des cavernes où pullulent les ours bruns, les g'outons, les lynx, les daims rouges et les rennes sauvages.

L. DAFFRY
 DE LA MONNOYE.

LE VRAI CHEF

L'homme (à la porte). — Je désirerais voir le chef de la famille.

M. Crainstout. — Elle est sortie. Est-ce pour une communication importante ?

FINALE IMPRÉVUE

Le premier acteur (pressant la détente d'un revolver à six coups) — “Mour, misérable !”
 (l'arme rate)

Second acteur. — “Votro

revolver a fait long feu, M. Rodolpho, mais je suis si plein du remords de mes crimes que je veux bien me rendre à votro désir et mourir quand même.”

En disant ces mots, il s'éroula agonisant sur la scène, tandis que le rideau tombait.

Cette finale a eu, est-il besoin de le dire, le plus grand succès auprès du public.

UNE COMPENSATION



Lui. — Quelle existence monotone que celle de ce pauvre Laridon. Sa femme veut toujours conduire chaque chose à sa manière et pas autrement.
 Elle. — Certainement ; mais elle change si souvent de manière que ce n'est pas du tout monotone.

RESPECT AUX DAMES, S. V. P.



I

Barbouilleau. — Je vais faire une bonne plaisanterie à cette bonne femme, avec cette jolie souris...



II

... Là... doucement... de façon à ce qu'elle arrive juste sur elle...

VERBES D'AMOUR

Angé tu ne sais pas les rêves de mon cœur,
Et tous les désirs fous qui naissent en mon âme,
Et tu ne connais pas tout le charme vainqueur
Qui brille dans tes yeux, ô toi sirène et femme.

Je suis l'esclave fou, donnant sa liberté,
Et voulant à tes pieds l'éternel esclavage ;
Je ne veux pas partir, je ne veux pas quitter,
Car dans tes yeux profonde se perd tout mon courage.

Si j'étais troubadour je chercherais des chants,
Des chants digne de toi ; même si de mon âne
Chaque note coulait en un fleuve de sang,
Pour célébrer sans fin ta beauté que j'acclame.

Hélas ! il est trop loin le temps des chevaliers,
L'estoc ne brille plus pour les yeux de la femme,
Sans cela je serais toujours le tout premier
Pour lutter sous tes yeux, mon aimée et ma dame.

Tout cela c'est fini, je n'ai rien que mon cœur,
Il est à toi, chérie et malgré que tout passe,

19 avril 1899.

Pour "ELLE."
Ne crains pas, garde-le dans un étai vainqueur,
Pour toujours en tes mains ce pauvre cœur se place.

Reste la seule muse inspirant mes accents,
Donnant un fier envol aux ailes de mes rêves,
Donnant à mon esprit les éclairs flamboyants
Qui font les jours trop courts et les heures trop brèves.

Sois le phare éclatant, l'étoile dans la nuit,
Sois le but caressé, la seule tentatrice,
Le regain de jeunesse en ce siècle de mal,
Le rayon de l'espoir, la voix consolatrice !

O toi mon seul désir, mon unique idéal,
Reste le rêve d'or où flotte ma pensée,
Reste la chose bonne en ce siècle de mal,
Reste la goutte d'eau d'un matin de rosée.

Reste la fleur très pure, où jamais papillon
Ne pourra se poser. Reste ange quoique femme,
Reste nuage clair au sein de l'aiglon,
Mais garde moi toujours le meilleur de ton âme.

B. DE FLANDRE.

La Faim, le Labeur et l'Oisiveté

LÉGENDE ARABE

La Faim, après avoir mal dormi, s'était éveillée de fort mauvaise humeur. L'esprit déjà en train de combiner une malfaisante action, elle se lève, puis elle va faire ses abutions près d'une fontaine. Ensuite elle prie Mohammed, le prophète d'Allah.

Sa prière faite, la Faim marche le long d'un petit sentier, bordés de paquerettes qui poussent au milieu d'une herbe tendre. Mais elle ne prête aucune attention à la poésie du chemin : le vert ne l'impressionne pas et les petites fleurs n'attirent nullement son regard.

Au contraire, ses deux yeux à l'expression d'acier se fixent au loin, sur deux Arabes, dont l'un, le Labeur, conduit un âne chargé d'un *tellis* plein d'orge. Cet Arabe va au marché vendre son grain. L'autre Musulman est couché près du chemin. C'est l'Oisiveté. Il regarde le Labeur, désirant aussi se rendre au marché ; mais il craint que la fatigue ne le tue et il se repose.

— Bonne affaire ! se dit la Faim, les ayant jugés tous deux. Allons d'abord au fainéant ; c'est plus facile...

Alors elle s'avance lentement ; elle fait le tour de l'Oisiveté, puis elle s'approche encore. L'Oisiveté s'est endormie. Lestement la Faim lui ôte son burnous, une chemise et du pain ; puis elle s'éloigne sans bruit pour se lancer ensuite à la poursuite du Labeur.

Mais celui-ci ne dort pas. Il est très pressé, au contraire, et il donne de grands coups de bâton à l'âne pour le faire aller plus vite. En même temps il célèbre les charmes de Fatma, son amouruse, fille incomparable pour la beauté, l'esprit, le cœur, la naissance... Il n'interrompt sa chanson que pour manger quelques fèves rôties, dont il a une provision dans un sac.

— C'est curieux, se dit la Faim, je redoute de combattre un travailleur. Pourtant celui-ci n'a pas l'air bien terrible : il chante les femmes et il mange des fèves ! Ah ! s'il était comme l'Oisiveté ; s'il ne remuait pas tant le bras et son bâton !

Cependant la Faim s'avance pour séparer l'âne de son maître, pensant que l'Arabe, distrait, ne verra rien et continuera son chemin, mangeant des fèves et chantant Fatma, pendant que la volente conduira la bête hors de la route. Déjà elle est entre le Labeur et l'animal, et l'homme ne voit rien. La distraction de l'Arabe est évidente : il chante très fort, il a va'e des fèves. Mais il est tout de même pressé ; le bourricot ne marche pas à son gré. Vivement il soulève sa trique, qui tourne par dessus sa tête, et : pan !! voulant frapper l'âne il tue la Faim !

Et c'est ainsi, disent les Arabes, que le Labeur, vivant pour le travail, son ventre et sa belle, peut éviter le malheur ; tandis que l'Oisiveté, passant une vie sans peine, l'achève dans le malheur.

MAURICE GUILBON

SON OPINION

L'instituteur. — Dans quelle partie de la bible est-il dit que chaque homme ne doit avoir qu'une seule femme ?

Le petit Gaston. — Je pense que c'est quand il est dit que : "Nul ne peut servir deux maîtres."

SIMPLE QUESTION

Le dudu. — Ainsi tu veux être un homme quand tu seras grand, Tommy ?

Tommy (la terreur des voisins) — Oui, monsieur. Ne désireriez-vous pas être à ma place ?



III

... Ah..... pfffi.....

DE SOURCE SURE

Balandard senior. — Je suis fâché d'apprendre que tu t'es adonné aux cartes et que, la nuit dernière, tu as perdu \$25 au poker !

Balandard junior. — L'idée ! Mais je ne sais pas même jouer une partie.

Balandard senior. — C'est bien ce que m'a dit la personne même qui a gagné ton argent.

LA RAISON

Bou'eau. — Tu ne parais pas être en aussi bons termes avec Georges depuis quelque temps ? Te doit-il donc de l'argent ?

Rouleau. — Non, pas précisément, mais il veut m'en emprunter.

IL L'A INVITÉ LUI MÊME

Mlle Assec (au jeune homme qui venait d'entrer). — Ne vous avais-je pas dit, monsieur, de ne jamais plus vous présenter ici ?

Le jeune homme. — Oui, monsieur, mais j'ai ne viens pas pour la fille de la maison, cette fois. Je suis le collecteur de l'eau.

M. Assec (d'une voix radoucie). — Ah, je comprends. Si il vous plaisait de repasser dans huit jours ?

A LUI SEUL

M. Bonhomme (au maladroit qui lui avait marché sur les pieds) — Mon ami, je n'ignore pas que mes pieds sont faits pour marcher dessus, mais ce privilège n'appartient qu'à moi.

UNE PROPOSITION

La veuve Casey. — Ah, Mme Patrick, depuis que mon pauvre mari est mort, il y a un grand vide dans mon cœur.

Mme Patrick. — Mme Casey, auriez-vous objection à le raccommoier avec une partie du mien ?

UN PARVENU

DISSENSIONS FRATERNELLES

Que la langue française est pauvre ! Je veux poindre une élévation légitime, et je ne trouve que le mot de *parvenu*. Le dictionnaire ne me fournit rien pour désigner celui qui est *arrivé*. Il y a un nom pour l'intrigue qui usurpe un beau rang ; il n'y en a pas pour le mérite qui le conquiert.

Jamais, cependant, nul être ne fut plus digne d'une de ces appellations qui honorent, que celui dont je veux ici raconter l'histoire ; car nul ne partit de plus bas, n'arriva plus haut, et n'employa moins la brigue et la cabale.

Comme il était traité ! que de mépris ! L'étable des animaux les plus immondes, voilà où on le reléguait quand il sortait de son trou, et les plus pauvres cabanes ne lui donnaient qu'à regret l'hospitalité.

Cependant il avait non seulement des qualités solides, comme sa fortune l'a bien prouvé depuis, mais sa jeunesse n'était pas dépourvue d'une certaine beauté, beauté rustique et modeste, sans doute, assez semblable aux faibles couleurs et aux légers parfums des fleurs sauvages, mais qui en avait la grâce mélancolique ! N'importe, on ne voyait pas plus son charme qu'on n'appréciait son utilité.

Notre héros vivait donc dans cet état d'abjection depuis... oh ! depuis bien longtemps, quand la Providence appela sur lui les regards d'un savant, qui était en surplus un homme de bien.

Rien de si perçant que l'œil d'un homme supérieur ; il démêle le mérite sous l'obscurité qui le couvre, comme un lapidaire devine un diamant sous la gangue qui l'enveloppe, comme un peintre aperçoit une tête de madone dans la noire figure d'une paysanne barbouillée. Notre savant s'arrête, examine le pauvre être dédaigné, se rend compte de ses qualités secrètes, voit en lui, qui le croirait ? une créature qui peut devenir utile non seulement à elle-même, mais aux autres ; que dis-je ! un futur bienfaiteur de l'humanité ; et il jure de lui faire son chemin dans le monde.

Mais comment ! voilà le difficile.

Notre savant était cependant riche, honoré, bien reçu partout ; mais, dès qu'il essayait de produire son protégé, dès qu'il le nommait seulement, les rires, les huées accueillait sa demande de présentation.

Que fait il alors ? Il passe par-dessus la tête de tous ces riches négociants, de ces savants dédaigneux, de ces belles dames coquenses, de ces grands seigneurs impertinents, et présente notre héros... à qui ? au roi ! Oui vraiment, c'est comme je vous le dis, au roi lui-même, au roi d'un pays !

Par bonheur, ce roi avait plus de bon sens que sa cour. Il est frappé du mérite de celui qu'on lui recommande ; il l'adopte, il le vante, et un jour, dans une grande fête, lui, le roi, il paraît devant tout son peuple avec le pauvre diable à son côté.

Quelle gloire ! Quelle faveur ! Voilà sa fortune faite ! Ah bien oui ! vous ne connaissez guère les castes ! Un parvenu ! un gueux crotté ! un paysan tout noir de terre, obtenir un honneur où eux, grands seigneurs, ils n'ont jamais pu arriver ! Paraître en public avec le roi ! Un cri d'indignation, un cri... tout bas, un cri de courtisan, répondit à ce sacrilège.

Le roi eut beau produire son protégé dans son plus beau costume, dans sa fleur de beauté, rien n'y fit, et, malgré souverain et savant, il allait retomber dans son ignominie, quand lui arriva pour le défendre une protection plus puissante que la science et un patron plus puissant que le roi, une révolution et un peuple !

Le peuple, qui connaissait de longue date le pauvre diable, et qui se sentait comme représenté par cette créature brillant peu et valant



Maman (attirée dans la chambre par les hurlements de son petit dernier). — Pour quoi ton petit frère pleure-t-il ainsi ?
 Henri. — Il voudrait avoir mon gâteau.
 Maman. — Ah, c'est pour cela, le petit gourmand ! Et qu'a-t-il fait de celui que je lui avais donné, tout à l'heure ?
 Henri. — Ah ! J'ai mangé le sien d'abord.

beaucoup, le peuple prend sa cause en main, et comme, dans ce temps là, on n'osait pas trop contredire le peuple, son favori devint peu à peu le favori de tout le monde.

Lui, qui n'avait si longtemps connu que les étables, il voit s'ouvrir devant lui, une à une, les maisons de la robe, les hôtels de la finance, les châteaux des grands seigneurs, voire même les palais. Il est bien venu de toutes les classes, il est convié à toutes les fêtes, il prend place à toutes les tables ; le temps marchant, sa renommée, son influence s'étendent dans toute l'Europe ;... et enfin, de degré en degré, de pays en pays, il arrive à cette gloire toute spéciale qui n'appartient qu'à quelques rares élus parmi les élus.

Quelle est donc cette gloire ? Oh ! vous la connaissez bien !

Il y a beaucoup d'hommes dont on vante le nom de leur vivant, et que même on célèbre quand ils sont morts ; mais le vrai signe de la supériorité, le sceau suprême de la renommée, c'est que le monde s'occupe de vous quand vous êtes malade.

Eh bien, un jour, notre parvenu, notre *arrivé*, notre héros, enfin, tombe malade.

Comment vous peindre l'émoi universel ! Il devient le sujet de toutes les conversations, les journaux donnent de ses nouvelles ; les académies s'inquiètent de remèdes propres à le guérir ; le théâtre même s'occupe de sa santé ; la chaire ne dédaigne pas de faire des vœux pour son rétablissement... Le peuple surtout, le peuple pour qui il avait été un soutien, redouble de prières pour qu'il échappe au fléau.

Tant d'instances sont exaucées, et un jour...

Mais je m'aperçois que je commets un étrange oubli, voilà deux pages employées à vous parler de mon héros... et je ne vous ai pas encore dit son nom. Voulez-vous le savoir ? Voulez-vous le savoir ?

— Sans doute.

— Eh ! mais, c'est la pomme de terre !

ERNEST LEGOUVÉ.

SON DESIR

Taupin — Que penses-tu de mon portrait, ma chère ?
 Mme Taupin. — Il est très agréable et souriant. (Puis elle ajouta malicieusement.) Je désire que tu aies encore la même apparence dans un instant, Maurice.

L'UTILITÉ DES DICTIONNAIRES

Bidou. — Je voudrais bien que nous aurions un gros, gros dictionnaire.

Le père (orgueilleux devant la soi-disant science de son jeune fils). — En aurais-tu besoin pour quelque chose ?

Bidou. — Oui, il y a des confitures qui sont trop hautes pour que je puisse les atteindre en montant seulement sur une chaise.

RESPECT AUX DAMES, S. V. P. — (Suite et fin)



IV

... Boum.....



V

Et la bonne femme, se retournant, dit à Barbouilleau, pas fier du tout de sa petite plaisanterie. — J'espère, mon cher monsieur, que vous y regarderez à deux fois, à l'avenir.

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 22)



No 78.



No 80.



No 81.



No 82.



No 83.

No 84.



No 85.



No 86.



No 87.



No 88.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 89.



No 90.



No 91.



No 92.



No 94.



No 95.



No 31.



No 96.



No 32.

PAS PARFAITEMENT FAMILIÈRE AVEC L'ARTICLE



L'agent. — Voulez-vous acheter un paquet de ce vernis pour les poêles, madame ?
La jeune dame (d'un air entendu). — Oai, peut être. Et quelles couleurs avez-vous ?

PRINTEMPS

(Pour le SAMEDI)

Dans son manteau d'opale,
Au prochain horizon,
Le gai printemps exhale
Ses parfums à foison,
A la faite hivernale.

Sous la goutte d'argent
Que versera l'aurore
Au rameau bourgeonnant,
Maintes fleurs vont éclore
Au soleil s'éveillant.

Et les nids en liesse,
Du feuillage embaumé,
Chanteront, pleins d'ivresse,
Le doux refrain aimé,
Leurs amours sans tristesse.

Les bocages ombreux
Aux sentiers solitaires,
Sous les pas d'amoureux,

S'empliront de mystères
Et d'échos bienheureux.

Bois, oiseaux et fleurlets,
Tout dira le printemps,
Aux brises indiscrettes,
Les bonheurs, les élans
Des choses inquiètes.

Si nos amours d'hier
Ont vu toutes les roses
S'effeuiller à l'hiver,
Verront-elles écloses
Ces fleurs au rosier vert ?

Fanées à la froidure,
Pauvre petite fleur
Sans soins de la nature,
Je ne veux que ton cœur
Pour guérir ma blessure.

Avril 1899.

LUIGER MERCIER.

L'EGOUT PERDU

C'était aux temps non préhistoriques ou les infortunés habitants de Lutèce, si justement dénommée (Lutécia, ville de boue), patageaient à qui mieux mieux dans les rues rendues inhabitables de leur capitale.

Une nuée d'ingénieurs de tous poils et de tous calibres, des architectes comme s'il en pleuvait, des entrepreneurs de bâtisse... que c'était comme un bouquet, des ouvriers par légions, s'acharnaient après la ville et démolissaient à qui mieux mieux. Un monsieur bien mis, d'un certain âge, se promenait fiévreusement, un paquet de plans à la main.

— Hum... hum... disait le personnage, plus je considère le plan de Paris et plus je suis convaincu qu'il doit être ici... Allons, fit-il, à l'armée de manœuvres qui l'entourait et attendait, respectueusement, un signe de lui pour se mettre en actions. Creusiez... là...

On creusait pendant trois jours et trois nuits.

Trois cents hommes armés de pics, de pioches et de pelles, s'acharnaient après le boulevard désigné et entassaient des tas de terre à rendre jaloux le Mont Blanc... rien.

L'ingénieur — car c'était un ingénieur que le monsieur bien mis, d'un certain âge, tenant un plan à la main — revint et dit : — Il n'y est pas ?... vous ne trouvez rien... Etonnant ! il était pourtant ici en 1835... Et comme l'armée des ouvriers s'était un instant arrêtée, il dit encore, désignant cette fois un autre coin du boulevard éventré :

— Fouillez-moi par ici, ferme !...

Trois autres jours et trois autres nuits on creusa et... ferme au milieu de la rue, ce qui contribua à ralentir considérablement la circulation.

Les tas de terre atteignirent des altitudes invraisemblables ; les tranchées mirent à jour des abîmes à faire frémir Martel... et rien.

— Mais alors, clamait l'ingénieur désolé, en voyant le résultat, plutôt négatif, de ses tentatives, qu'est devenu cet égout ? Aurait-il été incendié sous la Commune ?

Et comme l'écho seul répondait à cette interrogation, le monsieur aux X scandia rageusement : — Allons, creusez par ici, mes enfants !... une excavation de 50 mètres de profondeur s'il le faut... mais je suis sûr qu'il est là... Allons, ferme !

Et l'on creusa ferme, trois autres jours, trois autres nuits et à peu près la moitié du quatrième jour.

Je ne parle plus des montagnes et des abîmes ; les maisons disparaissaient derrière les premières, à travers les seconds on commençait à apercevoir les Antipodes.

Tout à coup, il était dix heures du matin et l'ingénieur bien mis, d'un certain âge était là, sur la brèche...

Une voix souterraine s'écria :

— M'sieu... ça sent mauvais...

On s'en apercevait, du reste, mieux en haut.

— O bonheur !... c'est lui... enfia !

— Non, m'sieu, glapit la voix, c'est un tuyau de gaz qu'a crevé... ça empoisonne.

— Etrange, sussurrail l'ingénieur qui commençait à devenir idiot. C'est un peu fort... voilà six mois que je défonce tout le quartier et je ne retrouverais pas ce vieil égout ? Dussais-je détruire la ville, il faut qu'il se retrouve ?

Ah..., — et l'infortuné se frappait le front — j'y suis... parle... c'est de l'autre côté... On a changé le nom de la rue en 1865... de là l'erreur.

Suivez-moi, mes amis, je suis sûr, cette fois, de mon affaire.

Sur le nouvel emplacement désigné par le fonctionnaire, six cents hommes armés de pics (voir plus haut) creusaient rageusement, sans repos ni trêve, depuis cinq longues semaines.

Avec la terre qu'ils avaient remuée on aurait enterré la Tour Eiffel.

L'ingénieur était là, toujours.

Un ouvrier agacé lui cria : — Mais enfin, où est-il, l'égout ?

Et l'ingénieur furieux, oubliant sa dignité, son âge, pour hurler dans la figure de l'intrus : — Eh, nom d'une pipe ! je n'en sais rien, à la fin. Vous voyez bien que je ne l'ai pas dans ma poche.

Et il s'enfuit à moitié fou.

Les ouvriers creusent toujours.

PARISIEN.

CE QU'IL A CONSTATÉ



Le policeman. — Allez au diable avec vos questions. Me prenez-vous pour une encyclopédie ?

Oncle Penoute. — Bien, vous êtes dans tous les cas la plus haute autorité que j'ai jamais consultée.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 6 MAI 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XV — LA REVANCHE D'ADRIENNE

(Suite)



Elle se retourna, jeta un long regard dans le jardin.

Pourquoi donc, quand sa jeunesse aurait dû s'épanouir si heureuse, était-elle si accablée, si désespérée, qu'elle était obligée de faire appel à toute sa fierté pour ne pas laisser déborder les larmes qu'elle sentait monter à ses yeux ?

Ah ! pourquoi !

Parce qu'elle avait eu, elle aussi, comme son infortunée sœur, comme l'infortunée Yvonne, le malheur de rencontrer dans sa vie le misérable dont, en ce moment, elle sentait peser sur elle le regard inquisiteur !

Parce qu'elle avait le malheur aussi d'avoir pour père un homme plein d'orgueil et de dureté... un homme dont le cœur sec et sans sentiment était incapable de la comprendre !

Mais pouvait-elle être assez faible et assez lâche pour se laisser sacrifier ainsi ?

Mais pouvait-elle immoler son bonheur au coupable, au criminel entêtement paternel ?

Mais, pour se montrer une enfant obéissante et docile, pouvait-elle se condamner à un avenir plein de douleur, de désespoir et de larmes ?

— Oh ! non, non ! se disait-elle encore avec force. Oh ! j'aimerais mieux mourir que d'accepter une existence dont la seule pensée me remplit d'épouvante !... Oh ! oui, la mort... mille fois la mort plutôt que d'être enchaînée à cet homme... plutôt que de subir le joug de cet odieux, de cet infâme mariage !

Et tandis qu'elle réfléchissait ainsi, dans le profond silence qui venait tout à coup de se faire entre elle, le baron de Chancel et le comte de Guérande, les deux hommes la regardaient, le baron, l'œil encore plus dur et presque menaçant, car il prévoyait encore une nouvelle résistance, un nouveau refus, et le comte de plus en plus inquiet, de plus en plus assombri, car à l'attitude de la jeune fille, il devinait déjà de quelle énergie elle allait faire preuve, avec quelle

farouche volonté de ne jamais lui appartenir elle allait se défendre, et il se demandait, repris de toutes ses tranches et de toutes ses angoisses, s'il n'avait pas triomphé trop tôt et si cette fabuleuse dot, si ces fantastiques quarante millions, qu'il croyait déjà tenir et auxquels il ne pouvait songer sans avoir le vertige, n'allaient pas lui échapper encore... lui échapper cette fois pour toujours.

Et comme le silence se prolongeait, de plus en plus lourd, ce fut le baron qui enfin le rompit.

Se tournant donc vers sa fille, et la voix lente et un peu sourde :
— Adrienne ! fit-il.

La jeune fille tressaillit comme au sortir d'un rêve.

— Adrienne, reprit-il toujours très lentement, vous devez vous rappeler ce que je vous disais dernièrement... ce que je vous disais quand je vous ai annoncé l'honneur que M. le comte de Guérande allait nous faire en voulant bien venir passer quelques jours auprès de nous... quelques jours à la bastide des Oliviers ?

Adrienne venait de lever sur lui un regard si plein de supplication, que, s'il eût été capable de la moindre pitié, il n'eût pas ajouté un mot de plus.

Mais ce regard si touchant ne fit rien tressaillir en lui, et ce fut toujours sur le même ton impassible, sur le même ton glacial, qu'il continua :

— Je vous réitérais ma volonté de vous voir réaliser enfin mon vœu le plus cher en ne vous obtenant plus, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, à refuser l'époux que, dans mon expérience, je vous avais choisi... en ne vous obtenant plus dans une révolte qui me chagrine et désespère aussi l'honnête homme qui vous aime et qui est digne de vous... .

Mais le comte de Guérande venait de l'interrompre doucement d'un geste.

— Oui, c'est vrai ! s'écria-t-il la voix toute tremblante d'émotion, car il était réellement ému en songeant à l'importance de la partie qui en ce moment se jouait. Oui, monsieur votre père n'a pas exagéré, et c'est bien une très profonde douleur, un très profond désespoir que vos refus si souvent renouvelés m'ont fait éprouver... .

— Mais je vous aime tant que j'ai souffert sans me plaindre... que j'ai subi toutes les humiliations dont vous m'avez abreuvé sans vous en vouloir... .

— Mais je vous aime tant que je n'aurais jamais eu le courage de vous fuir... jamais eu le courage de renoncer à vous... .

— Mais je vous aime tant que les quelques semaines que je viens de passer loin de vous... que je viens de passer sans avoir même de vos nouvelles, compteront parmi les jours les plus tristes et les plus sombres de ma vie... .

— Pas mal ! approuva à part lui le baron.

— Aussi, ma chère Adrienne, poursuivit vivement le misérable dont la voix tremblait de plus en plus, et qui, de plus en plus, semblait sincère, aussi ai-je besoin de vous dire quelle joie immense, quel bonheur sans égal vous me donneriez si vous consentiez enfin à revenir des préventions que vous avez contre moi... si vous consentiez enfin à accepter ce grand amour que mon cœur vous offre... si vous consentiez enfin à prononcer ce mot sur lequel vos lèvres se sont impitoyablement fermées... à prononcer ce "oui" que j'implore à genoux !

Et, se penchant vers la jeune fille, il la regardait, l'air très humble, l'air très suppliant.

Mais de plus en plus froide, de plus en plus pâle, la fiancée de Maxime ressemblait à une statue de marbre.

Alors, parlant avec plus de feu, plus de chaleur encore :

— Oh ! votre grand grief contre moi, je le connais, reprit-il, et je puis bien en parler devant M. le baron puisque vous lui avez tout dit et qu'il sait tout... .

— Ce grand grief qui fait que vous ne voulez pas même m'entendre, c'est ce que vous appelez ma trahison... mon infâme conduite envers Yvonne... .

— Oui, c'est vrai ! s'écria énergiquement Adrienne. Oui, votre lâcheté envers cette malheureuse que vous avez abandonnée... envers votre enfant que vous avez renié ne m'inspire que du mépris pour vous !

— Adrienne ! s'écria le baron.

Mais, d'un geste encore, de Guérande venait de le calmer.

— Oui, fit-il vivement et la voix pleine de douceur hypocrite, oui, je comprends que, dans votre ignorance de la vie, vous vous montriez sévère pour moi et que vous me condamnâtes... .

— Oh ! certes !

— Et pourtant, ajouta-t-il, si vous vouliez réfléchir un peu, peut-être me trouveriez-vous moins coupable... .

— Moi !

— Peut-être m'accorderiez-vous des circonstances atténuantes... .

— Des circonstances atténuantes ! s'écria-t-elle en bondissant d'indignation. Ai-je bien entendu !... Des circonstances atténuantes... des excuses à un pareil crime, à une telle infamie !... Vous êtes fou, monsieur !... oui, vous êtes fou... ou bien, alors, encore plus effronté, encore plus cynique que je ne croyais !... .

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

—Adrienne ! rugit encore le baron.

Mais, de nouveau, le comte venait de le faire taire d'un coup d'œil.

—Quand je vous le disais !... Quand je vous disais que dans votre inexpérience de la vie vous ne pouviez pas me comprendre ! s'écria-t-il en essayant de sourire, mais encore tout blême des mots terribles dont Adrienne venait de si rudement le cingler.

—Mais interrogez... mais consultez autour de vous des gens qui ont cette expérience qui vous manque, et savez-vous ce que tous vous répondront ?

—Que vous vous êtes conduit comme un honnête homme ! fit la jeune fille avec une ironie sanglante.

—Il vous diront que je ne pouvais pas épouser Yvonne...

—Pas épouser Yvonne !

—Je vous le jure !

—Mais vous avez pu la tromper, lui faire croire quelle était véritablement, légalement votre femme, s'écria la jeune fille toute frémissante. Mais vous avez pu, en jouant avec elle la comédie de l'amour, la tromper pendant des années, et lui voler son bonheur, et lui voler son avenir !... Mais vous avez pu, sans honte, accepter les sacrifices qu'elle faisait pour vous... accepter d'être payé enfin !

Le coup était si fortement asséné que cette fois, un éclair de colère étincela dans l'œil de l'infâme de Guérande, pendant que le baron de Chancel, qui venait de se dresser d'un bond, comme si le soufflet qui venait de marquer le comte l'avait atteint aussi, les lèvres toutes tremblantes et toutes blanches, semblait prêt à se ruer sur sa fille.

Mais déjà de Guérande s'était remis... déjà, d'une voix de plus en plus douceuse, il recommençait à plaider sa cause.

—Oh ! vous avez tort... vous avez tort de me traiter ainsi ? reprit-il avec un air peiné, Il y a dans la vie des entraînements auxquels on ne sait pas résister, et peut-être aurais-je mieux fait de ne pas laisser à Yvonne une espérance qui ne pouvait se réaliser.

—Car vous savez quelle était sa situation, n'est-ce pas ? et, quant à la mienne, elle était à cette époque-là, au temps où je l'ai connue, pour le moins aussi difficile, pour le moins aussi précaire.

—Or, faire un pareil mariage, n'était-ce pas me condamner pour toujours à la misère et y condamner aussi Yvonne ?... N'était-ce pas me fermer l'avenir et briser à tout jamais ma vie ?

—Oh ! vous souriez !... Mais tout autre homme eût agi de même à ma place...

—Tout autre homme qui n'eût pas eu de cœur... tout autre homme qui eût manqué de loyauté... tout autre homme qui n'eût pas eu plus d'honneur et plus de probité que vous ! s'écria la jeune fille.

—Mademoiselle !

—Assez !... c'est assez !... intervint brusquement le baron de Chancel, dont tout le corps tremblait de colère.

—Comte, ajouta-t-il en se tournant vers de Guérande, c'est moi seul qui dois vous répondre... c'est moi seul qui ait le droit de prendre une décision, et je la prends !

—Dans trois semaines vous épouserez Mlle Adrienne de Chancel. Le mariage aura lieu ici... N'y revenons plus !

Puis, se tournant ensuite vers sa fille :

—Vous avez entendu ? ajouta-t-il encore. Dans trois semaines vous serez comtesse de Guérande, parce que je le veux !

Alors, levant sur lui son clair regard, et sans le moindre tremblement, sans la plus légère émotion :

—Dans trois semaines, mon père, répondit-elle la voix ferme, je serai encore ce que je suis aujourd'hui !... Dans trois semaines, je serai encore Mlle Adrienne de Chancel !

—Malheureuse !

—Car, sachez-le, je suis lasse de votre tyrannie !... Car, sachez-le, j'entends garder le droit de disposer seule de ma vie !... Car, sachez-le, mon cœur déjà ne m'appartient plus !... Car, sachez-le, j'aime de toutes les forces de mon âme un homme aussi généreux et aussi noble que l'époux que vous voulez m'imposer est méprisable et vil !

La foudre serait tombée aux pieds du baron de Chancel et du comte de Guérande qu'ils n'auraient pas été plus livides et plus saisis.

—Est-ce vous que j'entends !... Est-ce vous qui me parlez ainsi ! s'écria le baron, la voix rauque, les poings crispés. Est-ce vous qui avez l'audace incroyable, l'audace inouïe d'opposer votre volonté à la mienne et de vous révolter contre moi... contre les droits que j'ai sur vous !

—Ah ! vous aimez ;... Ah ! votre cœur, dites-vous, ne vous appartient plus ! ajouta-t-il avec un ricanement qui, autrefois, eût rempli d'effroi la jeune fille.

—Eh bien, de gré ou de force, vous renoncerez à cet amour !... de gré ou de force, vous m'obéirez !... de gré ou de force, vous serez, dans le délai que je viens de fixer, l'épouse du comte !

—Jamais ! non, jamais ! répondit avec force Adrienne. Mais un jour je serai l'épouse de celui que j'aime... l'épouse de celui que j'ai

librement choisi... l'épouse de celui de qui j'ai reçu les serments et qui a reçu les miens... la femme heureuse et fière du comte Maxime de Rouvière !

—Maxime de Rouvière ! tressaillit de Guérande. C'est lui qu'elle aime !... Mon rival !

Et tous les traits contractés, il murmura entre ses dents :

—Maxime de Rouvière !... On peut se rencontrer !... Voilà un autre mariage qui n'est pas encore fait !

Pendant ce temps, l'air de plus en plus terrible, le baron éclatait en menaces.

—Ah ! prenez garde !... prenez garde ! s'écria-t-il. Ayez pitié de vous, car moi je serai sans pitié, je vous le jure !... Car il y a des moyens pour faire plier les filles rebelles, et ces moyens je n'hésiterai pas à les employer, je vous le jure aussi !

—Oui, prenez garde !

—A quoi ? dit-elle froidement et en le regardant dans les yeux. Au château de Morgoff ?

Les deux hommes tressaillirent.

—Au château de Morgoff où vous avez jeté ma pauvre sœur pour vous venger du comte de Belleruche ?... Au château de Morgoff où vous, comte de Guérande, vous avez séquestré cette pauvre enfant, la pauvre petite Susanne qui vous gênait ?

Et comme ils restaient tous deux de plus en plus atterrés, de plus en plus foudroyés, elle se redressa brusquement, terrible à son tour.

—Car je sais tout... oui, je sais tout ! reprit-elle, tandis qu'ils se regardaient effarés.

—Oui, je connais tous ces crimes, toutes ces infâmies, tous ces odieux mystères, toutes ces choses affreuses, toutes ces choses horribles qui m'ont si souvent remplie d'indignation et qui m'ont si souvent arrachée des larmes !

—Ah ! ma pauvre sœur !... Comme si ce n'était pas assez que ce misérable ait failli la tuer... que ce misérable ait brisé sa raison, vous avez voulu, vous mon père, la priver de l'air qu'elle respirait, de la lumière qui l'éclairait... et vous l'avez condamnée, cette innocente qui ne vous avait rien fait, cette malheureuse dont le sort aurait dû vous toucher et vous attendrir... vous l'avez condamnée à l'épouvante et aux ténèbres du château de Morgoff !

—Et cet homme, ajouta-t-elle en montrant du doigt de Guérande, cet homme dont vous voudriez faire mon mari et votre fils... cet homme auquel je ne pourrais me lier sans déshonneur... cet homme a commis le même crime que vous, non par vengeance, mais pour tâcher de réaliser le plus atroce, le plus infâme calcul...

—Un crime vulgaire... un crime de droit commun... un crime qui mène sans excuse à la cour d'assises, sans excuse au bagne ceux qui s'en rendent coupables !

—Est-ce vrai, comte, que vous avez commis ce crime-là ?

—Est-ce vrai que, pour aider un de vos complices à dépouiller de sa fortune Clotilde Didier, vous avez failli tuer aussi cette femme en lui volant sa fille, en lui enlevant son enfant ?

—Et vous voudriez que j'aie peur !... Et vous voudriez que sous vos menaces je courbe la tête !

—Eh bien ! non, mon père, je ne tremble plus !... Eh bien ! non, je ne m'effraie plus !... Car, maintenant, je ne suis plus seule en face de vous... car, maintenant, s'il le fallait, j'aurais quelqu'un pour me protéger et me défendre !

—Votre fiancé ! fit ironiquement le baron.

—Oui, mon fiancé !... Oui, mon fiancé, dont le courage et l'amour me rassurent !...

—Trop, peut-être ! grinça le baron de Chancel. Car, grâce à Dieu, vous m'appartenez encore, ne l'oubliez pas !

—Pour combien de temps ? répliqua vivement Adrienne.

Il la regarda avec surprise.

—Oui, pendant combien de temps pourrez-vous encore vouloir disposer de moi sans me consulter ?... pendant combien de temps pourrez-vous encore m'accabler de votre tyrannie ?

—Pendant quelques semaines, c'est-à-dire pendant quelques jours à peine, car, dans quelques semaines, c'est la loi elle-même qui me rendra ma liberté... car, dans quelques semaines, j'aurai le droit de choisir, et de choisir seule, ma destinée... car, dans quelques semaines, votre fille, que vous traitez aujourd'hui comme une esclave, votre fille sera majeure et ne dépendra plus de vous !

Majeure !

Ce mot-là avait failli arracher un cri de rage au comte de Guérande.

Majeure !

Oui, c'était un détail qu'il avait oublié, et dont le baron de Chancel, à en juger par le saisissement qu'il venait tout à coup d'éprouver, semblait lui-même ne plus se rappeler, ne plus se souvenir...

Et ce détail-là renversait toutes les combinaisons, tous les beaux rêves qu'il faisait quelques heures encore auparavant... et il voyait s'écrouler tous les espoirs dont si follement il se berçait en venant à la bastide des Oliviers... tous les espoirs qui lui donnaient alors un air si vainqueur et si triomphant...

Adieu les quarante millions tant convoités !

Adieu cette dot merveilleuse qui devait redorer son blason !

Ah ! la pauvre Yvonne était bien vengée... bien vengé aussi, Maurice... bien vengés aussi, Clotilde et la petite Suzanne !

Et sans voix, anéanti, écrasé, la tête pleine de vertige, le misérable regardait anxieusement le baron comme s'il attendait de lui son salut, et comme si celui-ci avait encore le moyen, avait encore le pouvoir de briser la volonté d'Adrienne et de la réduire à leur merci.

Mais le baron, aussi accablé que de Guérande, gardait un silence farouche.

Les bras croisés, tout frémissant d'une colère dont il étouffait et qu'il avait peine à contenir, il se contentait de regarder fixement Adrienne... Adrienne qu'il ne reconnaissait plus... Adrienne dont l'énergique attitude le remplissait de plus en plus d'une immense surprise.

Quoi ! c'était sa fille... sa fille qui n'avait su jusqu'alors que le supplier et que l'implorer, qui, maintenant, osait lui faire entendre un pareil langage !

Quoi ! c'était cette enfant si timide et si douce... cette enfant qui, jusqu'alors, n'avait su que se traîner à ses genoux en versant des larmes, qui, aujourd'hui, se dressait brusquement en face de lui toute vibrante de révolte et d'indignation !

Quoi ! elle osait opposer sa volonté à la sienne !... ses droits aux siens !

Quoi ! elle osait lui crier qu'elle en avait assez de ce qu'elle appelait sa tyrannie !...

Quoi ! au lieu de lui obéir en esclave, elle osait le braver, le défier et lui dire : " Je ne vous permettrai pas de me sacrifier !... Je vous défends de toucher à mon bonheur ! "

Oui, voilà ce qu'il venait d'entendre, lui, le baron de Chancel !

Oui, voilà ce qu'elle venait de lui dire, elle sa fille !

Et quand il s'était flatté d'être impitoyable pour elle, quand il s'était promis de la faire plier définitivement devant son bon plaisir, c'était elle qui échappait à son autorité... c'était elle qui le forçait à se taire... c'était elle qui se reconquerrait !

Et ce n'était pas tout !

Ne s'était-elle pas apitoyée, dans les termes les plus émus, sur la fille de cet homme... sur cette Yvonne qu'il exérait aussi et qu'elle persistait à appeler sa sœur !

Enfin, ne s'était-elle pas dressée en face de lui comme une accusatrice en lui reprochant l'enlèvement de la folle... sa séquestration au château de Morgoff... ce qu'elle appelait son crime !...

Oui, tout cela, il l'avait entendu... tout cela, il avait été obligé de l'entendre... et il se demandait par quel miracle il avait pu se contenir, par quel miracle il avait eu assez de force et d'énergie sur lui-même pour ne pas se jeter sur Adrienne, l'écraser sous ses pieds, lui fermer la bouche sous ses talons !

Ah ! la blessure qu'il venait de recevoir dans son immense, dans son indomptable orgueil, était profonde et saignerait longtemps !

Non, cette scène-là, jamais il ne l'oublierait... jamais il ne la lui pardonnerait !

Aussi son regard, qui demeurait toujours fixé sur Adrienne, exprimait-il une haine si violente que la jeune femme sentit le froid d'un frisson lui traverser le cœur.

— Père ! balbutia-t-elle malgré elle, des larmes dans les yeux.

Mais lui, la voix sourde, le visage de marbre :

— Allez, fit-il. Je vous écoute. Qu'avez-vous à ajouter encore ?... Quel reproche ou quelles injures avez-vous encore à m'adresser ?

— Des reproches ?... des injures ? répondit-elle vivement, de plus en plus émue. Oh ! ne dites pas ces mots-là, et si j'ai été un peu vive, un peu emportée... si j'ai pu vous blesser et vous faire souffrir quand je n'aurais voulu que vous toucher et vous convaincre, je vous prie de l'oublier... je vous prie de me pardonner !

— Jamais ! dit-il sur un ton qui la fit tressaillir.

— Oh ! père, ne dites pas ce mot-là, s'écria-t-elle, ce mot qui me désespérerait et qui créerait entre nous un abîme !

— Qui l'aura voulu ?

— Oh ! ce n'est pas moi... non, ce n'est pas moi qui serais si heureuse si nous pouvions enfin nous comprendre... si heureuse si vous vouliez avoir pour moi seulement un peu plus de bonté, un peu plus de justice... si vous vouliez être encore pour moi ce que vous étiez depuis que j'avais failli mourir... depuis que nous vivions seuls ici dans cette paix profonde où je renaissais, où chaque jour s'effaçait de plus en plus en moi le souvenir de mes anciennes tristesses, de mes anciens chagrins !

" Oh ! alors vous vous montriez si doux et si bon que mon cœur débordait de joie, de reconnaissance !

" Oh ! alors il n'était plus question entre nous de ce mariage impossible... de ce mariage qui, si je pouvais y consentir, ne nous donnerait un jour que des remords !

" Oh ! alors vous ne mettiez plus votre amour-propre à triompher de ma volonté... alors vous n'aviez qu'une préoccupation : celle de me guérir et de me sauver... alors, enfin, vous m'aimiez... oui, vous m'aimiez... et aujourd'hui... "

— Aujourd'hui, interrompit durement le baron, je m'aperçois une fois de plus que c'est vous qui ne m'aimez pas !

— Mon père !

— Aujourd'hui, c'est vous qui me traitez en ennemi !

— Non, non !

— Aujourd'hui, vous osez vous enhardir jusqu'à me faire des menaces !... A moi !... à moi !... "

Il était devenu plus pâle qu'un mort, et les yeux chargés d'éclairs, le poing tendu, il marchait sur elle avec un geste terrible.

— Baron ! s'écria de Guérande.

Adrienne avait reculé, le visage dans ses mains, la gorge pleine de sanglots.

— Père !... père ! s'écria-t-elle encore.

Mais il ne lui laissa pas le temps de dire un mot de plus.

Il venait de la saisir violemment par le bras et de la repousser, en lui criant d'une voix furieuse :

— Retirez-vous !... Allez-vous-en !... Allez-vous-en, vous dis-je !

— Mon père, écoutez-moi ! supplia la jeune fille. Ne cherchez plus à me livrer à cet homme... rendez-moi ma sœur... rendez-moi Yvonne que j'aime et à qui vous n'avez pas le droit d'en vouloir... "

" Oui, faites cela, et c'est à genoux que je vous remercierai, c'est à genoux que je vous bénirai ! Oui, mon père, au nom de votre bonheur, au nom du mien, grâce pour Yvonne !... grâce pour moi !... "

Mais, d'un geste de plus en plus brutal, il la chassait encore.

— Allez-vous-en !... Allez-vous-en !... Ah ! vous allez être majeure !... Ah ! bientôt vous aurez la loi qui vous protégera contre moi !... Ah ! vous osez dire cela !

" Eh bien, soit !... Mais nous aviserons !... Allez !

Et lentement la jeune fille s'éloigna, disparut dans le fond du jardin.

— Mon Dieu !... Mon Dieu ! murmura-t-elle en se laissant tomber sur un banc, écrasée, anéantie à son tour.

Car toute sa colère, toute son indignation maintenant étaient tombées, et si elle était toujours bien résolue à s'exposer à tout et à tout braver plutôt que d'épouser le hideux de Guérande, elle n'en éprouvait pas moins un immense désespoir en songeant que, grâce à ce misérable, elle devrait peut-être bientôt quitter la maison paternelle ; que, bientôt, grâce à lui, ce père qu'elle aurait voulu aimer et chérir ne serait plus pour elle que le plus irréconciliable des ennemis.

— Mon Dieu !... Mon Dieu ! sanglota encore la pauvre enfant.

Et tandis qu'elle se désespérait ainsi, le visage tout inondé de larmes, le baron de Chancel et le comte de Guérande restaient en face l'un de l'autre, le père d'Adrienne toujours en proie à la plus violente colère, l'ancien mari d'Yvonne de plus en plus affolé, de plus en plus pris de vertige à la pensée que tout était bien fini, bien rompu et qu'il n'avait plus d'illusions à se faire.

Il y eut un long silence, puis, enfin, laissant échapper un geste plein d'accablement :

— Ah ! quel coup ! finit par dire, la voix très sourde, de Guérande, quel coup !... "

" Parbleu ! je pensais bien que nous aurions encore à lutter, car Adrienne nous avait opposé une trop longue résistance, pour se rendre subitement et de bonne grâce.

" Mais la lettre par laquelle vous m'invitez à venir nous rejoindre ici était si pressante, et vous me paraissiez si sûr de votre fait, que je pensais aussi que vous aviez cette fois la certitude que tout finirait par s'arranger.

" Et au lieu de cela... au lieu du dénouement que j'espérais et que j'attendais, quel accueil elle vient de me faire, ou plutôt elle vient de nous faire, car elle ne nous a pas plus ménagés l'un que l'autre... "

Et perfidement, il ajouta :

— Oh ! si j'avais été seul en jeu... si j'avais été seul à essayer ses injures, je ne m'en étonnerais pas trop, car malheureusement je ne sais que trop jusqu'à quel point elle m'exècre.

" Mais où je ne l'ai plus reconnue et ce qui m'a littéralement abasourdi, c'est lorsque je l'ai vue prendre en face de vous la même attitude insultante qu'en face de moi... c'est lorsque je l'ai entendue vous parler, à vous qui êtes son père, à vous qu'elle devrait respecter et honorer, avec autant de colère et de mépris qu'elle en témoignait pour moi-même... "

" Ah ! ça, c'était vraiment de l'audace, et je ne vous cache pas que, vous connaissant violent comme je vous connais, je ne pouvais m'empêcher de trembler pour elle... "

Puis, comme le baron continuait à garder le silence, très pâle et les lèvres frémissantes :

— Car, reprit le gremlin, si elle a pu quelquefois se donner des airs de martyre et crier que vous la torturiez quand vous ne vouliez tout simplement que vous faire obéir ; si, dans son coupable entêtement à ne vouloir tenir aucun compte de vos conseils, elle a pu s'attirer quelquefois votre colère ; si elle a pu me haïr chaque jour davantage en m'accusant d'être l'auteur des prétendues persécutions que

vous lui faisiez subir, il faut bien avouer qu'elle vient de prendre une belle revanche !...

—Tudieux ! quel fougueux, quel terrible réquisitoire !... Et comme, sans mâcher les mots, elle nous a dit tout ce qu'elle avait sur le cœur et tout ce qu'elle pensait !... Comme elle nous a dit clairement que nous étions deux misérables et deux scélérats !...

—Oh ! elle était vraiment éloquente, vraiment superbe, et je ne me serais pas lassé de l'entendre, ajouta-t-il ironiquement.

—Mais, cependant, pendant qu'elle nous soufflait ainsi, je faisais aussi une autre réflexion, une réflexion que, très certainement, vous avez dû faire également, baron...

M. de Chancel venait de regarder le comte : mais cette fois encore, il ne répondit pas.

—En l'entendant nous parler du château de Morgoff... de l'enlèvement de l'enfant... de la petite Suzanne, je me demandais comment elle pouvait être si bien au courant de toutes ces histoires...

—Mais je crois maintenant comprendre ce qui s'est passé.

—Ne nous a-t-elle pas parlé de Clotilde Didier... de la mère de la petite Suzanne ?...

—Or, à la suite d'une aventure où votre petit-fils... où le petit Maurice a joué le principal rôle, mais qu'il serait inutile et trop long de vous raconter, cette femme... cette Clotilde Didier habite à Fontenay-sous-Bois, chez le comte de Belleroche.

—Elle, Maurice ! le comte et la petite Suzanne vivaient là, pour ainsi dire, en famille...

—Eh bien ? fit froidement le baron.

—Eh bien, il est donc certain que pour voir son neveu, Adrienne est allée chez le comte... chez le comte où elle a fait connaissance avec Clotilde Didier et sa fille... et que c'est par lui qu'elle en a appris si long...

—Oui, elle y allait, en effet, dit vivement M. de Chancel, la voix rauque. Oui, moi-même je l'ai surprise dans une de ses visites chez cet homme...

—Ah !

—Et c'est même là la cause de la grave maladie qui a failli l'emporter, car vous pensez bien dans quelle colère, dans quelle rage m'a mis une pareille découverte...

—Oui, oui, je comprends !

—Mais le comte de Belleroche ne devait pas savoir que je possédais le château de Morgoff, et, par conséquent, l'idée n'a donc pu lui venir que c'était là bas que j'avais caché sa fille... que j'avais caché Yvonne...

—Alors ?

—Alors Adrienne a dû s'instruire autrement... s'instruire sans doute en nous espionnant...

—Oh !

—Et pourquoi pas ? Quand nous nous enfermions dans mon cabinet, n'avait-elle pas intérêt à savoir ce que nous disions, puisqu'elle pouvait penser qu'il s'agissait d'elle ?

Et alors pourquoi ne se serait-elle pas, à ces moments-là, trouvée derrière une porte ?

—Mais, enfin, passons. Qu'Adrienne sache aujourd'hui que sa sœur et la petite Suzanne étaient enfermées au château de Morgoff, cela n'a plus aucune importance...

—Comment ?

—Non, plus aucune importance ! répéta le baron en appuyant sur les mots.

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'à cette heure, elles n'y sont plus.

—Plus à Morgoff ?

—Non, elles n'y sont plus... Eh bien ! pourquoi me regardez-vous avec cet air étonné ?

—Oui, je suis en effet étonné, répondit vivement de Guérande ; mais je suis surtout enchanté... enchanté pour vous. Car il faut que vous sachiez que, quant à moi, je me désintéresse maintenant complètement de la petite Suzanne.

—Ah !... Et pourquoi ?... Qu'est-il donc arrivé ?

—Je vais vous le dire, fit vivement le comte avec un accent de colère contenu.

—Il est arrivé que, lorsque je suis revenu de Morgoff, où j'avais été conduire la gamine, je n'ai plus retrouvé mon ami dans les mêmes dispositions...

—La petite n'avait été enlevée à sa mère — je crois vous l'avoir dit — que pour obliger celle-ci à se rendre, c'est-à-dire que pour la contraindre à épouser cet homme qu'elle avait cru son mari et qui s'était un peu conduit envers elle comme je me suis conduit envers Yvonne...

—C'est-à-dire qu'il l'avait lâchée ? fit le baron avec un sourire.

—Oui, lâchée... lâchée avec sa fille... Mais il faut reconnaître qu'il y a dans la vie des hasards véritablement étranges, véritablement extraordinaires, car bien des années après, c'est-à-dire presque tout dernièrement, il eut l'extrême surprise de la retrouver... mais de la retrouver aussi cosuée qu'elle avait été geuse...

—Et alors lui de vouloir épouser... épouser à toute force, car c'était vraiment une brillante affaire...

—Mais impossible !

—Alors de là cette idée hardie, cette idée géniale qui me vient d'enlever la gamine... C'était passablement coquin, je l'avoue, mais qui veut la fin doit vouloir les moyens.

—Sans doute, fit froidement le baron.

—Mais, comme je viens de vous le dire, quand je reviens de là-bas, quand je reviens de cette longue promenade au fin fond de la Bretagne, au lieu de recevoir les chaudes félicitations et les chauds compliments auxquels je m'attendais, je ne retrouve plus en face de moi qu'un bonhomme qui maintenant a des remords, qui maintenant a des scrupules, qui maintenant — comble du ridicule ! — est très sérieusement devenu amoureux de celle qu'il a abandonné jadis et qui pousse même l'imbécillité jusqu'à refuser la main et la dot qu'à présent elle lui offre !...

—D'abord, furieux du rôle que l'on m'a fait jouer, j'ai très nettement et très carrément refusé de retourner à Morgoff et d'en ramener la gamine.

—C'était une petite vengeance que je me payais, car je savais bien que, sans un mot de vous ou sans un mot de moi, jamais le vieux Korrigan et la vicille Micheline ne consentiraient à lâcher leur proie.

—Mais que cependant je me trompe, mais que mon ami trouve pourtant le moyen de se faire ouvrir les portes du château et de ravoier l'enfant, maintenant que je suis plus calme je m'en moque, je me m'en soucie plus...

—Mais votre cas, baron, n'est pas tout à fait semblable au mien... mais vous, vous êtes toujours dans les mêmes intentions, c'est-à-dire toujours très fermement résolu à vous venger du comte de Belleroche en le séparant de sa fille...

—Oui, toujours ! dit sourdement le baron. La loi est pour moi, et je m'en servirai !

—Eh bien, reprit de Guérande, voilà pourquoi je vous disais que j'étais enchanté qu'Yvonne ne fût plus au château de Morgoff, car mon ami, qui en sait aussi long que moi, a dû certainement, depuis qu'il s'est converti, faire à son tour ses confidences à M. de Belleroche...

—Mais, puisque maintenant le château est vide, le pauvre comte pourra chercher !

—Et chercher longtemps ! dit M. de Chancel avec un éclair de haine féroce dans les yeux.

Et il ajouta, le visage encore plus sombre :

—Car, puisque je tiens ma vengeance... ma vengeance si longtemps attendue... si longtemps espérée... je vous jure bien que je n'y renoncerai pas !

—Et moi, baron, demanda doucement de Guérande, que dois-je faire ?... que me conseillez-vous ? Tous espoir est-il perdu ? Dois-je renoncer à Adrienne ?

—Pour ma part, je vous avoue que j'ai perdu toute confiance.

—Vous avez peut-être tort.

—Que voulez-vous dire ?

—Que je suis encore là, et qu'il faut espérer malgré tout, espérer jusqu'au bout...

—Espérer, quand elle vient une fois de plus de me traiter avec tant de colère et de mépris !

—Qu'importe !

—Espérer, quand elle vient de me souffleter avec ces mots terribles que vous avez entendus !

—Qu'importe encore !

—Espérer, quand elle vient de vous avouer qu'elle en aime un autre !

—Est ce vrai ?

—Non, non, je ne me rendrai pas, je ne céderai pas, je ne me reconnaitrai pas vaincu aussi facilement que vous avez l'air de le supposer... aussi facilement que vous semblez le croire... Et puisque les menaces ne l'effrayent plus...

—Vous l'avez vu !

—Puisque pourtant l'un de nous deux doit se soumettre, eh bien ! nous verrons !... oui, nous verrons qui d'elle ou de moi sera assez fort pour imposer à l'autre sa volonté... Mais vous pouvez être à peu près certain que, malgré toute la hardiesse et toute la témérité dont elle vient de faire preuve, ce ne sera pas elle...

—Qui sait ?

—Je vous le dis !

—Car pour la forcer à vous obéir, il faudrait avoir un autre moyen que ceux dont vous vous êtes servi, c'est-à-dire un moyen sûr, infaillible, qui coupe court à toute résistance, et c'est ce moyen-là que je ne vois pas...

—Il existe peut-être !

—Vous croyez ? fit vivement et curieusement de Guérande.

—Oui, je le crois !... oui, je suis même convaincu que je l'ai trouvé ! répondit vivement à son tour le baron de Chancel avec un air étrange.

Et comme de Guérande le regardait, tout saisi, tout pâle d'émotion :

—Oui, mon cher comte, c'est ainsi, reprit avec un mauvais sourire le père d'Adrienne, et je crois ne pas trop m'avancer en vous disant que j'ai de bonnes raisons pour penser que nous ne sommes pas encore battus. . . .

—Et ce moyen, c'est ?

—C'est ce que je ne puis vous dire pour le moment, mon cher comte. Aussi, je vous en prie, n'insistez pas davantage et laissez-moi faire. . . laissez-vous conduire. . . ; je crois que vous vous en trouverez bien. . . .

—Que Dieu vous entende ! soupira de Guérande.

—Mais pourtant ce que je vais vous dire, reprit plus vivement le baron, et ce qui va vous prouver quel allié encore plus sûr, encore plus dévoué que vous ne le pensiez vous avez en moi, c'est que ce mariage n'est pas seulement pour moi, comme Adrienne le croit et comme vous avez pu le croire, une simple question d'amour-propre.

—Non ! non ! il ne s'agit pas seulement pour moi de faire acte d'autorité et de faire plier devant ma volonté la volonté de ma fille.

—Non, en voulant ce mariage, j'obéis à une autre raison beaucoup plus sérieuse, à un autre motif beaucoup plus grave. . . .

—Je ne vous comprends pas ! fit avec surprise de Guérande.

—Evidemment ! mais vous me comprendrez peut-être un jour. . . . En attendant, restons-en là, n'est-ce pas ?

Puis, se levant vivement, M. de Chancel ajouta :

—Le temps est splendide !. . . Un tour de jardin, comte !

De Guérande alluma un cigare et, pendant plus d'une heure, causant mystérieusement à voix basse, on put voir l'indigne père et l'indigne fiancé de la malheureuse Adrienne se promener lentement à travers les longues allées de la bastide.

XVI. — ADRIENNE A MAXIME

Longtemps Adrienne était restée assise sur le banc où elle s'était laissée tomber pleine d'accablement, après la scène si pénible et si violente qu'elle venait d'avoir avec son père et le comte de Guérande.

Car ce n'était pas sans un immense effort de volonté que la jeune fille avait pu faire preuve d'une telle énergie et d'un tel courage. . .

Oh ! certes, de Guérande ne comptait pas pour elle et déjà, plus de vingt fois, elle lui avait fait entendre des paroles aussi dures, des vérités aussi cruelles que celles qu'elle venait encore de lui jeter à la face. . . .

Mais son père !. . . son père !. . . .

Jamais encore elle n'avait osé se montrer avec lui aussi résolue ; jamais encore, même quand elle était le plus indignée et le plus exaspérée, elle n'avait osé l'affronter, ou plutôt le braver, le défier comme elle venait de le faire. . . .

Et maintenant que sa colère s'apaisait, maintenant qu'elle n'était plus sous le coup du terrible emportement qui l'avait jetée hors d'elle, ce qui lui causait un trouble profond ou, pour mieux dire, ce qui l'effrayait, ce qui l'épouvantait, c'était l'abîme que cette scène venait de creuser entre elle et lui.

Car, elle le sentait bien, elle avait eu pour se défendre et pour défendre Yvonne des paroles que le baron, blessé au plus profond de son être, ne lui pardonnerait jamais. . . des paroles qu'il chercherait certainement, qu'il chercherait peut-être déjà à lui faire payer chèrement un jour ou l'autre. . . .

Elle l'avait laissé en tête à tête avec le comte, et pleine d'inquiétude, pleine d'angoisse, pressentant elle ne savait quel danger qui allait la menacer, elle se demandait ce qu'ils pouvaient se dire, ce que ces deux hommes qui ne reculaient devant rien pour arriver à leurs fins pouvaient encore tramer contre elle. . . .

Car cette lutte affreuse, cette lutte horrible dont elle était sortie toute brisée, n'était pas la dernière qu'elle aurait à soutenir. . . .

Alors, qu'allait-elle faire ?

Quel parti allait-elle prendre ?

Comment trouverait-elle encore la force de supporter une pareille émotion ?

La tête en feu, pleine de fièvre, elle quitta le jardin et remonta dans sa chambre. . . .

Et là, une pensée qu'elle avait eue déjà quelquefois. . . une pensée qui achevait de la troubler de plus en plus lui revint encore avec plus de force que jamais.

Elle songeait à l'étrange attitude, à l' inexplicable entêtement de son père qui voulait absolument la condamner à devenir comtesse de Guérande et à épouser cet homme que lui-même ne pouvait estimer.

Car n'était-ce bien, vraiment, que pour affirmer son autorité et que pour la soumettre à sa volonté qu'il tenait tant à cette union ?

Et si ce n'était pas seulement cette raison-là qui le guidait et qui le faisait agir, comme de plus en plus elle arrivait à le croire, quelle était donc celle qu'il pouvait avoir pour la sacrifier et pour l'immoler, non pas seulement malgré elle, mais encore malgré lui ?

Oh ! sans doute, l'orgueil du baron de Chancel était immense, mais cependant, si l'on y réfléchissait, pouvait-il être une explication suffisante de sa conduite ?

—Non, non ! se répondait encore Adrienne, comme tant de fois déjà elle s'était répondu quand elle se posait la même question. Non, mon père n'obéit pas simplement à son orgueil, simplement à son amour-propre, et quand il me parle de son autorité paternelle à laquelle je dois me montrer docile, ce n'est là, j'en suis de plus en plus sûre, de plus en plus convaincue, qu'un prétexte dont il se sert pour me cacher le véritable motif auquel il obéit. . . un motif que ce scélérat, que ce misérable de Guérande ignore peut-être lui-même. . . .

Et plus elle y réfléchissait, plus la jeune fille était persuadée qu'elle ne se trompait pas et qu'il devait y avoir là-dessous quelque chose de ténébreux, quelque mystère qui lui échappait et qu'un avenir plus ou moins prochain éclairerait. . . .

—Mais quoi ? . . . quel secret ? . . . quel mystère ? se demandait Adrienne. Comment un homme aussi riche que mon père, aussi puissant que le baron de Chancel, pouvait-il être tenu à d'aussi grands ménagements envers un personnage d'aussi piètre importance que ce de Guérande ? Comment même mon père a-t-il pu consentir à l'accueillir comme gendre quand il avait le choix entre les plus brillants et les plus magnifiques partis ? . . .

Et c'était avec une anxiété croissante que la sœur d'Yvonne cherchait, toujours vainement, à percer ce mystère, à deviner le mot de cette énigme. . . .

Quand le soir vint, c'était la même pensée qui l'absorbait encore, qui l'absorbait toujours. . . .

Lorsque l'heure du dîner arriva, elle commanda qu'on le servît dans sa chambre, car pouvait-elle encore se retrouver en présence de de Guérande ?

Mais elle avait le cœur si serré, si oppressé, qu'elle ne put toucher à rien.

Au bout de quelques secondes, elle se leva de table, puis, comme elle se sentait le front de plus en plus brûlant, elle s'accouda à la fenêtre. . . .

Le ciel, d'habitude si beau et si lumineux à cette heure, était, ce soir-là, très sombre, sans une clarté, sans une étoile, et, depuis quelques instants, un vent violent s'élevait, précurseur d'un orage. . . .

Brusquement, de larges gouttes de pluie tombèrent, puis ce fut bientôt une véritable averse, un véritable déluge. . . Et, soudain, enveloppée d'un éclair, Adrienne tressaillit au bruit du tonnerre.

Elle avait fermé sa fenêtre, et maintenant, assise dans un coin obscur, elle restait le regard perdu, les bras croisés, d'une pâleur de marbre.

A quoi donc songeait ainsi, songeait si profondément la malheureuse jeune fille ?

Était-ce encore à son père et au comte de Guérande ?

Était-ce encore à toutes les tristesses et à toutes les tortures qui avaient marqué presque chaque jour des derniers mois qu'elle venait de vivre ?

Non, ce n'était point, en ce moment, sur ce passé douloureux que s'arrêtait sa pensée. . . Mais ce qui lui mettait cette ombre au front et ce qui la rendait pâle ainsi, c'était l'appréhension, c'était l'effroi de l'avenir.

Si le baron continuait à la persécuter, la vie ne lui deviendrait-elle pas impossible sous le toit paternel ?

Et alors elle si aimante, elle qui avait tant besoin de tendresse, elle se trouverait donc condamnée à vivre isolée et jetée seule dans le monde, comme l'avait été Yvonne, jusqu'au jour mille fois heureux, mille fois béni où elle serait la femme de Maxime ?

Mais quand ce jour qui devait la dédommager de tout ce qu'elle avait souffert. . . quand ce jour qui devait commencer pour elle une ère si brillante, une ère si radieuse, viendrait-il ?

Est-ce que malgré qu'elle serait libre de choisir son époux, libre de choisir sa destinée, il ne se dresserait pas encore entre elle et celui qu'elle aimait un obstacle qu'elle ne pouvait prévoir, un obstacle qui retarderait leur bonheur ?

Pour se venger, de Guérande était capable de tout. . . de tous les pièges, de toutes les lâchetés, de toutes les infamies, et cependant ce n'était pas de lui dont elle se préoccupait le plus, ce n'était pas lui qui l'inquiétait le plus. . . .

Car elle aurait pour la protéger et pour la défendre contre ce misérable l'homme de cœur qui était son fiancé.

Mais celui qu'elle redoutait. . . celui dont elle craignait surtout la colère, c'était le baron de Chancel. . . c'était son père. . . son père qui, elle n'en pouvait douter, ne lui pardonnerait jamais d'avoir usé de ses droits pour se soustraire à la vie atroce qu'il lui faisait. . . .

Et, contre lui, comment pourrait-elle se défendre ? . . . Comment,

sans que son cœur se déchirât, pourrait-elle sortir victorieuse de cette lutte impie et sacrilège ?

Oh ! certes, il le faudrait bien si elle ne voulait pas lui faire le sacrifice de son bonheur et continuer à être la victime de son odieuse tyrannie... il le faudrait bien aussi si elle ne voulait pas renoncer à Maxime et devenir parjure encore !

Mais quels chagrins, quelles douleurs, quel horrible supplice elle connaîtrait encore !

Et de plus en plus pâle, de plus en plus pensive, Adrienne continuait à demeurer immobile, tandis qu'à chaque seconde le ciel et la mer étincelaient sous de nouveaux éclairs, et que le tonnerre, qui grondait au-dessus de la bastide, éclatait de plus en plus terrible, de plus en plus formidable ?

Combien de temps la jeune fille resta-t-elle plongée dans cette sombre méditation ?

C'est ce qu'elle même n'aurait pu dire, mais quand enfin elle se leva, très lasse, comme si elle venait de faire une longue course, il était déjà très tard.

Le tonnerre avait cessé, mais la pluie fouettait toujours les vitres...

Alors elle ferma ses rideaux, puis, ayant allumé sa lampe, elle se disposa à répondre à Maxime.

Elle avait tant besoin de s'épancher, tant besoin d'ouvrir tout son cœur et toute son âme, à quelqu'un qui pouvait la comprendre, que cette lettre qu'elle allait écrire était pour elle une double joie...

Mais, avant, elle prêta l'oreille, écoutant les bruits qu'elle pourrait entendre autour d'elle....

Mais tout le monde devait dormir dans la bastide, car elle n'entendait rien....

Aucun bruit, aucun souffle.

Pourtant, comme elle venait de s'asseoir à sa table, tout à coup elle tressaillit.

Audessus de sa tête, il lui semblait avoir perçu comme un glissement léger.

De nouveau, elle écouta....

Elle ne s'était point trompée.

Là-haut, quelqu'un veillait comme elle... quelqu'un marchait....

Et, prise d'un frisson :

— C'est lui !... C'est cet homme ! murmura-t-elle en ne pouvant retenir un mouvement de répulsion.

Et c'était bien lui ; c'est bien, en effet, le comte de Guérande qui occupait la chambre située au-dessus de la sienne....

Très agité par les événements qui venaient de s'accomplir, et plein de fièvre lui aussi, en face de ce désastre qui était si loin de prévoir, il avait été impossible de dormir....

Aussi marchait-il très lentement, très doucement, les mains croisées derrière le dos, la tête lourdement tombée sur la poitrine, cherchant une fois de plus avec fureur, avec rage, ce qu'il n'avait pu trouver encore, ce qu'il savait bien qu'il ne trouverait jamais : le moyen qui pourrait lui livrer Adrienne et lui permettre de mettre enfin la main sur les quarante millions de sa dot.

Et, tandis qu'elle s'oubliait à suivre le bruit de ses pas, Adrienne, de plus en plus saisie, ne pouvait parfois m'empêcher de frissonner.

Cet homme si près d'elle lui faisait peur !

A quoi pensait-il ?... Quels sombres projets méditait-il ?... Quel piège cherchait-il peut-être à lui tendre ?

Mais si la jeune fille éprouvait un tel effroi rien qu'à la pensée du comte, combien elle eût été plus épouvantée encore si elle avait pu voir en ce moment son visage !

Car jamais, non, jamais personne, jamais même le marquis de Frades, son plus ancien et son plus intime ami, ne l'avait vu ainsi...

Jamais on ne lui avait vu une pâleur aussi livide, un regard aussi noir, une expression à la fois aussi menaçante et aussi désespérée....

Des gouttes de sueur lui perlaient au front, ses lèvres tremblaient, des mots rauques et inintelligibles lui échappaient, ses pas parfois chancelaient....

Et toujours, toujours il allait, la tête penchée, l'œil fixe, l'air d'un fou.

Pourtant Adrienne avait fini par se ressaisir, pour l'oublier, et n'ayant plus devant les yeux que la douce, que la chère image de son fiancé, de se mettre à écrire :

“ Mon cher Maxime,

“ Votre lettre m'a rempli le cœur de joie, et après l'avoir relue au moins vingt fois, je n'ai pu m'empêcher de la relire encore....

“ Mais ce qui en double encore le prix pour moi, c'est qu'elle est arrivée juste à son heure, juste à temps pour me donner plus de force et plus de courage....

“ Car depuis que vous m'avez quittée, mon ami bien-aimé, il s'est passé à la bastide des Oliviers un événement dont je suis encore tout émue, toute bouleversée....

“ Il s'est passé que j'ai eu encore à subir un nouvel assaut de la part de cet homme... de la part de ce misérable comte de Guérande !....

“ Il s'est passé que j'ai encore eu à me défendre contre lui et con-

tre mon père dans une nouvelle lutte dont je suis sortie victorieuse, car rien ne me fera céder, je n'ai pas besoin de vous le redire, mais dont je suis restée aussi toute brisée et à demi défaillante.

“ Mais comme vous ne devez rien ignorer et que c'est pour moi devoir de tout vous dire, ce sont donc là des choses qui doivent vous être racontées avec plus de détails.

“ Voici donc ce qui est arrivé depuis que vous vous êtes mis en route pour aller au secours de ma chère Yvonne et de la petite Suzanne.

“ Vous vous souvenez que nous causions encore lorsque, tout à coup, je me mis à tressaillir, car je croyais avoir entendu un bruit derrière nous ?

“ Je ne m'étais point trompée, car à peine veniez-vous de vous éloigner, à peine venais-je de faire quelques pas que je me trouvai brusquement en face de mon père....

“ Et je le reconnaissais si peu, son visage, dont l'expression était encore si amicale et si bienveillante la veille, était devenu si froid, si glacial qu'un trouble profond et qu'il m'aurait été impossible de vaincre s'empara de moi à la pensée qu'il avait peut-être surpris notre rendez-vous....

“ Il m'offrit son bras et nous remontâmes lentement dans le jardin, lui toujours aussi froid et moi si tremblante qu'il m'en fit la remarque.

“ Enfin nous nous assîmes sur un banc, et comme il venait de me dire qu'il avait une nouvelle à m'apprendre, je le regardais curieusement, ne comprenant pas encore où il voulait en venir, lorsque, soudain, je sentis tout mon sang se figer dans mes veines.

“ La nouvelle qu'il avait à m'annoncer, c'est que nous allions bientôt avoir à la bastide un hôte, un ami qui viendrait passer quelques jours auprès de nous... et cet hôte, cet ami, c'était ce bandit que j'avais presque oublié... c'était le comte de Guérande.

“ Lui !... encore lui !... toujours lui dans ma vie !

“ En lui entendant prononcer ce nom, je dus devenir plus livide qu'une morte, car je le vis brusquement se redresser, tandis que son regard devenu aussi sévère, aussi dur qu'autrefois, se fixait attentivement sur moi....

“ Et comme, toute saisie, je ne répondais rien, son visage de plus en plus s'assombrit.

“ Et alors l'accent hautain, impérieux et brutal, il me signifia que cette fois il entendait en finir, que cette fois il n'admettait plus aucune résistance de ma part, que cette fois, enfin, il fallait que la date de mon mariage avec le bourreau d'Yvonne, avec le lâche qui avait si indignement abusé de ma pauvre sœur fût définitivement arrêtée, irrévocablement fixée.

“ Je l'avais laissé dire, mais quelle immense colère, quelle immense indignation grondait en moi

“ Comme toute la haine que j'éprouve pour ce misérable qui a été la cause de tous les malheurs de ma vie se réveillait plus violente, plus ardente que jamais !

“ Oui, je gardais le silence, mais je me jurais bien, moi aussi, d'en finir une fois pour toutes avec cet homme... d'en finir une fois pour toutes avec le despotisme par trop révoltant de mon père !....

“ Et c'était bien décidée à me débarrasser pour toujours de lui... à me débarrasser pour toujours de ses odieuses poursuites que j'attendais le comte de Guérande.

“ — Mon père et toi, me disais-je, vous apprendrez enfin que je ne veux pas être votre proie et que je suis lasse d'être votre souffre-douleur !....

“ Mais si brave que je voulusse être, comme je ne suis, au fond, qu'une enfant très timide, je ne vous cacherai pas que ce n'était pas sans la plus violente émotion, sans la plus terrible appréhension que je songeais au moment où le comte de Guérande franchirait le seuil de la bastide, au moment où mon père nous remettrait en face l'un de l'autre en me disant : “ Adrienne, voilà votre fiancé !....”

“ D'ailleurs, l'infâme ne perdit pas de temps.

“ A peine avait-il reçu la lettre par laquelle mon père l'invitait à venir nous rejoindre, qu'il accourait....

“ Il devait sans doute se faire plus d'illusion que jamais et se croire déjà sûr de sa victoire, car la joie se voyait dans ses yeux, le triomphe dans son attitude.

“ Il s'inclinait très bas devant moi ; il se faisait toujours très doux, très mielleux et très hypocrite, mais son regard n'en prenait pas moins, malgré lui, une expression qui semblait me dire, ou plutôt qui me disait très clairement :

“ Enfin je te tiens donc !... Enfin tu ne m'échapperas donc plus !... Enfin, quelle que soit l'aversion que je t'inspire, tu seras donc à moi ?”

“ Et alors c'était une telle colère qui bouillonnait en moi, une telle indignation et une telle révolte qui soulevaient tout mon être, que j'étais obligée de faire appel à tout mon sang-froid et à toute ma raison pour ne pas lui crier :

“ — Bandit, tais-toi !... Bandit, va-t'en !... Bandit, tu ne vois donc pas combien je te méprise et combien je te hais !”

“ Mais ces mots-là... ces mots toujours prêts à jaillir de ma bou-

che, j'eus pourtant la joie de pouvoir bientôt les lui dire... de pouvoir bientôt les lui cracher à la face...

"Oh ! ce moment-là, il ne l'oubliera jamais, je le jure !... et, quant à moi, j'en garderai aussi longtemps le souvenir, tant fut grand le soulagement que j'éprouvai à lui dire tout ce que je pensais de lui et tout ce que j'avais sur le cœur..."

"Et tandis que chaque mot que je lui disais le cinglait et le souffletait... tandis que je lui rappelais toutes ses bassesses et toutes ses vilénies... tandis que, sans pitié à mon tour, je mettais à nu son âme vile, à chaque seconde je le voyais pâlir, tressaillir, se mordre les lèvres de rage..."

"Mon père, aussi pâle que lui, tout pâle d'une immense et folle colère, voulait m'interrompre, me fermer la bouche, mais je ne l'entendais plus... je ne pouvais plus l'entendre..."

"Mon père !... Ah ! lui aussi je le vois encore à ce moment-là... je le vois encore les poings crispés, les yeux étincelants de fureur dans sa face livide, et le souffle si court et si rauque qu'il pouvait à peine parler..."

"Plus d'une fois, j'en suis sûre, il fut sur le point de se jeter sur moi... plus d'une fois même je vis son complice, je vis le comte de Guérande, plus effrayé que moi, le retenir d'un coup d'œil ou d'un geste."

"Mais, je vous le répète, j'étais hors de moi, et il fallait que je parle... il fallait que je crie tout ce que ces deux hommes m'avaient fait souffrir, non seulement en me persécutant moi-même, mais encore, mais surtout peut-être en s'acharnant sur ces chers êtres que j'aime : sur ma pauvre Yvonne, sur le petit Maurice, sur la petite Suzanne, sur la malheureuse et infortunée Clotilde."

"Puis, soudain, une réaction se fit en moi..."

"Alors tout mon cœur se brisa, mes yeux s'emplirent de larmes, et redevenue subitement la timide et suppliante Adrienne d'autrefois, je me tournai vers mon père... je l'implorai du regard..."

"Car il me semblait impossible qu'après cette scène émouvante, il ne fut pas aussi touché, aussi ému que moi..."

"Car il me semblait impossible que, connaissant toute la répugnance ou plutôt toute la profonde horreur que m'inspirait ce mariage qu'il avait rêvé pour moi, il pût encore s'entêter à vouloir m'y condamner, c'est-à-dire à vouloir faire mon malheur."

"Car il me semblait impossible, enfin, qu'à moins d'être un monstre, il pût encore rester sourd à mes prières, insensible à mes larmes..."

"Est-ce qu'un père même aussi dur que lui, pouvait se montrer aussi impitoyable pour son enfant !"

"Non, non, malgré tout je ne le croyais pas... je ne voulais pas le croire !"

"Et toujours aveugle, toujours confiante comme par le passé, j'espérais, j'attendais un miracle !..."

"J'attendais qu'un peu de pitié jaillît de son cœur et que, dans un élan de tendresse, il m'ouvrit ses bras !..."

"J'attendais qu'il comblât l'abîme en train de se creuser entre nous et qu'il se souvint enfin que j'étais sa fille... sa fille qu'il devait aimer... sa fille qu'il devait défendre !..."

"Oh ! s'il avait eu un mot... seulement un mot de bonté... seulement un mot pour me rendre un peu d'espoir, comme je serais tombée à ses genoux !... comme je lui aurais demandé pardon des paroles un peu vives que j'avais pu lui dire !... comme j'aurais de suite oublié toutes les amertumes, toutes les tristesses, tous les chagrins que je lui dois !"

"Mais rien !... rien !"

"Son visage restait impassible... son cœur demeurait de marbre..."

"C'était toujours un ennemi qui se dressait en face de moi... un ennemi dont je n'avais à attendre aucune grâce..."

"Et pour toute réponse, ce fut d'un geste violent, d'un geste furieux qu'il me chassa :

"Allez-vous-en !... Allez-vous-en !"

"Et comme je jetais encore vers lui un cri de détresse... Comme, désespérée, je le suppliais encore d'un regard, ce fut avec un accent plus brutal et un geste plus terrible encore qu'il me répéta :

"—Allez-vous-en !... Allez-vous-en, vous dis-je !"

"Et je m'enfuis de plus en plus brisée, de plus en plus anéantie, le cerveau plein de vertige."

"Le visage inondé de larmes, je me laissai tomber comme une masse sur un banc du jardin."

"Moi, tout à l'heure si forte et si énergique, je ne savais plus à présent que pleurer comme un enfant... et le désespoir qui alors s'empara de moi était si grand, si profond, si terrible, que j'aurais voulu mourir !..."

"Oui mourir !"

"Oui, c'était la mort que je souhaitais... la mort que j'appelais !"

"Oui, la mort, plutôt que de vivre de cette vie affreuse, de cette vie atroce qui était la mienne !"

"Oui, la mort plutôt que d'être condamnée à me débattre encore dans des luttes terribles comme celles que je viens de soutenir !"

"Et, toute sanglotante, je restais là, la tête de plus en plus perdue, quand, tout à coup, je tressaillis."

"Une image venait de me passer devant les yeux... la vôtre, mon cher Maxime..."

"Oui, il me sembla que, tout à coup, vous veniez de vous approcher de moi... que, tout à coup, je venais de vous voir vous pencher vers moi avec votre regard si doux et si plein de franchise."

"Et il me sembla aussi que j'entendais votre voix si tendre... votre voix que je ne puis entendre sans que mon cœur tressaille, me reprocher mon abattement et ma faiblesse."

"—Adrienne, Adrienne, me disiez-vous, vous n'êtes plus seule dans la vie... songez à moi qui vous aime !..."

"Rappelez-vous les serments que vous m'avez faits et sur lesquels j'ai le droit de compter..."

"Souvenez-vous qu'après ce présent si douloureux et si sombre, l'avenir que je vous ai promis vous attend... Oh ! cet avenir nous tiendra toutes ses promesses, je vous le jure !..."

"Au nom de notre amour, ne pensez plus qu'à lui, Adrienne, ne vivez que pour lui !..."

"Au nom de notre amour, soyez jusqu'au bout courageuse et brave !"

"Et, soudain, ce fut dans la nuit si noire qui m'entourait comme un rayon de soleil..."

"J'eus honte de m'être montrée pendant quelques minutes si découragée et si lâche... et je me jurai de nouveau que je saurais rester digne de vous et digne de moi..."

"Oui, un peu de patience et de courage, me dis-je, le bonheur te viendra !"

"Et maintenant je ne pensais plus qu'à vous, mon cher Maxime, plus qu'à cet avenir heureux dont vous m'avez parlé si éloquemment dans votre lettre... plus qu'à cet avenir qui vous attend et auquel je crois aussi fermement que vous..."

"Et tandis que le cœur plein de votre pensée, plein de votre souvenir, je restais toujours assise à la même place, de temps à autre, je pouvais entrevoir, se promenant lentement à travers les sombres allées, mon père et le comte de Guérande."

"Encore tout pâle des dures vérités que je venais de lui faire entendre, le comte marchait la tête baissée, pendant que mon père, se penchant parfois vers lui, semblait lui parler avec un air de mystère..."

"Ils devaient, sans doute, s'occuper encore de moi, chercher encore le moyen de me forcer à me rendre ; mais, grâce à vous, j'avais fini par me ressaisir, et quel que fût le nouveau complot qu'ils pussent ourdir, quelles que fussent les nouvelles résolutions qu'ils pussent prendre, le nouveau plan qu'ils pussent combiner, j'étais redevenue si sûre de moi, si sûre de ma volonté, que je n'eus pas une seule seconde la moindre inquiétude."

"Mais comme, à un certain moment, le hasard de leur promenade les faisait se diriger de mon côté, et que la vue seule de l'ignoble de Guérande est un véritable supplice pour moi, je m'empressai de quitter le jardin et de remonter dans ma chambre..."

"Et pendant toute la journée je n'en suis plus sortie, toujours le cœur et l'esprit pleins de vous... toujours ma pensée fixée aussi sur ma chère Yvonne qui, grâce à vous, va renaître..."

"A cette heure, vous êtes en route pour Morgoff, et bientôt vous serez à Kernoc'h... c'est-à-dire près d'elle... c'est-à-dire aussi près de la pauvre enfant qui partage ses souffrances et sa captivité."

"Oh ! je voudrais être avec vous quand enfin elles vont se sentir libres... arrachées aux mains de leurs bourreaux !"

"Oui, je voudrais être avec vous quand le petit Maurice, qui a voulu vous suivre, va s'élançant vers sa mère, lui sauter au cou, l'accabler de ses caresses !..."

"Oh ! quelle minute pour elle et pour lui !... Oh ! j'en suis sûre, si Yvonne est toujours la pauvre folle que j'ai vue à Fontenay-sous-Bois... la pauvre insensée dont le visage de spectre me remplissait de tant d'effroi... oui, j'en suis sûre, cette fois, elle ne pourra entendre la voix de son fils bien-aimé... sentir sur son front la brûlure de ses baisers, sans que la raison enfin lui revienne... sans que son cœur de mère enfin se réveille !"

"Oui, oui, ce miracle se fera, ce miracle s'accomplira, comme s'est accompli celui que votre lettre m'annonce et qui m'a causé, en même temps qu'une si grande joie, un si profond saisissement que je n'en suis pas encore complètement remise, complètement revenue..."

"Clotilde est vivante !"

"Vous lui avez parlé !"

"C'est elle qui vous a reçu chez M. de Belleruche !"

"Les lignes où vous m'annonciez cette incroyable, cette extraordinaire nouvelle m'ont comme foudroyée, et j'ai dû les relire et les relire encore avant d'être bien convaincue que je ne me trompais pas, que j'avais bien compris, et que c'était bien cette chose-là, cette chose qui tient du rêve, que vous veniez de m'apprendre !"

"Eh bien, mon cher Maxime, comme Yvonne et comme moi, Clotilde vous devra, elle aussi, une éternelle gratitude, une éternelle reconnaissance..."

“ Car si Dieu lui a rendu la vie, c'est vous qui lui aurez rendu le bonheur en lui ramenant son enfant, l'être adoré et si cher qui est sa seule joie et son seul espoir. . . .

“ Oh ! comme dans les bras l'une de l'autre elles vont vite oublier leurs misères et leurs peines ! . . . Comme elles vont vite oublier tous les chagrins et toutes les souffrances du passé ! . . . Comme, en se retrouvant enfin après ces jours maudits qui leurs ont coûté tant de larmes, Clotilde va retrouver promptement aussi la guérison, et comme la petite Suzanne va s'épanouir, rayonner, chaque jour plus belle et plus heureuse de vivre ! . . .

“ Et de même qu'elles ne pourront plus prononcer le nom du comte de Guérande sans le maudire, elles ne pourront plus prononcer le vôtre sans le bénir.

“ Et qui sait, mon cher Maxime, si la reconnaissance d'Yvonne et celle de Clotilde et de sa fille sera la seule récompense de votre dévouement ? . . . qui sait si la bonne action que vous allez faire ne vous portera pas bonheur plus tard ?

“ Oh ! moi, je le crois ! . . . Oui, je crois que Dieu vous en tiendra compte à son tour en aplanissant les obstacles qui pourraient s'élever contre vous et en vous donnant, à vous aussi, tout le bonheur que nous avons rêvé. . . . ”

Et tandis que la jeune fille, le cœur de plus en plus ému, traçait ces lignes, là-haut, au-dessus de sa tête, le pas lent et sourd du comte de Guérande continuait à résonner.

Toujours aussi pâle, toujours aussi fébrile, il marchait maintenant les bras croisés, songeant aux dernières paroles que lui avait dites le baron de Chancel dans l'entretien qu'ils avaient eu après qu'Adrienne s'était enfuie sous le geste menaçant de son père.

Celui-ci ne lui avait-il pas dit qu'il avait un moyen sûr, un moyen certain de vaincre enfin la résistance de sa fille ?

Ne lui avait-il pas avoué aussi que s'il mettait tant d'opiniâtreté à vouloir ce mariage, c'est qu'il avait pour agir ainsi une raison très grave, un motif des plus sérieux ?

Et c'était le mystère qui se cachait sous ses paroles véritablement étranges, véritablement singulières, que le comte cherchait maintenant à deviner.

— De quel moyen si sûr, de quel moyen si infaillible a-t-il donc voulu parler ? se demandait-il, tandis que son front s'éclairait, pendant quelques secondes, d'un reflet de joie.

“ Oh ! pardieu, je sais bien que le baron ne me ment pas, ne se donnerait pas la peine de me mentir, et que, s'il m'a parlé de ce moyen qui devait enfin me rendre l'époux d'Adrienne, c'est que ce moyen existe. . . .

“ Mais que peut-il bien être ? et pourquoi a-t-il donc attendu si longtemps avant de s'en servir ?

“ Oui, voilà ce qui m'étonne et ce que je ne comprends pas. . .

“ A moins, cependant, que ce fameux moyen ne soit si brutal, si violent, que lui-même ait hésité à l'employer. . . .

“ Mais alors, encore une fois, que serait-ce donc ? . . . de quoi s'agirait-il donc ? . . . quelle est donc la surprise qu'il me réserve ? . . . Le diable m'emporte si je devine ! . . .

Puis après avoir marché pendant un instant toujours songeur, il ajouta :

— C'est comme cette autre histoire. . . cette raison qu'il a de ne pas vouloir d'autre gendre que moi. . . S'il ne blaguait pas, et si l'en avait pas l'air, je me demande ce qui peut bien encore se cacher là-dessous. . . Oui, pourquoi diable tient-il tant à me donner sa fille quand, au bout du compte, il lui serait si facile de se débarrasser de moi, si facile aussi de trouver pour elle un mari plus huppé. . . et quand, avec son immense fortune, il n'aurait qu'un mot à dire pour faire d'Adrienne autre chose qu'une comtesse de Guérande. . . une duchesse, une princesse, tout ce qu'il lui plairait d'en faire ? . . .

“ Mais non, c'est moi qu'il veut, ce cher baron. . . C'est moi seul qui suis l'époux de ses rêves ;

“ Étrange ! . . . Étrange !

Puis, ricanant doucement :

— Oh ! je ne m'en plains pas, reprit-il en se parlant à demi-voix, et, comme il me le disait aussi, je vais le laisser faire et me laisser conduire. . .

“ Du reste, j'aurais d'autant plus mauvaise grâce à ne pas lui obéir, qu'il me serait impossible de faire autrement. . .

“ Je lui obéirai donc. . . J'attendrai donc. . . Tout ce qu'il me dira de faire, je le ferai. . . Oh ! il peut compter sur moi. . .

“ Mais, hélas ! il faudrait aussi pouvoir compter sur elle, et après la scène qui vient d'avoir lieu et où elle nous a si crânement tenu tête. . . après l'aveu qu'elle nous a si fièrement fait de son amour pour un autre. . . de son amour pour ce comte de Rouvière. . . n'est-il pas encore à croire, n'est-il pas encore à craindre que le baron, si sûr de lui qu'il paraît, ne se fasse des illusions sur son fameux moyen ?

Peu à peu, le visage du comte de Guérande, un moment rasséréné, s'était de nouveau rembruni, et toujours arpentant la chambre et toujours plongé dans ses réflexions.

— Je voudrais espérer le contraire, reprit-il encore. Je voudrais

me persuader que, cette fois, la belle Adrienne sera bien à nous, ou plutôt bien à moi. . . Je voudrais me persuader que je n'ai plus qu'à dormir sur mes deux oreilles jusqu'au jour, très prochain, où nous retournerons devant le maire. . .

“ Mais Adrienne s'est montrée tout à l'heure si énergique et si résolue ; mais elle nous a crié avec tant de force qu'elle ne céderait jamais ; mais elle a trouvé, pour me fermer la bouche, des mots si sanglants, que malgré tout ce que le baron a pu me dire, je suis loin d'être rassuré. . .

Et, brusquement, il s'arrêta, le regard fixe, le visage redevenu livide. . .

Puis, au bout d'un moment, la voix sifflante, un éclair de terrible colère dans les yeux :

— Nous verrons ! . . . Attendons ! fit-il. Si ce moyen sur lequel compte le baron reste impuissant, moi je crois que je viens d'en trouver un autre. . .

“ Oh ! celui-là serait le bon, j'en réponds ! . . . Celui-là abattrait d'un seul coup sa fierté et son orgueil. . . Celui-là non seulement la séparerait à tout jamais du comte de Rouvière. . . à tout jamais de mon rival — si, toutefois, ajouta-t-il avec un petit sourire sinistre, le hasard ne l'en sépare pas avant ! — mais encore, en la mettant à ma merci, me permettrait de tirer la plus éclatante vengeance de tous les mépris dont elle vient encore de m'accabler, de toutes les injures qu'elle vient encore de me prodiguer !

Et avec un nouveau sourire, plus sinistre encore que le premier, un sourire que l'on n'aurait pu voir sans frémir :

— Oui, l'idée est bonne. . . audacieuse, peut-être, murmura-t-il très pâle, mais que la fière Adrienne ne me fasse pas trop attendre. . . que la fière Adrienne ne se fasse pas trop prier. . . car je suis de ceux qui ne reculent devant rien. . . non, devant rien !

Il venait de souligner ces derniers mots d'un geste très violent ; puis, les dents toujours serrées, la voix toujours très sourde :

— A cette heure, reprit-il, elle doit faire, sans doute, quelque songe doré, quelque songe triomphant. . .

“ A cette heure, elle rêve, sans doute, de ce beau fiancé. . . de cet heureux rival dont elle a eu l'imprudence de me jeter le nom comme un défi. . .

“ A cette heure, elle se voit déjà débarrassée de nous, débarrassée de son père, débarrassée de moi, libre de sa destinée, comme elle nous le criait aussi en semblant nous défier encore. . .

“ Et l'avenir qui s'ouvre devant elle est fait des jours les plus doux, les plus rayonnants, les plus radieux !

“ Pas un seul nuage dans son ciel !

“ Pas une ombre, pas une inquiétude dans sa vie !

“ Elle aime, et elle est aimée. . . Elle et lui, elle et l'époux de son choix vont la main dans la main, n'ayant qu'un même cœur, qu'une même âme, qu'une même pensée ! . . .

“ Chaque heure est pour eux un enchantement et une ivresse. . . Ils ont enfin toutes les joies, toutes les félicités, tous les bonheurs qu'ils se promettaient !

Un nouvel éclair venait de jaillir de son regard.

— Ah ! pauvre fille ! pauvre folle ! pauvre insensée ! ricana-t-il. Si vraiment tu fais ce rêve-là. . . si vraiment c'est le songe qui te berce, combien tu te trompes, combien tu te leures, et quel horrible déception t'attend. . . quel affreux réveil tu te prépares !

“ Car je suis là, moi. . . et je te veux parce que sans toi je suis perdu !

“ Mais je te veux, parce que c'est toi seule qui peut me sauver !

“ Mais je te veux parce qu'il me faut ta fortune. . . ta fortune que ton père consent à me donner et que tu me voles !

“ Oui, je te veux et je t'aurai !

“ Ne te réjouis donc pas trop vite, car tu t'apercevras bientôt que tout n'est pas fini entre nous !

Et tous les traits contractés, le visage d'une lividité effrayante, il reprit d'un pas de plus en plus lourd sa marche à travers la chambre.

Et pendant ce temps, Adrienne rêvait, en effet, mais rêvait tout éveillée. . . .

Elle achevait sa lettre à Maxime, et ce qu'elle lui disait, maintenant, c'était avec quelle impatience elle attendait la fin de ses épreuves. . . c'était avec quelle joie elle escomptait déjà l'avenir.

“ Oh ! oui, mon cher Maxime, cher fiancé de mon âme, je pense comme vous qu'un jour viendra où je serai amplement dédommée de tous mes chagrins. . . .

“ Et ce jour-là sera celui où, grâce à votre énergie et à votre amour, nous aurons enfin triomphé de tous les obstacles que l'on ne va pas manquer de dresser entre nous. . . ce jour-là sera celui où, la plus heureuse des épouses, je serai fière de m'agenouiller avec vous au pied de l'autel. . . .

“ Oh ! cette pensée-là. . . à la pensée qu'un jour je serai votre femme. . . qu'un jour je serai toute à vous et que vous serez tout à moi, je sens mon cœur battre et rompre ma poitrine, et je deviens folle d'une joie immense. . . d'une joie que je n'ai jamais connue. . .

“ Oh ! quelle existence heureuse... quelle existence chaque jour plus belle sera la vôtre, mon Maxime bien aimé !

“ Vous allez peut-être sourire, mais cete existence je la rêve là... je l'arrange déjà... ”

“ C'est loin de la foule, loin du monde, loin de Paris que je voudrais que nous vivions... Car si vous me trouvez belle, je vous jure que je n'ai nulle envie de briller par ma beauté, nulle envie non plus d'éblouir par ma fortune... ”

“ Mais une retraite possible et tranquille... une retraite où rien ne viendrait troubler notre intimité et notre bonheur, voilà ce que je voudrais... ”

“ Et là, dans cette retraite ouverte seulement à de rares amis, vous travailleriez, votre gloire grandirait encore, tandis que je serais heureuse d'être votre confidente, heureuse d'être associée à vos efforts et à vos triomphes... ”

“ Mais je n'en finirais pas si je vous disais tout ce que je rêve, tous les beaux projets que je ne cesse de faire. ”

“ Pourtant laissez-moi vous dire que ce qu'il y a de certain, c'est que je me sens encore plus forte, plus rassurée lorsqu'une pensée me ramène vers vous. ”

“ C'est ainsi que, tout à l'heure, j'entendais de chez moi cet homme, le comte de Guérande, aller et venir dans la chambre qu'il occupe dans la bastide. ”

“ Ce misérable dont je sais que j'ai tout à redouter m'effrayait un



Les jambes croisées, mollement renversé sur les coussins de la voiture... ”

peu de se trouver si près de moi, c'est je me demandais avec angoisse pourquoi à cette heure indue il veillait encore et quelles étaient les sinistres pensées qui pouvaient l'agiter ainsi... ”

“ Mais je vous écrivais, je vous parlais, c'était comme si vous étiez près de moi, et j'ai bientôt été rassuré... ”

“ Au revoir, mon cher Maxime, au revoir, à bientôt ! ”

“ Malgré moi, la fatigue me gagne, mes yeux se ferment... ”

“ D'ailleurs, le jour commence à paraître et depuis ce moment, déjà le jardin s'emplit des premiers chants des oiseaux... ”

“ Au revoir donc ! Et dès que vous serez à Kernoët... dès que vous aurez vu Yvonne et Suzanne, écrivez-moi... écrivez-moi vite ! ”

“ Oh ! avec quelle fièvre je vais attendre de vos nouvelles... et des nouvelles de ma sœur... et des nouvelles de la petite Suzanne ! ”

“ Oui, écrivez-moi vite... écrivez-moi sans perdre une minute, pour que je ne sois pas en proie à la plus affreuse, à la plus mortelle inquiétude... ”

“ Et en attendant que je puisse revoir aussi mon cher petit Maurice, dites-lui que son souvenir ne me quitte pas, et embrassez-le bien pour moi. ”

“ Celle qui vous aime pour la vie. ”

“ ADRIENNE. ”

Et, soudain, ses yeux se fermèrent, la plume lui glissa des doigts, elle s'endormit.

La tête inclinée sur le dossier de son fauteuil, blanche comme un lis, ses magnifiques cheveux d'or mettant comme un diadème à son front, jamais la jeune fille n'avait été plus étonnement, plus divinement belle.

Parfois un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres, et pendant quelques secondes des mots à peine murmurés lui échappaient, disant quel rêve la berçait.

Et ces mots, c'étaient les noms de tous les êtres qu'elle aimait... les noms de tous les êtres qui lui étaient chers... les noms de Maxime et d'Yvonne... les noms de Maurice et de Suzanne... ”

Elle dormit ainsi quelques heures du sommeil paisible d'un enfant.

Quand enfin elle rouvrit les yeux, un soleil splendide inondait le jardin et, filtrant à travers les rideaux de sa fenêtre, venait jeter dans sa chambre de larges rayons d'or.

Elle se réveilla doucement, regarda d'abord autour d'elle comme surprise de se trouver là, puis se leva très vivement avec un petit cri d'inquiétude.

— Ah ! mon Dieu !... Quelle heure est-il donc !

Elle se retourna, jeta un coup d'œil sur la pendule, et respira.

— Bientôt dix heures !... Il était temps ! murmura-t-elle.

Car elle venait de penser au domestique de Maxime à qui elle devait remettre sa lettre et qu'elle aurait pu manquer.

Mais il n'était pas encore dix heures... elle avait quelques minutes devant elle... ”

Rapidement, elle glissa sa lettre dans une enveloppe, écrivit l'adresse :

Monsieur le comte Maxime de Rouvière,

Poste restante,

à Kernoët,

(Finistère).

Puis, ayant en un tour de main arrangé ses cheveux dont les longues boucles l'aveuglaient, elle descendit.

La bastide était si silencieuse qu'elle semblait morte... mort aussi le jardin, où ne s'élevait d'autre bruit que les chants, de plus en plus joyeux, des oiseaux.

Mais cependant ce n'était pas sans appréhension que la jeune fille se dirigeait vers la grille... ”

Si elle allait rencontrer son père !

Si, tout à coup, elle allait se trouver en face du comte de Guérande !

Comment ferait-elle pour se rendre à l'endroit où elle devait aller dire le domestique de Maxime ?

Elle y arriva pourtant sans encombre, et de plus en plus anxieuse, car elle avait toujours peur d'être surprise, elle tourna son regard vers la maison de son fiancé... ”

Et, haletante, elle attendait là depuis deux minutes à peine, mais deux minutes qui lui avaient paru longues comme deux siècles, quand elle eut tout à coup un mouvement de joie... ”

Là-bas, cet homme qu'elle voyait s'avancer d'un pas rapide dans la direction de la bastide, c'était lui... c'était celui qu'avec tant d'impatience elle guettait... ”

— Madame, dit vivement le vieux serviteur la voix très basse, en s'approchant d'elle, je viens de la part de M. le comte de Rouvière, je viens de la part de mon maître qui m'a chargé... ”

Mais elle ne le laissa pas achever.

— Oui, je sais, je sais ! fit-elle la voix très basse aussi et avec le gracieux sourire qui la rendait encore plus belle.

Elle venait encore de se retourner.

Personne derrière elle.

Elle tendit la lettre.

— Tenez, ceci est pour lui !

— Merci, madame.

— Et prenez, ceci est pour vous, ajouta-t-elle en lui glissant un louis dans la main.

Le vieillard se redressa suffoqué de surprise.

— Ah ! madame, balbutia-t-il, c'est trop... c'est trop... ”

— Prenez, mon ami, prenez !... ”

— Merci, madame, merci mille fois de votre bonté... ”

— Oui, oui... Allez-vous-en... allez-vous-en vite, car on pourrait nous surprendre... Mais quand vous aurez d'autres nouvelles du comte... ”

— Oh ! j'en aurai, madame, et je reviendrai.

— A la même heure.

— Oui, madame. Au revoir !

— Au revoir mon ami !

Et peu d'instant après, la haute silhouette du vieux serviteur de Maxime s'était déjà effacée, déjà perdue au fond de la route... ”

Adrienne l'avait suivi des yeux, et comme elle se retournait enfin, ne le voyant plus, elle ne put retenir un cri de saisissement, de colère aussi.

De Guérande était devant elle, un sourire sarcastique sur les lèvres :

— Je vous demande pardon, fit-il, toujours avec sourire ironique ;

mais on voit quelquefois des choses que l'on ne cherchait pas à voir.

— C'est à lui que vous écrivez, à cet heureux comte de Rouvière... à cet heureux rival que vous me préférez ?

Elle se redressa, puis avec hauteur et très froidement.

— Oui, c'est à lui, répondit-elle lentement ; oui, c'est au comte de Rouvière... c'est à mon fiancé que j'écris...

— Depuis quand ai-je des comptes à vous rendre ?

— Oh ! ne vous fâchez pas ! Mais il me semblait pourtant...

— Achevez : que vous semblait-il ?

— Il me semblait que, dans la situation où nous nous trouvons vis-s-vis l'un de l'autre, j'avais un peu le droit d'être surpris, d'être étonné de ce qui venait de se passer...

Elle le toisa de la tête aux pieds, puis avec un petit rire dont rien ne saurait rendre le souverain mépris :

— Le droit ! s'écria-t-elle. Ah ça ! vous êtes fou, je crois !... Qu'êtes-vous donc pour moi pour vous permettre de m'espionner et me demander compte de mes actions ?

— Votre fiancé aussi ! répondit-il avec aplomb.

— Mon fiancé ?

— Oui, votre fiancé... et le seul... Celui que votre père vous destine... vous le savez bien...

— Oh ! trêve de ces paroles vaines !... trêve de ces discussions inutiles ! fit-elle en l'écartant d'un geste.

Mais il n'avait pas bougé.

— Non, restez ! dit-il vivement et en prenant une voix plus douce, car sans revenir sur ces discussions inutiles, comme vous venez de le dire... sur ces discussions si pénibles et qui vous lassent...

— Oh ! oui.

— Et qui me causent à moi tant de peine, je serais bien heureux si, avant de me décider tout à fait, vous vouliez bien consentir à m'entendre encore une fois... une dernière fois...

— A quoi bon ? fit-elle la voix brève. Il me semble que je vous ai fait connaître assez nettement ma pensée, assez nettement mes intentions, pour que vous vous dispensiez d'insister davantage...

— Allons, ajouta-t-elle, en voulant encore l'écartier, brisons là et laissez-moi passer...

— Pas encore ! répondit-il.

— Monsieur le comte !

— Pas avant que vous ayez consenti à m'entendre... à m'entendre une dernière fois, comme je viens de vous en prier...

Et comme, en achevant ces mots, il essayait de lui prendre la main, elle se rejeta si brusquement en arrière, qu'il pâlit.

— Quelle aversion je vous inspire ! fit-il vivement, la voix sourde. Mais pourtant, je ne vous en veux pas... Je ne peux pas vous en vouloir de vous montrer envers moi si implacable et si dure, et c'était précisément ce que je tenais à vous dire...

— Car, depuis hier... depuis cette nouvelle entrevue où vous avez eu pour moi des mots si cruels, j'ai beaucoup réfléchi, et peut-être ne me croiriez-vous pas si je vous disais que je n'ai pu m'empêcher de rougir de moi-même...

— Vous !

— Oui, oui !... Oui, moi qui suis à vos yeux le plus vil et le plus cynique des êtres !... Oui, pour la première fois peut-être de ma vie, j'ai senti ma conscience se réveiller, se révolter...

— Ne mentez donc pas !

— Oh ! je vous jure que vous pouvez me croire !... Je vous jure que je vous parle très sincèrement !...

— Oui, toute cette nuit, qui n'a été pour moi qu'une longue nuit d'insomnie, je l'ai passée à revivre mon existence tout entière, et je n'ai pu m'empêcher de courber la tête, plein de honte ; m'empêcher de me dire que vous aviez raison, cent fois raison de m'accabler de tout votre mépris...

— C'était du repentir ! fit-elle avec un sourire ironique.

— Oui, du repentir et du remords...

— Vous vous y prenez peut-être un peu tard !...

— Oui, c'est vrai... Oui, c'est ce que je me suis dit aussi... Et cependant est-ce vous qui voudriez me décourager !... est-ce vous qui voudriez me condamner sans espoir de pardon, quand je n'ai plus qu'une pensée : racheter mon passé... cet odieux passé qui m'a si justement attiré votre haine... et redevenir un autre homme, en recommençant toute une vie de loyauté et d'honneur ?

— Oh ! vous souriez, et la méfiance que vous avez contre moi est si grande que je vois bien que je n'arriverai jamais à vous persuader... jamais à vous convaincre...

— Non, jamais ! dit-elle, la voix ferme.

— Adrienne !

— Jamais !... Jamais !

— Jamais ! s'écria-t-il avec un accent de douleur hypocrite. Mais alors que croyez-vous donc ?... Ah ! oui, que je cherche encore à vous abuser en prenant un autre masque, en jouant une autre comédie !

— Eh bien ! non, vous vous trompez... je vous jure sur l'honneur que vous vous trompez, car la seule arrière-pensée que j'ai en vous parlant ainsi, je vais vous la dire...

— Encore une fois, à quoi bon ? interrompit-elle vivement, la voix très brève encore. Ne vous ai-je pas dit dix fois, cent fois, que je ne serais jamais votre femme, et ne vous ai-je pas avoué hier que je ne m'appartenais plus et que j'en aimais un autre ?...

— Alors pourquoi ne pas vous taire quand vous savez que rien ne peut changer, que rien ne peut ébranler ma résolution ?

— Rien ?

— Non, rien !... Non, rien !... Combien de fois faudra-t-il donc que je vous le répète encore, pour que vous finissiez enfin par comprendre que vous poursuivez un but inutile, un but insensé...

— En un mot, dit-il la voix sourde, vous me repoussez toujours de parti pris, et rien de ce que je pourrais faire pour que vous changiez d'opinion ne pourrait vous ramener à moi...

— Eh bien, c'est ce que je ne veux pas croire, c'est ce que je ne puis pas croire, et si j'avais une arrière-pensée en venant vous retrouver ici et en sollicitant de vous un nouvel entretien, c'est que le repentir très sincère que j'éprouve de mes torts et de mes fautes d'autrefois...

— De vos crimes ! dit-elle.

— Pourrait peut-être vous toucher et vous attendrir. C'est que peut-être vous auriez assez de générosité dans l'âme pour m'aider à me réhabiliter et à me racheter à mes propres yeux...

— Oui, j'avais fait ce rêve-là que vous seriez mon ange sauveur, mon ange rédempteur, le bon génie à qui je devrais le changement de ma destinée.

— Oh ! si vous vouliez accepter ce rôle-là... c'est-à-dire si vous vouliez une fois pour toutes oublier vos préventions contre moi... une fois pour toutes avoir confiance dans ma sincérité, je suis bien sûr qu'un jour vous ne vous en repentiriez pas... je suis bien sûr qu'un jour vous seriez heureuse de votre œuvre !

— Car, grâce à vous, grâce au pardon que vous m'auriez accordé, grâce à l'amour dont vous m'auriez soutenu, il y aurait un autre comte de Guérande... un autre comte de Guérande qui vous ferait oublier celui que vous avez connu... un autre comte de Guérande qui non seulement ne vous ferait plus rougir, mais pour lequel vous auriez, je n'en doute pas, autant d'attachement que vous avez aujourd'hui de répulsion...

— Car il n'y aurait plus une heure de ma vie que je n'emploierais à mériter mon pardon !...

— Car, sachant combien aurait été grand le sacrifice que vous auriez fait en m'épousant, je tâcherais de vous le faire oublier en étant toujours pour vous non pas un mari, non pas une maîtresse, mais un esclave soumis à tous vos désirs et à toutes vos volontés !

— Car, croyez-le bien, Adrienne... croyez-le, je vous en conjure : je vous aime !... oui, je vous aime ! et je suis bien certain aussi qu'avec le temps, j'aurais enfin la joie de vous en convaincre !...

Et comme, à ces derniers mots, la jeune fille venait de tressaillir, puis de le toiser avec un étrange regard :

— Oh ! vous frissonnez, vous pâlissez encore, comme toutes les fois que j'ose vous dire des paroles d'amour ! s'écria-t-il en mettant dans sa voix une profonde tristesse, et ces mots là : Je vous aime ! vous font l'effet d'un blasphème quand ils vous sont murmurés par un homme comme moi...

— Eh bien, cependant, oui, c'est vrai, oui, j'ose vous le redire, j'ose vous le répéter encore : " Adrienne, je vous aime ! "

— Oh ! ne me regardez pas avec cet air plein de mépris et de courroux !... Oui, je vous aime !... Oui, quoi que vous en pensiez, depuis que je vous connais je n'ai jamais vécu que le cœur plein de vous...

— Et tenez, ajouta-t-il plus vivement, voulez-vous la preuve que je ne mens pas ?... Mais vous n'allez pas me croire !... Qu'importe !

— Je veux vous parler du jour de notre mariage... du jour où j'ai été si près de ce bonheur que maintenant je cherche à ressaisir.

— Oh ! ce jour-là, après le terrible affront que vous m'aviez fait... après ce sanglant outrage qui m'avait d'abord rendu fou de colère, fou de rage, je croyais bien que l'amour était mort en moi et que je n'aurais plus pour vous qu'une haine implacable, une haine que rien ne pourrait éteindre !...

— Mais la journée ne s'était pas encore écoulée que je n'avais plus la force de vous en vouloir, plus le courage de vous maudire, et qu'une unique pensée m'obsédait : celle de courir vers vous pour tâcher de vous reconquérir... celle de courir vers vous pour me jeter à vos pieds, et vous supplier de me revenir... de me rendre ce bonheur qui m'était promis et qui venait de m'être si brutalement ravi...

— Oui, je vous aimais ainsi, Adrienne, et c'est ainsi qu'à cette heure je vous aime encore !

— Et puis, reprit-il de plus en plus pressant, tandis qu'il étudiait à la dérobée le visage de la jeune fille, comme pour se rendre compte de l'effet de ses paroles, je ne vous parle plus seulement pour moi, mais je vous parle aussi pour elle...

— Pour elle ?

— Pour celle que vous aimez... pour votre sœur... pour Yvonne...

— Pour Yvonne ! fit la jeune fille avec surprise.

—Oui, pour Yvonne pour qui vous ne pouvez que pleurer, quand il faudrait que vous puissiez la défendre... l'arracher des mains de votre père...

—Et qui sait si M. le baron de Chancel, touché par votre soumission à sa volonté, ne se laisserait pas fléchir et ne consentirait pas à rendre la liberté à Yvonne ?

—Oh ! remarquez bien que ce n'est là qu'une opinion personnelle et que M. le baron ne m'a jamais autorisé à vous faire une pareille promesse... Mais, enfin, je suis presque convaincu que si je joignais mes efforts aux vôtres, la grâce de votre sœur ne serait peut-être pas très difficile à obtenir...

—Enfin, et dans le cas où votre père s'entêterait dans sa rancune et resterait sourd à nos prières, ne serais-je pas là pour vous faire ouvrir les portes du château de Morgoff... ne serais-je pas là pour vous faire rendre Yvonne ?...

—Vous !

—Oui, moi !... Oh ! je vous le jure, fallût-il faire un miracle, je trouverai le moyen de vous la rendre !...

Et, pendant quelques secondes, ils se regardèrent très fixement.

Puis, de plus en plus méprisante :

—Vous mentez encore !... vous mentez toujours !... dit vivement Adrienne. Vous êtes de plus en plus misérable !

—Oh !

—Me faire ouvrir les portes du château de Morgoff !... Me faire rendre Yvonne dont vous êtes l'un des bourreaux !... Allons donc ! reprit-elle avec plus de force encore et en le regardant de nouveau bien en face.

—Vous savez bien que cette promesse-là, il ne dépendrait pas de vous de la tenir !

—Vous savez bien que, même en auriez-vous le pouvoir, il faut qu'Yvonne, qui est pour vous un remords vivant, à tout jamais disparaisse !

—Vous savez bien que, si jamais elle se dressait devant vous, vous reculerez saisi d'effroi comme un criminel devant le spectacle de sa victime !

—Mais avouez donc plutôt que, connaissant toute mon ardente amitié, toute ma profonde tendresse pour ma pauvre sœur, pour la pauvre martyre sur laquelle, en effet, je pleure tous les jours, vous m'avez crue assez naïve, pour me laisser prendre à cet abominable mensonge, à cet infâme piège !...

—Eh bien, non ! non !...

—Aurais-je encore le droit de disposer de moi... serais-je encore libre de faire le sacrifice de mon bonheur... le sacrifice de ma vie que je n'aurais pas été assez folle, assez stupide pour vous croire !

Et comme il voulait répliquer, protester encore de sa loyauté, elle eut, pour l'interrompre et lui fermer la bouche, un geste si plein d'autorité qu'il n'osa pas dire un mot de plus.

—Et maintenant que je viens de vous prouver que vous avez eu tort d'espérer que je pourrais être votre dupe, ajouta-t-elle, maintenant retenez bien ce que je vais vous dire !... Bientôt, malgré mon père et malgré vous, Yvonne sortira du château de Morgoff !...

(Elle disait le château de Morgoff, et elle feignait de croire que la mère du petit Maurice était toujours prisonnière là-bas pour ne pas laisser deviner qu'elle en savait plus long.)

—Oui, bientôt, si épais que puissent être les murs de sa prison, et si rigoureuse et si étroite que puisse être la surveillance que l'on exerce sur elle, elle aura brisé la pierre de sa tombe et recouvré enfin cette liberté... cette liberté dont vous l'avez si odieusement privée et que vous voudriez me vendre si cher !

Et pendant quelques secondes encore, elle le regarda, la tête haute, toute pâle et toute frémissante.

De Guérande avait lentement croisé les bras.

—Ainsi, voilà tout ce que vous trouvez à me dire ! s'écria-t-il.

—Oui, c'est tout ! fit-elle toujours sur le même ton glacial.

—Ainsi quand je viens à vous repentant... quand je vous jure que je ne suis plus le même homme que celui que vous avez eu le droit de mépriser et de haïr... quand je vous supplie de m'aider à me relever, de m'aider à me racheter, voilà tout ce que vous trouvez à me répondre... voilà tout ce que votre cœur vous dicte !

—Oui, c'est tout ! répondit-elle encore.

—Je vous croyais plus généreuse ! fit-il amèrement. Et je croyais aussi que la sincérité avait un accent auquel il était impossible de se méprendre...

—Mais je vois bien que je me trompais, que je m'abusais...

—Mais alors que faudrait-il donc faire pour vous convaincre ?

—Oh ! dites, le savez-vous ?... Et bien, parlez, ordonnez, et je vous fais le serment que je vous obéirai !...

—Mais, sans répondre, Adrienne venait, une fois encore, de le regarder très fixement, avec un sourire étrange.

Puis, enfin, la voix lente :

—Oui, ce que vous pourriez faire pour me convaincre que vos paroles ne sont pas encore autant de mensonges, répondit-elle, oui, ce que vous pourriez faire pour me prouver que je puis encore vous donner mon estime, je le sais et je pourrais vous le dire...

—Allons, parlez ! s'écria-t-il. Dites un mot !... un seul mot !... Que dois-je faire ?... Je vous le demande encore !

—Je croyais que vous l'aviez déjà deviné, déjà compris...

—Non.

—C'est qu'alors ce repentir auquel vous croyez, ou plutôt auquel vous voudriez me faire croire, n'est pas bien sincère...

—Adrienne !

—Car alors comment n'auriez-vous pas déjà pensé à Yvonne ?... Comment n'auriez-vous pas déjà pensé à Maurice ?

De Guérande venait brusquement de se redresser, tout saisi.

—Vous me parlez d'Yvonne, s'écria-t-il, quand c'est de vous qu'il s'agit... quand c'est vous seule que j'aime !...

—Je vous parle d'Yvonne, parce qu'elle seule peut vous réhabiliter, parce qu'elle seule peut vous racheter, parce qu'elle seule peut vous mettre en paix avec votre conscience ! dit vivement la jeune fille, la voix grave et ferme.

—Je vous parle d'Yvonne, parce que c'est à elle seule que vous avez maintenant le droit de parler d'amour !

—Je vous parle d'Yvonne, parce que c'est d'elle seule que vous pouvez obtenir votre pardon !

—Et puisque vous me demandez ce que vous devez faire pour redevenir un honnête homme... pour n'être plus l'être méprisable et vil que j'abhorre... le voilà, comte de Guérande !... je viens de vous le dire !...

—Epousez Yvonne, mais vraiment, cette fois, si elle veut encore de vous !... Donnez à votre fils le nom que vous lui avez refusé, si ce nom il consent encore à le porter !... Tâchez de faire oublier à cette pauvre femme, et à ce pauvre enfant tous les désespoirs et toutes les larmes qu'ils vous doivent... et c'est alors seulement que vous pourrez parler de remords ?

—Vous raillez ! fit le comte la voix très sourde, et de plus en plus pâle, de plus en plus saisi ; car vous savez bien que même si je ne vous aimais pas... que même si je pouvais encore penser à Yvonne, tout rapprochement entre elle et moi serait impossible...

—Impossible !

—Oh ! vous le savez bien !... vous savez bien qu'Yvonne n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois... ce qu'elle était quand je l'ai connue... ; vous savez bien qu'il y aurait entre elle et moi une autre volonté dont il nous faudrait tenir compte... ; vous savez bien qu'Yvonne, dont je connais l'histoire, aurait certainement à vaincre la résistance de quelqu'un qui doit pour le moins me haïr autant que vous me haïssez vous-même... la résistance, vous savez de qui ?

—De son père ? fit franchement Adrienne.

—Oui.

—Du comte de Balleroche ?

—Oui, du comte de Balleroche... Oh ! mais c'est assez, n'est-ce pas ?... Ce que nous disions là est vraiment trop absurde, trop insensé !

—Qui sait ? répliqua vivement la jeune fille. Yvonne, qui a failli mourir et qui est devenue folle parce qu'elle vous aimait trop, vous aime peut-être encore, et peut être aussi, si elle était sûre de vous, ne demanderait-elle pas mieux que de vous pardonner ?

—Qui sait enfin si le comte lui-même n'accepterait pas ce dénouement plus facilement que vous ne le pensez ?...

—Quant à mon père, le vrai père d'Yvonne devant la loi, qu'il ait ou non oublié sa rancune, comment pourrait-il lui refuser son consentement quand elle est majeure et maîtresse de ses droits ?

—Et c'est ainsi, ajouta Adrienne avec une cynique ironie, que vous pourriez d'autant mieux renoncer à moi... d'autant mieux vous consoler de me perdre que vous feriez encore, ce que vous recherchez avant tout, un brillant mariage...

—Adrienne !

—Que vous épouseriez encore, non plus une pauvre fille abandonnée et seule au monde, comme l'était autrefois Yvonne, mais une très opulente héritière...

—Je vous en prie !

—Car le comte de Balleroche est aussi immensément, colossalement riche, et d'une générosité dont rien n'approche... Par conséquent, tout en faisant une bonne action, vous auriez donc encore la chance de faire également une bonne affaire !...

Chacune de ses phrases, dites par la sœur d'Yvonne avec un accent de plus en plus ironique, avait été comme un soufflet sur la joue de l'infâme de Guérande.

Aussi, tout frémissant de colère, ses yeux laissèrent-ils échapper malgré lui une flamme de menace.

Mais ce ne fut qu'un éclair.

Déjà il avait réussi à se contenir ; déjà il avait repris l'attitude pleine d'hypocrisie qu'il s'était imposée.

—Avec quel plaisir vous m'outragez ! dit-il, la voix tremblante. Avec quelle joie vous ne perdez jamais une occasion de me faire une nouvelle injure !

—Mais, je vous le répète, je vous aime trop pour vous en vouloir,

je vous aime trop pour ne pas être assez faible pour tout vous pardonner....

— Et, bien que vous me donniez aujourd'hui une déception de plus... bien que pour me fermer la bouche, vous vous fassiez un jeu cruel de me rappeler le souvenir d'Yvonne... bien qu'enfin vous ne me laissiez aucun espoir....

—Aucun ! dit-elle sèchement.

—J'espère encore !....

—Vous avez tort !

Il ne répondit pas, mais il pensa :

—L'avenir le dira !

Et comme enfin, l'écartant d'un geste bref, elle venait de passer devant lui, il s'inclina profondément et la suivit longtemps des yeux.

Puis, quand il l'eut perdue de vue :

—Allons ! soupira-t-il, cette idée qui m'était venue... cette idée qu'elle pourrait peut-être se rendre si je faisais vibrer sa corde sensible, c'est-à-dire si je réveillais en elle toute la profonde pitié et toute la profonde tendresse qu'elle a pour Yvonne... cette idée, que je croyais excellente, ne m'a pas mieux réussi que les autres....

— Elle a très bien compris que cette promesse, je m'empresserais plus tard de ne pas la tenir, et le piège a été éventé....

— Il n'y a donc plus rien à faire, plus rien à tenter, et je ne vois plus, pour en finir, que ce moyen mystérieux dont m'a parlé le baron.

— Et encore !... Qui sait si ce moyen qu'il prétend infaillible nous réussira mieux que les autres ?... Oui, qui sait ?... Et alors ?

Il croisa violemment les bras, fronça les sourcils, puis, la voix très sombre :

—Oui et alors ? répéta-t-il.

Il demeura quelques instants immobile, la tête baissée comme s'il réfléchissait profondément ; puis, soudain, il se mit à marcher le long de la grille d'un pas fiévreux et saccadé.

Et, de plus en plus, son front s'obscurcissait... de plus en plus son regard prenait une expression d'indicible colère, d'indicible fureur.

—Alors, murmura-t-il entre ses dents, je serai donc forcé de ne plus compter que sur moi... forcé, en fait de moyens, de ne plus compter que sur celui dont la pensée m'est venue cette nuit... mais qui est si dangereux et si terrible que maintenant il m'effraie et m'épouvante !

Un frisson venait de courir sur sa face de plus en plus assombrie ; puis, non plus pâle, mais livide, il reprit :

—Et puis, qui sait si j'atteindrais encore le résultat que j'attends, le résultat que je veux ?... Qui sait si Adrienne, qui ne pourrait plus avoir d'autre époux que moi, c'est vrai, ne préférerait pas mourir, ne préférerait pas se tuer plutôt que de se rendre ?....

— Oui, c'est probable, c'est même certain....

— Oui, fière comme elle est, elle m'échapperait encore, elle m'échapperait quand même, et j'en serais pour ce crime inutilement commis... pour ce crime que le baron lui-même ne me pardonnerait pas... pour ce crime qui pourrait m'envoyer finir mes jours à Cayenne....

— Oui, guère sûr encore, ce moyen-là... moins que sûr !

— Eh bien ! j'en reviens toujours là : que faire ? que trouver ?

— Tuer le comte de Rouvière... tuer son fiancé... cet homme qu'elle aime !

Un éclair étincela dans l'œil du misérable.

— Oh ! certes, ce serait une joie, murmura-t-il encore les dents serrées, une joie que je me donnerai peut-être... que je me donnerai très probablement si, après avoir épuisé toutes les chances, il ne me reste plus aucun espoir....

— Mais si tuer le comte me soulage un peu le cœur... mais si la mort de ce rival me venge, cela me donnera-t-il les quarante millions de la dot... cette fortune pour laquelle j'ai fait déjà tant de bassesses et pour laquelle je serais capable d'aller peut-être jusqu'au crime... cette fortune que j'ai tenue un instant dans ma main, — oui, dans ma main ! — et dont la seule pensée me donne le vertige et me rend fou ?

Et, longtemps encore, le bandit continua sa promenade solitaire. Longtemps encore, la tête en feu, il chercha à résoudre ce problème impossible : triompher de la volonté et de l'amour d'Adrienne.

Mais pas une seule minute, il n'eut assez de fierté, assez d'orgueil pour avoir le dégoût de son rôle infâme. Pas une seule minute, la pensée ne lui vint que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de se retirer et de ne pas s'exposer davantage au mépris de la sœur d'Yvonne, au mépris de cette jeune fille à qui il inspirait tant d'horreur.

Tout homme qui eût eu encore une étincelle d'honneur eût fini par s'indigner, se révolter et s'enfuir de la bastide.

Mais, en de Guérande, tout était éteint, tout était mort ; plus de pudeur, plus d'amour-propre, plus le moindre respect de soi-même, plus rien de ce qui peut quelquefois relever, quelquefois sauver un homme si bas qu'il soit tombé.

Redevenir riche... le redevenir à tout prix, même au prix de

toutes les infâmies, même au prix d'un crime, telle était l'unique pensée qui le tentait, l'unique pensée qui jour et nuit l'obsédait.

Et tandis que, sous ses yeux, la mer splendide déroulait à l'infini ses flots d'or, que l'air, autour de lui, embaumait du parfum des roses, et que le ciel et la terre étaient en fête, l'œil toujours fixe, le front toujours sombre, le misérable marchait, marchait toujours de son pas lent et lourd, de plus en plus fébrile, l'air de plus en plus menaçant.

Oh ! Adrienne pouvait l'oublier pour ne plus penser qu'à Maxime... pour ne plus penser qu'à son amour, lui ne l'oubliait pas !... et qui sait, alors qu'elle croyait en être pour toujours délivré... alors qu'elle croyait que le dernier mot avait été dit entre eux, oui, qui sait si elle n'allait pas bientôt, grâce à lui, connaître encore de plus grands chagrins et de plus profondes douleurs !

XVII. — A KERNOËT

Mais il est temps de revenir à Yvonne et à la petite Suzanne et de savoir quelle était leur existence depuis qu'elles s'étaient si miraculeusement échappées du château de Morgoff, et qu'arrachées aux mains de l'horrible Korrigan et de ses deux acolytes, elles avaient été emmenées par celui qu'elles prenaient pour leur sauveur, par l'étrange et mystérieux envoyé du baron de Chancel....

La voiture dans laquelle l'inconnu les avait fait monter avait roulé très longtemps, comme on s'en souvient, si longtemps même qu'il était déjà nuit close quand elles étaient enfin arrivées à Kernœt, dans la maison d'où elles croyaient bientôt sortir, mais qui, hélas ! ne devait être pour elles qu'une autre prison.

Toujours très prévenant, toujours très doux avec elles, l'inconnu qui s'était dit l'ami du comte de Belleruche, après les avoir guidées à travers le jardin plein d'ombre, les avait remises entre les mains d'une vieille femme qui s'était empressée d'accourir à son premier appel....

C'était une femme environ de l'âge de la vieille Micheline, mais dont le visage, encadré de longues boucles de cheveux blancs, était aussi sympathique que celui de l'affreuse géôlière du château de Morgoff était repoussant et hideux.

Très vivement, elle avait poussé une porte, et la folle et l'enfant s'étaient trouvées dans une salle à manger très vaste où elle les avait fait asseoir....

Très vivement encore, elle avait dressé deux couverts, puis servi un repas aussi appétissant que délicat : du poisson, un peu de volaille froide, quelques fruits, un flacon de vin généreux.

Mais Yvonne était si lasse, si brisée encore par toutes les émotions qu'elle avait éprouvées durant la terrible journée qui venait de s'écouler, que c'était à peine si elle pouvait se tenir debout.

Quant à la petite Suzanne, bien qu'elle voulût faire bonne contenance et tâcher de vaincre le sommeil qui de plus en plus la gagnait, ses yeux se fermaient malgré elle.

Aussi à peine avaient-elles touché à ce qui leur avait été servi qu'elles se levèrent pour suivre la vieille femme, qui, après avoir pris deux chandeliers dont elle avait allumé les bougies, s'était mise à marcher lentement devant elles....

Au bout d'un couloir très large, mais assez court, se trouvait un escalier de quelques marches seulement dans lequel elles s'engagèrent.

Toute pâle de sommeil, la petite Suzanne soutenait les pas chancelants d'Yvonne, les pas chancelants de la pauvre folle, toute livide, elle aussi, de son immense fatigue et de ses violentes émotions.

Arrivée sur le palier, la vieille femme ouvrit une porte qui se trouvait devant elle, puis, poussant doucement Yvonne et Suzanne :

—Voici votre chambre, mon enfant, dit-elle de sa voix toujours très douce.

Elle posa l'un des chandeliers sur le guéridon, alla rabattre les rideaux, puis, ayant ouvert une autre porte, elle ajouta, s'adressant cette fois à la mère de Maurice :

—Et voici la vôtre, madame... Bonne nuit... Dormez bien...

Et comme elle allait se retirer, elle s'arrêta pour dire :

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

LA PÊCHE AU CORMORAN

J'avais été passer l'été loin de Paris, dans les Ardennes, région pittoresque et sauvage où je respirais à pleins poumons le grand air des champs, vagabondant tout le jour, au hasard des sentiers, vivant de l'existence simple et saine des paysans. Le village de Montaigne, dont le nom fier m'avait séduit, est perché sur une des collines qui bordent la Meuse. Quelques masures de pierre jaunâtre, recouvertes d'ardoises, un clocher dressé au milieu, comme un berger parmi son troupeau, tout le pays est là.

J'étais décidé à me renfermer dans la solitude la plus sévère. Je ne sais quelle occasion me mit un jour dans l'intimité d'un des personnages les plus étranges et, après tout, les plus sympathiques qu'il m'ait été donné de rencontrer. On l'appelait le Dr Van Hove. J'appris bien vite, et par lui-même, qu'il n'avait aucun droit à ce titre de docteur et que seule la nature de ses occupations favorites l'avait fait nommer ainsi par le peuple. Long, mince, vêtu immuablement d'une redingote noire trop longue et d'un pantalon trop court qui découvrait, audessus des vastes souliers, la blancheur des chaussettes, coiffé matin et soir du même chapeau mou légèrement fripé, je le voyais dès l'aube passer sous mes fenêtres. Il marchait à grands pas, le dos voûté, les mains plongées dans les poches de son gilet, semblable, dans son allure, à quelque géante sauterelle. Dès six heures, il s'en allait — en consultation. Non pas qu'il se rendît au chevet de quelque malade. Sa clientèle était autre. M. Van Hove était, par vocation, le docteur des bêtes.

Fils d'un directeur de jardin zoologique, ayant grandi au milieu de la ménagerie paternelle, il n'avait eu, depuis son enfance, d'autre plaisir, d'autre souci que l'étude des mœurs des animaux de toute espèce. Sa science, sur ce point, était sans limite. Il aimait toutes les bêtes comme des amies. Il ne pouvait entendre parler de la maladie d'un animal domestique sans demander aussitôt la permission de lui donner ses soins. Plusieurs cures merveilleuses l'avaient rendu célèbre dans le pays. Il avait réussi à poser une patte de bois au merle du cordonnier. Il avait sauvé, par l'application d'herbes mystérieuses, une vache que le vétérinaire avait abandonnée. Par lui avait été enrayée une épidémie qui décimait les poulaillers et désolait les ménagères. On n'accomplissait pas de pareils miracles, sous les yeux d'ignorants, sans passer un peu pour sorcier. De fait, les allures bizarres du docteur, sa physionomie tourmentée, sa vie secrète, les cris singuliers aussi, que lançaient par-dessus les murs de sa basse-cour les volatiles exotiques qu'il y enfermait, tout concourait à faire croire qu'il y avait, dans son cas, du surnaturel. Déjà les voisins affirmaient que l'odeur de soufre particulière aux démoniaques se dégageait des murs de sa maisonnette. Heureusement, un beau matin, sur l'impériale de la diligence, Mlle Laure, la fille du docteur, arriva, si jolie, si blonde, si fraîche, avec ses yeux de bluet. Ah! elle eut bien vite fait de détruire les méchantes légendes, Mlle Laure, et elle en riait si gaiement que les braves gens étaient tout honteux de leur sottise.

Un soir que nous rentrions au logis, le docteur et moi, après une longue promenade au clair des étoiles, il me dit : "Le ciel se maintiendra pur, demain. J'irai avec ma fille pêcher au cormoran. Si vous voulez être matinal, soyez des nôtres. Vous serez le bienvenu."

Vous pensez si, tenté par la nouveauté de cette distraction promise, je me rendis chez M. Van Hove de grand matin. Je peussai la barrière du jardin et s'épanouissaient, sur leurs hautes tiges, les roses trémières. Debout, au soleil, Mlle Laure m'attendait sur le seuil.

— Mon père boit son lait dans l'office, Monsieur; voulez-vous faire comme lui? C'est du vrai lait, ici, vous savez, avec de la vraie crème. Allons, laissez-vous tenter. Je vais chercher une tasse.

Un quart d'heure après, la carriole du boulanger, louée pour la circonstance, nous emportait vers l'étang du Rosaire, au trot d'un petit cheval pommelé dont les grelots tintaient joyeusement sur la route.

Au fond de la voiture, M. Van Hove avait déposé, avec mille précautions, une caissette d'osier qui renfermait Cora, son cormoran favori.

Chemin faisant, le docteur me donnait sur son oiseau d'utiles renseignements.

— La pêche au cormoran est un sport très répandu chez les Chinois, qui en ont eu les premiers idées. Le cormoran (*graculus corbo* ou corbeau marin, comme on le nommait autrefois) se prête admirablement au dressage. Il est fortement stimulé à la pêche par sa voracité, qui est légendaire. D'autre part, les Chinois sont des dresseurs très habiles et très patients. Ils obtiennent des oiseaux une obéissance absolue dont nos meilleurs chiens de chasse donneraient seuls une idée. La transparence parfaite de leurs rivières aide beaucoup au travail de leurs bêtes.

— Êtes-vous le premier, docteur, à avoir introduit en France cette pêche originale?

— Pas précisément. En 1867, un certain capitaine Salvin rapporta de Chine cinq cormorans dressés et offrit à ses amis de nombreuses séances de pêche. Je ne connais personne qui, depuis, se soit intéressé aux cormorans. Il y a si peu de vrais amis des bêtes, en France! Les Anglais nous sont supérieurs. Ils les adorent, eux, ils les protègent, les élèvent avec passion, améliorant les races. Ils travaillent. Ils ont la gloire d'avoir eu Darwin...

Un arrêt brusque de la carriole cessa court à la dissertation du docteur. Nous arrivions à l'étang du Rosaire.

Le précieux panier fut descendu avec les ménagements du départ. Je saisis une des anes. Mlle Laure prit l'autre et nous nous dirigeâmes solennellement vers l'étang. M. Van Hove fermait la marche et ne quittait pas des yeux la maison de son intéressant pensionnaire.

— Arrêtez ici, je vous prie. Cette belle rive de gazon permettra à Cora d'aborder plus facilement, et j'ai aperçu deux ou trois petits sauts de carpe qui nous promettent de ne pas revenir bredouille.

Cora fut délivrée de sa prison et se mit aussitôt à manifester sa joie par de grands battements d'ailes. Puis elle se rapprocha de son maître et tendit le cou à ses caresses. Sa petite tête plate, brune, au long bec effilé, aux yeux bleus, avait une expression d'étonnement et de satisfaction. Cora se laissa passer au cou un bracelet d'argent et se dirigea vers l'étang.

Ce furent d'abord quelques plongées de la tête, comme pour s'assurer de la température de l'eau, puis quelques envolées, les pattes flurant la surface. Cora s'assouplissait les muscles, se mettait en forme. Nous suivions de la rive ses mouvements. La physionomie de M. Van Hove montrait une satisfaction inexprimable lorsqu'à l'appel de son nom Cora tendait le cou vers nous, nous cherchait des yeux.

— Va, ma fille, lui criait le docteur. N'aie pas peur. Nous sommes là.

Tout à coup Cora plongea et disparut. Une traînée de bulles d'air décrivait sur la surface unie de l'eau le tracé de sa marche. Quelques secondes s'écoulèrent et Cora remonta, tenant dans son bec un poisson blanc. D'un mouvement agile elle le lança en l'air et le fit retomber tête première dans son gosier. Cette première prise fut suivie rapidement de plusieurs autres. L'appétit lui venait en mangeant. Elle s'excitait au jeu, plongeait, nageait sous l'eau, reparaisait. Le mouvement par lequel le fretin était lancé en l'air, puis reçu, régulièrement, tête première, dans la pochette ouverte, nous divertissait beaucoup. Mlle Laure ne se tenait pas de contentement. Cora parcourait parfois sous l'eau de grandes distances et faisait des réapparitions inattendues. Il lui arriva une fois de surgir subitement au milieu d'une bande de paisibles canards qui se baignaient en famille auprès des roseaux. Leur panique fut complète. Ils s'envolèrent en poussant des cris effrés, tandis que Cora, étonnée, les regardait partir, inconsciente de l'effroi qu'elle avait causé.

Cependant Cora commençait à se fatiguer. L'eau pénétrait ses plumes grasses et la mouillait. Sur un appel de son maître elle consentit à interrompre sa promenade. D'une démarche, je dois l'avouer, peu gracieuse, elle sortit sur l'herbe, ouvrit toutes grandes ses deux larges ailes brunes et les agitant d'un lent mouvement d'éventail, elle se mit en devoir de faire sécher son linge. Pendant cet entr'acte, Mlle Laure, sortant de la voiture une provision de friandises, nous en faisait aimablement les honneurs.

— Pensez-vous, demandai-je à M. Van Hove, que Cora consente à se remettre à l'eau lorsqu'elle se sentira bien séchée?

— Ah! que vous la connaissez mal! Vous ignorez que le cormoran est glouton comme plusieurs canards. À l'état sauvage, on le voit se gaver jusqu'à ne plus pouvoir bouger. Les nègres de la Floride le savent bien. Ils le tuent à coups de bâton à l'heure de la digestion. J'ajouterai même qu'ils les font rôtir et les mangent, ce que je ne vous conseillerai pas d'essayer, car aucun oiseau, sauf notre héron, n'a une chair aussi coriace et huileuse, et, surtout, parfumée d'une aussi mauvais odeur de poisson gâté. Attention! Cora reprend les hostilités. Maintenant nous allons assister au grand jeu.

Gravement, Cora s'avança vers l'étang. Elle n'y était pas depuis cinq minutes que nous la vîmes, après un assez long plongeon, reparaitre, serrant dans son bec une carpe énorme qu'elle avait saisie par l'arrière-train et qu'elle s'efforçait de tirer hors de l'eau.

Mais, cette fois, Cora avait affaire à forte partie. Une lutte homérique s'engagea. La carpe se défendait par d'énergiques coups de reins qui secouaient l'oiseau violemment. Soudain, elle piqua vers le fond, entraînant Cora avec elle. Qu'allait-il se passer dans ce monde ténébreux? Nous étions tous trois saisis d'une véritable angoisse. Cora allait-elle mourir, héroïquement étouffée, plutôt que d'abandonner sa proie et s'avouer vaincue? Quel était son sort en ce moment? Un vague remous nous indiquait l'endroit précis du drame.

— Si nous pouvions seulement lui porter secours! sanglotait Mlle Laure.

— Oui, ajoutai-je, lui faire lâcher la carpe en lui tendant une perche! Personne ne sourit à ce vilain jeu de mots. Je rougis d'avoir osé plaisanter en un instant aussi tragique.

Enfin, après quelques secondes qui nous avaient semblé des heures, Cora reparut et éleva fièrement en l'air son ennemie qu'elle avait saisie, cette fois, par les ouïes, la bonne prise, et qui agonisait violemment. L'eau était toute teintée de son sang.

Cora ne se fit pas beaucoup prier pour revenir au rivage. Cette lutte l'avait épuisée. Pantelante, elle nous apporta sa capture, et, dans l'éclat de son petit œil rond, je lus une expression de colère encore et d'orgueil que justifiait bien sa difficile victoire.

M. Van Hove l'aurait embrassée de joie, s'il avait osé. Il se contenta de la récompenser d'une ample ration de poissons blancs, qu'elle put absorber maintenant pour tout de bon, son collier ayant été détaché. Puis Cora réintégra docilement son panier.

Et nous, les spectateurs ravis de ce tournoi d'un nouveau genre, nous allâmes très bourgeoisement nous reconforter d'une savoureuse omelette aux herbes, sous la tonnelle d'une auberge voisine où, peints sur le mur blanchi, on voyait, comme dit François Coppée, le poète des *Humblés*,

Un lapin mort, avec trois billes de billard.

Le déjeuner terminé, et après nous être reposés un instant encore, nous remontâmes en voiture. Nous étions tous très satisfaits de notre journée et pour ma part je me félicitai d'avoir assisté à un spectacle qu'on ne voit pas tous les jours dans nos parages. M. Van Hove avait repris sa petite conférence sur les mœurs des cormorans, et ne tarissait pas en détails intéressants. De temps en temps, il jetait un regard vers le panier où Cora, fatiguée de ses exploits, dormait d'un sommeil profond. Nous suivions ce regard, et notre imagination nous transportait vers les pays lointains où la pêche au cormoran est une chose commune.

G. S.

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS: 1ère Prime, \$50; 2ème Prime, \$25; 3ème Prime, \$15; 4ème Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans. Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirant faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos: les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après cette date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain; elles porteront le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés. Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote. Les lecteurs et abonnés du journal sont priés de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de vote: le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1ère prime de \$50; le second \$25; le troisième \$15; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription: "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

☞ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Luc.—Intelligence mercantile. Caractère entreprenant, primesautier, un peu excentrique. Amour des voyages et du "sport".

Fleur de nuit No 3.—Nature calme, sérieuse, quelque peu timide et plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour. Constance.

Georgianne.—Economie domestique et habileté aux travaux manuels. Sens pratique, amour de l'ordre et du travail et activité.

L. A. H.—Tempérament ferme, sévère et hautain. Nature très franche mais peu communicative. Volonté très tenace.

Myrta 17.—Votre écriture révèle une nature discrète, réservée, assez aimante quoique peu impressionnable. Quelques talents pour la musique.

Minou Carmen.—Délicatesse d'intuition. Amour des jouissances intellectuelles. Imagination très active et dirigée par un bon jugement.

La fête.—Caractère généralement bien disposé. Esprit d'ordre et d'initiative. Imagination ardente et enthousiaste. Talent musical.

Castoria.—Originalité, audace et ambition. Nature entreprenante et courageuse. Sens pratique. Bonnes dispositions à l'amour.

Blanche de Castille.—Amour de la flatterie, c'est-à-dire que vous agréiez la louange avec plaisir et que vous la prodiguez de même. Bienveillance, générosité et sympathie.

Marie Therese.—Générosité, franchise et innocence. Vous êtes totalement dépourvue de sens pratique. Bonne sensibilité.

Eurêka.—Bon jugement, esprit observateur et activité de pensée. Caractère pondéré, prudent et discret. Bonne entente des affaires.

Evasis.—Nature enthousiaste, spontanée, très aimante et confiante. Peu de constance dans l'affection. Bon fond de sensibilité.

Stéphanette de Menthem.—Nature superficielle et un peu légère. Tempérament excitable, nerveux et extrêmement changeant.

L. Sidarap.—Vous êtes méthodique, laborieux et actif. Ambition modérée. Nature tout à fait conciliante et un peu timide.

Parmelia B. H.—Amour de l'étude. Esprit d'ordre. Caractère peu entreprenant et se laissant facilement influencer par autrui.

Sous l'ombrage.—Sens artistique. Imagination exaltée et poétique. Nature excessivement impressionnable. Talent musical.

Erna.—Sens littéraire, imagination active; caractère entreprenant. Nature peu sensible quoique bienveillante. A votre question je réponds: oui, avec beaucoup de plaisir.

La panthère.—Délicate et sensible nature. Sentiments poétiques. Caractère un peu hautain, mais affectueux à l'extrême limite.

Jean Baptiste Waterloo.—Caractère vif, enjoué, insouciant. Peu de constance dans l'affection. Bonnes dispositions amoureuses du reste.

Jean Loup.—Délance, ruse, ambition et tenacité. Imagination absolument active et bonne entente des affaires. Amour de l'étude.

Griehou.—Griehou n'est pas du tout griehou, mais elle est originale, spirituelle, un peu coquette et un tout petit peu malicieuse.

La Chouette 15.—Nature sympathique, primesautière, un peu coquette. Caractère entreprenant. Volonté ferme. Dissimulation.

Charlot 3.—Caractère un tant soit peu fantasque et changeant. Egoïsme, sensualité et insouciance. Bonnes dispositions à l'amour du reste.

Ti Jean.—Bonne entente des affaires, originalité, audace et esprit d'initiative. Imagination active et aventureuse. Générosité et loyauté.

Friponne.—Cet échantillon d'écriture révèle un caractère réfléchi, sérieux, observateur. Curiosité, prudence et discernement. Beaucoup d'imagination.

Eprise d'un jeune docteur.—Votre nature est exaltée, enthousiaste, conciliante et spontanée. Volonté faible et très peu persévérante. Sensibilité.

La feuille d'érable.—Impressionnable et tendre nature. Tendance à la mélancolie, caractère assez ferme et courageux, cependant. Ambition.

Thérèse.—Générosité, franchise et confiance. Manque absolu de sens pratique. Jugement droit. Bon talent pour la musique.

Le mariage me presse.—Tempérament vif et nature acariâtre. Imagination ardente. Jalousie, déliance et ruse. Activité et amour du travail.

Justine.—Pensée féconde et active. Nature vive et enthousiaste. Volonté très puissante et bravant tous les obstacles. Bon pouvoir de persuasion.

Oiselet.—Votre nature est tendre, sympathique, affectueuse et bienveillante. Caractère un peu capricieux et volontaire mais très bien disposé.

Bruna No 25.—Votre écriture montre une nature superficielle et coquette, de l'activité, du courage et de l'économie. Amour de la flatterie.

Quelle douce pensée X.—Tendance à la mélancolie. Nature conciliante et pacifique. Esprit observateur. Ambition modérée.

Rose 22.—Indécision, coquetterie et insouciance. Manque de persévérance et d'initiative. Bonne sensibilité et douceur.

Alfreda E. L.—Enthousiasme, exaltation et spontanéité d'affection. Energie et ambition. Imagination ardente et quoique peu romanesque.

Nicotte.—Indépendance de caractère, ambition, originalité, énergie, audace et activité. Nature calme et réfléchie. Peu de sensibilité.

Bibi.—Sens littéraire, nature enthousiaste et impressionnable. Imagination active. Caractère bienveillant, sensible et doux.

Cœur brisé.—Curiosité, ardeur et sensibilité. Bonnes dispositions à l'amour et très grande constance. Manque de discrétion.

Ne me trompez pas.—Caractère changeant et indécis. Esprit de contradiction. Assez de disposition à l'amour. Ambition et jalousie.

Bouche close.—Nature impressionnable et tendre. Bon courage physique et force morale. Jugement droit et éclairé.

Pierriche.—Intelligence mercantile. Esprit entreprenant, ingénieux, observateur et judicieux. Sensibilité non apparente.

Petit Malcommode.—Originalité et gaieté. Esprit vif et porté à la raillerie. Caractère assez ferme et persuasif quoique très doux.

Jean trompe la mort.—Amour de l'étude et de tout travail intellectuel. Jugement droit et esprit observateur. Fermoté et prudence.

J'aime Tancredi.—Votre nature est exaltée, romanesque et passablement changeante. Caractère spontané, ambitieux et entreprenant. Inconstance.

J'irai la voir.—Caractère irrégulier quoique très entreprenant. Audace, indépendance, ambition et activité. Peu de dispositions amoureuses.

No body's darling.—Tendances artistiques. Nature généreuse, tendre, sympathique et tout à fait délicate. Vous pouvez faire ce que vous désirez.

Anxiense X. Z.—Prudence, discrétion, courage et fermoté. Caractère plutôt enclin à l'amitié qu'à l'amour et peu communicatif.

Micheline.—Intelligence féconde et active. Nature calme, conciliante et pourtant ferme et très persuasive. Talent pour la musique.

Cornille 12 ans.—Nature tendre, délicate, raffinée et sensible. Tempérament vif, enjoué et un peu enclin à la colère.

Nain.—Bon talent musical. Délicatesse et élévation de sentiments. Imagination ardente et caractère entreprenant. Franchise.

Riga.—Sens littéraire, imagination active, volonté passablement énergique. Bienveillance, douceur, bonté et sensibilité.

J'aime Rosaire.—Tendance à la mélancolie. Esprit observateur, subtil et très délicat. Bonnes dispositions à l'amour. Imagination.

Thelma Lorimer.—Vous êtes rêveuse, impressionnable et tendre. Imagination très romanesque et ardente. Bon talent musical.

Lac St Louis.—Délance, prudence, susceptibilité. Caractère entreprenant, assez ferme et bon pouvoir de persuasion.

Florlette Alice.—Sens littéraire. Imagination active, caractère entreprenant, un peu irrégulier cependant. Bonté, douceur, sensibilité. Caractère bienveillant.

Mater Dolorosa.—Imagination ardente et tendance à l'exagération de ses propres sentiments. Manque de persévérance et d'énergie.

Ab: il se dit prêtre.—Caractère indépendant, audacieux, un peu original et un peu irrégulier. Tempérament vif, impétueux et exalté.

Cœur brisé No 3.—Cet échantillon d'écriture révèle un tempérament concentré, curieux, ambitieux à l'extrême limite. Peu de sensibilité mais beaucoup de dispositions à l'amour.

Lom-Kis-Moc.—Originalité, ambition, énergie et bonne entente des affaires. Egoïsme et sensualité. Nature assez généreuse, mais peu sincère.

Paul et Virginie.—Délicatesse d'intuition, nature vive, un peu sentimentale et poétique. Peu de constance dans l'affection. Franchise.

Fleuriska.—Nature changeante et indécise. Manque de courage et de résolution. Imagination assez active. Caractère peu expansif.

J'aime R. A. C.—Timidité, douceur et confiance. Manque d'initiative, de persévérance et de discrétion. Bon talent pour la musique.

Susceptible.—Nature ardente, passionnée, primesautière. Caractère insouciant, indépendant et généreux. Talent musical. N'est-ce pas la seconde appréciation que je vous donne.

Bertha L.—Beaucoup d'imagination. Esprit délicat et ingénieux. Nature délicate et tendre quoique très ferme. Courage, énergie et persévérance.

Satanais.—Imagination romanesque. Amour de la louange. Caractère rusé et ambitieux. Pensée très active et caractère entreprenant.

Juliette.—Sens pratique, amour du travail et économie domestique. Ambition modérée et nature tout à fait conciliante. Sensibilité.

Géraldine.—Audace, ambition et sincérité. Esprit d'initiative. Nature entreprenante et ferme. Bon courage physique.

Mâchuse de gomme.—Economie domestique, amour du travail, activité et sens pratique. Assez bonne sensibilité. Jo puis vous dire votre caractère mais non pas si vous êtes aimée.

Fleurange No 18.—Nature assez tendre quoique peu sensible. Imagination romanesque et légèrement portée à l'exagération. Amour de l'étude.

Charmant Zéphir.—Tendance à la mélancolie, caractère pourtant très enjoué parfois, peut passer sans cause de la joie à la tristesse. Quelques aptitudes pour la musique.

Ivette.—Caractère ferme, décidé, entreprenant et actif. Amour propre et égoïsme. Bonne entente des affaires. Amour de la louange. Sens pratique.

Cauprens.—Exaltation et bizarrerie de caractère. Ambition et activité. Peu de dispositions à l'amour. Sensualité et égoïsme. Volonté faible.

Boule de Neige.—Nature changeante et irrégulière. Volonté presque nulle. Imagination assez active. Bonne sensibilité et constance dans l'affection.

Ave Loura Colinet.—Imagination ardente et prompt à l'enthousiasme. Caractère énergique et entreprenant, mais très peu persévérant. Oui, ici les messieurs ont les mêmes privilèges que les dames, soyez-en persuadés.

Bonté Divine 130.—Amour du travail et habileté exécutive. Activité et économie domestique. Nature conciliante et douce, facilement contrôlable.

By-ance.—Ce spécimen d'écriture révèle une nature extrêmement active et ambitieuse, peu d'empire sur soi-même, une certaine tendance à la colère et beaucoup d'énergie.

Loujosa.—Intelligence mercantile, esprit actif, entreprenant et ingénieux. Caractère franc et généreux. Bonnes dispositions à l'amour.

Gussie.—Tempérament calme et tout à fait conciliant. Nature assez tendre et sympathique, quelque peu portée à l'affectation, cependant. Tendances artistiques.

Niniche adorée.—Nature délicate, trop peu cultivée, cependant. Imagination très romanesque et caractère irrégulier. Défaut absolu de sens pratique.

Une Maltaise B. B.—Gout simple. Tempérament calme, comprenant peu les grandes émotions. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour. Persévérance.

Ti Jean chiens.—Caractère pondéré et sérieux. Jugement droit, esprit observateur et amour de l'étude. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

(Suite à la page 30)

ADOPTÉZ-LE

Adoptez le célèbre spécifique contre le rhume, la toux, la grippe, la bronchite et la coqueluche; le *Baume Rhumal*, tous les médecins en recommandent l'emploi. 85

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1828

ABONNEMENT (A Montréal, - \$4.00 par an Hors Montréal, \$3.00 "

A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

APRES-MAVERGNE Photographes
300 RUE ST-DENIS
MONTREAL, P.Q.
BUREAU, RESIDENCE
TEL. MARCHANDS 843, TEL. BEL EST 1743

ROMANCE DU SAULE

Chantée dans l'OTHELLO de SHAKESPEARE

Musique et paroles (traduites de l'anglais), d'après un manuscrit du temps.

CHANT

Plutôt lent et expressif

I - A l'ombre d'un saule Il était triste et seul. (Oh!
 II - Sa voix solitaire Doucement murmurait: (Oh!

PIANO

cresc. *dim.* *mf*

chan.te, saule, chante). La poi.trine op.pres.se.e Et la té - te danses mains (Oh!
 pleu.re, saule, pleu.re!) J'ai per.su du tou.te joi.e; Mon a.mi - e ma tra.hi! (Oh!

cresc. *dim.* *mf*

dim *p* *mf*

chan.te, saule, saule, chante) Il sou.pire et gé.mit: Sous ton vert feuil - la - ge.
 pleu.re, saule, saule, pleu.re!) A ja.mais jeus seul! Sous ton vert feuil - la - ge.

dim. *p* *mf*

cresc. *dim.* *p*

(Sau.le, saule, saule.) Hé - las - hé - las. sa.ra mon - tom, beau!

dim. *p*

MÉLODIE

pour le Piano.

par Ch. STEIGER

PIANO

And^{te} non troppo

p. andante

Musical score for the first system of "Le Samedi". It consists of two staves: a piano (p) staff on top and a bass (b) staff on the bottom. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 3/4. The score includes several measures with notes, rests, and dynamic markings. Performance instructions include "Espressivo" above the piano staff, "poco rall." below the bass staff, and "a tempo" below the piano staff. Pedal markings ("Ped") are present in several measures. A small number "2" is written below the first measure of the piano staff.

Musical score for the second system of "Le Samedi". It continues the two-staff format (piano and bass). The piano staff features a prominent triplets section with a "3" above it. The bass staff has a "p" dynamic marking. The score includes various musical notations such as slurs, ties, and dynamic markings. The key signature and time signature remain consistent with the first system.

UN POINT DANS LA VIE



Mr Comsepiéls (gracieusement, en reconduisant sa danseuse).—Merci, mademoiselle ; je me rappellerai de cette valse tant que je vivrai.

Mlle Lacourais.—Moi aussi, monsieur.

LA CRAINTE

Lorsque penché vers le fouillis,
De tes dentelles,
J'écoute tes paroles telles
Que des oiseaux le gazouillis,
Un trouble surgit dans mon âme
Que ne chassera nul dictame ;
J'ai peur de tes jolis serments,
Si tu mens.

Quand je vois dans tes jolis yeux
Cette étincelle
Qui, seule, me semble être celle
De mes rêves délicieux ;

Si, comme un fervent dans un temple,
Tout ébloui, je la contemple,
J'ai peur de tes regards charmants,
Si tu mens.

Lorsque ta lèvre me sourit,
Toujours exquise,
En un baiser vite conquise ;
Lorsque ta lèvre, avec esprit,
Me distille cette ambrosie
En laquelle je m'extasie,
Mon cœur redoute les tourments
Si tu mens.

JULES RICAUD.

LA BALLADE DE L'ALSACIEN

Lorsque Karl était le premier de l'école, je n'avais pas honte d'être le second, Karl était si bon, si généreux ; et puis, c'était un Français comme moi. Plus heureux que nous, Karl est parti pour la France ; c'est ce méchant Berlinoise de Spitz qui a pris sa place.

Oh ! comme j'ai honte d'être le second, quand je songe que le premier, c'est Spitz ! Et lui, de quel air arrogant il nous regarde tous, ce pédant si fier de sa petite science et de ses larges épaules !

Je ne souffrirai pas cela plus longtemps, et je réparerai le temps perdu. Je me lèverai avant l'aube, je travaillerai encore quand tout le monde dormira déjà. J'userai les feuillets de mes livres, afin que le nouveau maître qui me déteste, dise avec un soupir de regret : "Celui-ci en sait plus long que Spitz."

Je suivrai mon père aux champs, je retournerai la terre avec la lourde charrue, je rentrera le foin sur mes épaules, je battrai le blé dans la grange jusqu'à ce que mes épaules soient aussi larges que celles de Spitz. En attendant, s'il me donne un coup de poing, je lui en rendrai deux : on dit que c'est une bonne gymnastique.

Quand je serai grand, instruit et fort, je bouclerai mon ceinturon ; je suspendrai par devant ma cartouchiere, bien remplie ; je tirerai du fourreau ma baïonnette étincelante, et je la mettrai au bout de mon fusil.

Alors, en compagnie de tous ceux à qui Spitz a volé quelque chose, je m'en irai vers l'est, et, après avoir recommandé mon âme à Dieu, je pousserai devant moi jusqu'à ce que je tombe, ou jusqu'à ce que Spitz me rende tout ce qu'il m'a pris. Je ne veux rien de plus.

Celui qui a fait cette chanson est un bon garçon de Marlenheim en Alsace. Tout ce qu'il dit, il le fera ; car ce n'est pas un menteur, lui ! Il engage tous les écoliers de Lorraine, d'Alsace et de France à se choisir un Spitz, et à ne jamais l'oublier, même en dormant.

J. GIRARDIN.

IL NE L'AVAIT PAS DIT

Peut-être se repentait-il, ou peut-être voulait-il plaisanter. Toujours est-il qu'il lui dit :

—Ma chère Alice, que penseriez-vous si je vous prévenais maintenant que je ne puis vous épouser ?

—Je vous dirais, mon très cher, que j'ai un grand frère qui vous ferait avoir chaud et que j'ai quelques petits billets doux qui pourraient vous coûter cher.

—Mais vous savez bien, je n'ai pas dit cela.

—Je sais que vous ne l'avez pas dit.

—Ainsi, il vaut mieux nous marier, n'est-ce pas ?

—Oui, mon ange.

TRÈS FORT DÉCIDÉMENT

Bouleau. — M. Untel est un très habile argumentateur, n'est-ce pas ?

Rouleau. —Oui, excellent ! Il peut

dire à un adversaire qu'il est un menteur et un coquin de quinze manières différentes et sans violer les règles de l'ordre.

UN OBSERVATEUR

—Mon fils, demandait solennellement un père à son héritier, quand tu vois un gamin flâner au coin de la rue pendant de longues heures, quelle place supposes-tu qu'il occupera dans la vie ?

—Il sera policeman, répliqua promptement le jeune philosophe.

VOILA BIEN LA CAUSE

Frank. —Savez-vous, ma chère, qu'il faut presque trois mois pour graver les planches qui servent à imprimer un simple billet de \$5.

Elle. —C'est sans doute pour cela que c'est si dispendieux ?

SITUATION EMBARRASSANTE

Mme Guillottard. —Vous paraissez embarrassée. Qu'avez-vous donc ?

Mme Calino. —Oui, je suis fort embarrassée, j'ai besoin d'acheter un quart de livre de thé et un beurrier et je ne sais si je ferai mieux d'acheter mon thé là où l'on me donnera un beurrier en prime ou bien d'acheter mon beurrier là où l'on me donnera du thé ?

IL FAUT SAVOIR ÊTRE HEUREUX

Bouleau. —J'ai remarqué que depuis quelque temps tu ne grognais plus autant après ta femme.

Rouleau. —Oui, depuis que j'ai lu quelque part que le roi de Siam en avait 600, je me trouve satisfait de ma bonne fortune.

COLLECTION RARE

Dardepais me disait encore hier, qu'il n'avait jamais détruit un seul de ses reçus. Il m'a avoué qu'il les aurait plutôt fait encadrer pour les montrer dans son salon à titre de curiosité.

CAUSERIE PARISIENNE

Signalons l'existence d'une ligue qui combat, avec plus de ténacité que de succès, pour la réforme de l'orthographe.

Cette ligue n'étant pas poursuivie doit donc être composée de moins de vingt personnes !

Je serais assez disposé à le croire, attendu que ses revendications ne soulèvent pas les masses.

Le droit d'écrire : une *pome*, un *bourjois*, une *fame*, ne fait pas partie de ces droits — ni même de ces devoirs — pour lesquels on aime à se passionner entre ses repas.

Tous les gens qui écrivent peuvent se ranger en deux catégories presque distinctes... ceux qui savent l'orthographe et ceux qui ne la savent pas.

J'ai dit "presque distinctes" parce que bien des gens qui savent l'orthographe font encore des fautes... Mais là n'est pas la question.

Je disais donc que la grande majorité des gens ne s'intéresse pas à la réforme de l'orthographe, parce que de deux choses l'une, ou bien ils ignorent la susdite orthographe, ou bien ils la savent... approximativement.

Sambo se livrait à l'exploitation méthodique d'un poulailler...

S'ils la savent, c'est parce qu'ils l'ont apprise... ce qui leur a coûté du temps et de la pensée — plus, de l'argent à leurs parents...

Alors, comme de juste, ils ne tiennent pas, sur le tard, à changer leurs habitudes et à se donner le mal d'apprendre une nouvelle façon d'écrire les mêmes mots.

Entre nous, j'écris *pomme* avec deux *m* depuis le second Empire, et à mon âge, ça me dérangerait de mettre *pome*...

Que voulez-vous, je suis routinier, je le sais, mais on ne se refait pas !...

Quand aux gens qui, par suite d'une ignorance que je me garde bien de blâmer, écrivent *bourgeois* (avec un *j*)... Eh bien !... ils continueront, sans qu'il soit besoin, pour cela, de réforme ou de ligue...

Le *Petit Journal* s'élève à bon droit contre la fâcheuse habitude qu'ont certains professeurs de bicyclette, d'utiliser comme piste une des avenues les plus fréquentées de Paris...

Dans ce cas particulier, il nous serait facile de nous élever jusqu'au général... Il y a comme cela à Paris, un tas de pistes foraines où, grâce à un pavage en bois qui amortit les sons, grâce à l'absence des grelots... le malheureux passant a beau crier "grâce !" on lui envoie dans les jambes des élèves bicyclistes, novices et maladroits, lancés d'une main sûre par leur professeur...

L'infortuné piéton qui s'est cassé une jambe sur la chaussée, ou fracturé la tête sur l'angle du trottoir n'en n'est pas quitte pour si peu (!!!)

Le maître, le disciple, les spectateurs fervents de la pédale se mettent d'accord pour reprocher au pauvre intrus de s'être immiscé dans leurs opérations...

Tel un chien au milieu d'un jeu de quilles... seulement, ce sont des quilles vélocipédistes et loquaces.

Ces enragés cyclistes ont l'air de dire à l'écrasé :

— L'avenue Trudaine est à nous... nous le ferons connaître... vous n'avez qu'à ne pas la traverser... c'est nous qui *sons* les maîtres.

Cet inconvénient n'est pas limité aux seules bicyclettes. J'ai, dans mon quartier, une paisible et large avenue où j'aime, le dimanche aller faire le lézard au soleil, quand il y en a ; malheureusement, elle est longée par le dépôt d'une Compagnie de voitures, et l'avenue paisible. — cessant par là de l'être, — est employée comme manège de dressage pour les chevaux...

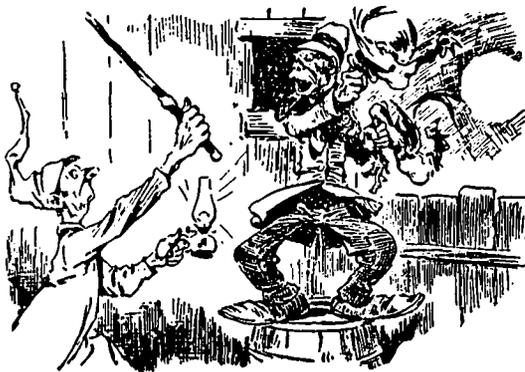
Plusieurs fois j'ai manqué être foulé aux pieds par des coursiers fougueux qu'on était en train de dompter.

Où m'assure — mais je ne l'ai pas vu — qu'il y a un boulevard tranquille et solitaire (!!!) qui sert de piste d'entraînement pour les automobiles.



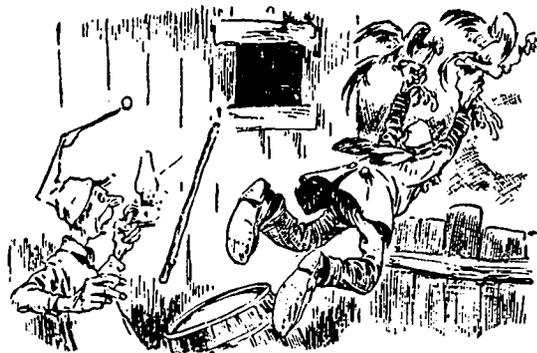
RENOUVELÉ DES ROMAINS

I



II
... quand il fut désagréablement surpris par le fermier auquel le susdit appartenait.

II



III
Heureusement que les deux volatiles, dont il était déjà nanti, l'aidant...

SUR QUOI IL SE BASAIT

Le gérant de l'hôtel. — Vous avez donné notre plus bel appartement à un homme nommé Billentoc. Êtes-vous sûr qu'il puisse en payer le prix ?

Le commis. — Oui, il est assez riche.

Le gérant. — Comment le savez-vous ?

Le commis. — C'est un homme vieux et laid et il a une jeune et jolie femme.

Un courageux explorateur qui s'est aventuré dans ces parages m'a dit que l'odeur, le bruit, la vitesse, la fumée, la poussière sont vraiment effroyables...

Et, frémissant au souvenir de ce qu'il avait vu, il a préféré s'en aller chasser le rhinocéros dans les ténèbres de l'Afrique...

Je comprends ça !... pour un peu, je m'y transporterais... Là-bas, ce sont des anthropophages, c'est vrai ; mais jusqu'à présent ils ne font pas de la bicyclette ni du *teuf-teuf*...

Au ministère de l'Instruction publique, il y a un projet de loi à l'étude ayant pour but de protéger les beaux paysages de France.

Nous faisons des vœux pour qu'il soit voté, mais sans trop entretenir d'illusions à son sujet.

Quand il conviendra à un industriel d'élever une cheminée d'usine quelque part, je ne vois pas un fonctionnaire venant lui dire :

— Permettez ! vous n'en avez point le droit !... C'est un des beaux paysages de France.

Ce à quoi le manufacturier pourrait répondre.

— Euh !... euh !... est-il vraiment si beau que ça !...

Devant un pareil conflit, il n'y aurait plus qu'à nommer des experts qui devraient décider si, oui ou non, le paysage est beau...

Je me méfierai toujours d'un site pittoresque "à dire d'expert"... J'aimerais presque autant la cheminée d'usine qui, elle au moins, n'essayerait pas de nous imposer sa manière de voir !...

Deux médecins éminents viennent de découvrir un moyen pour percuter le crâne comme on le fait actuellement pour la poitrine, quand on veut reconnaître l'état du cœur et des poumons.

Pour le crâne, on prend un petit marteau et on fait "toc... toc..." Il y a une certaine mesure à garder, quand on pratique cette percussion.

Ainsi, j'ai connu un brave homme qui, pour percuter le crâne de sa femme, avait pris un gros marteau et s'était mis à faire "toc... toc..." un peu plus fort, présumant sans doute que sa moitié devait avoir le crâne un peu dur.

Il s'est fendu, — c'est du crâne que je parle, — et le mari percuteur est actuellement au bain où il expie son erreur de diagnostic...

Là, il a rencontré un autre monsieur qui attendait, la nuit, sur les boulevards extérieurs, les passants attardés et leur percutait le crâne sur le pavé !...

Les princes de la science qui ont perfectionné ces procédés avec toute l'autorité de leur nom et de leur savoir affirment que, dans certains cas, le crâne rend un bruit de pot fêlé...

Cela confirme une certaine façon de s'exprimer plus populaire jusqu'ici quescientifique, sur les cerveaux atteints de fêlure.

C'est une grande consolation de pouvoir dire, avec l'Académie de médecine et l'Académie française :

N'y touchez pas !... Il est fêlé !...

JULIEN MAUVRAU.

EFFRAYANT

Lajoie. — Lavigne, connais-tu le comble de l'impudence ?

Ernest Lavigne. — Je ne connais pas du tout la signification du mot impudence.

Lajoie. — C'est d'entrer dans un magasin de parapluies pour se mettre à l'abri pendant un orage.

PAS ÉTONNANT

Jules. — Vous savez, n'est-ce pas, que Untel est en faillite ?

Arthur. — Vraiment ? Qu'est-ce qui l'y a mis ?

Jules. — Ses comptes de modistes. Il avait épousé la fille à deux têtes.

Les vêtements royaux couvrent tout de leur éclat. — NAPOLÉON.



IV

... il put, sans trop de peine, franchir barrières et obstacles et regagner son domicile. Les oies ont, jadis, sauvé le Capitole ; les poules ont sauvé Sambo.

TROP FORT POUR LUI



—Viens-t-en, Nelly, viens-t-en. Je ne puis m'arrêter ici plus longtemps. La vue et l'odeur de ces gâteaux me désespèrent.

Amusements et Sports

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

La dernière semaine du trop court séjour à Montréal de la troupe Charley s'est terminée brillamment avec "Mignon", "Faust" et les "Huguenots" dans lesquels nous avons retrouvé nos excellents artistes donnant individuellement et d'ensemble tout ce qu'il était permis d'espérer et même davantage.

M. Bouxman, dans trois soirées successives et dans les rôles si différents de Lothario, de Méphistophélès et de Marcel, a donné toute la mesure de son beau talent.

Mme Savine et M. Barthe nous ont présenté, l'une une Mignon touchante, l'autre un Wilhem Meister élégant et bien stylé. MM. Gauthier (Faust), Gaidan (Valentin), Mlle Berges (Marguerite), ont donné un ensemble parfait de l'immortel opéra de Gounod.

"Ange si pur, ange radieux", chanté avec une étonnante virtuosité, a été bissé, triissé, et la toile a dû se lever, à plusieurs reprises, trois fois sur les interprètes de cette œuvre si française, tant aimée à Montréal.

Dans les "Huguenots", tous les chefs d'emploi figuraient et les cinq actes du superbe opéra de Meyerbeer n'ont été qu'un long triomphe pour Mmes Fierens (Valentine), Berges (La reine Marguerite), Savine (Urbain), MM. Gibert (Raoul de Nangis), Bouxman (Marcel), Godefroy (Nevers), Darnaud (Saint-Bris).

N'oublions pas les chœurs, absolument irréprochables, le superbe ballet bien réglé par M. d'Alessandri, et l'orchestre, si habilement conduit par M. Nicosias.

Lundi, une reprise "d'Aïda", à prix réduits, réunissait une superbe chambrée et les étudiants de Laval.

Et maintenant il ne reste plus, de cette vision brillante que fut, parmi nous, l'apparition de l'opéra français, que le souvenir et l'espérance d'avoir, cet automne, quelques semaines encore des pures jouissances qu'apportent avec elles ces manifestations d'un art exquis, interprétées par des artistes de tout premier ordre.

Nous espérons bien que M. et Mme Murphy trouveront une combinaison pour procurer, à leurs abonnés et fidèles spectateurs, quelques représentations d'opéra français.

x

ELDORADO

Ce charmant Café concert se maintient à la hauteur de sa renommée ; aussi, le public montréalais, juste appréciateur des efforts de la Direction et des artistes pour lui plaire, se fait un plaisir d'encourager cet établissement en accourant en foule lui apporter le tribut de sa satisfaction.

La semaine dernière on jouait une ravissante petite opérette : *Le Champagne de ma Tante*, fort bien rendue par Angèle d'Arcy et Harmant, et un vaudeville : *Un Beau-père embarrassé*, qui a obtenu un succès de fou rire. M. F. Delville, dans son rôle de compagnard, a atteint les limites du plus haut comique.

Au programme, cette semaine : *Simplice et Simplette*, et *Un Elève qui va bien*.

Ceux qui ont vu jouer une fois ces petites pièces ne manquent jamais d'y retourner, tant l'impression qu'ils en emportent est agréable.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le grand succès des *Deux Orphelines* au théâtre des Variétés, oblige la direction à maintenir encore toute la semaine sur l'affiche ce superbe spectacle. Rares succès ont été plus justement mérités ; l'interprétation est supérieure et la mise en scène telle que celle de l'Ambigu de Paris.

En donnant une nouvelle série de représentations, tout le monde va pouvoir venir applaudir les artistes distingués qui composent cette compagnie, et surtout les nouvelles venues, Mlle B'anche de Noirville et Mme Jamart, que l'habile directeur a fait venir à grands frais de Paris. Ce sont deux superbes comédiennes qui vont faire courir tout Montréal.

Aujourd'hui le théâtre des Variétés peut tout entreprendre, il n'est pas de difficultés que sa troupe ne puisse surmonter.

PALLADIO.

PAS ENCORE FIXÉ

—Nous avons un nouveau voisin, dit Landoillard.

—Ah, et comment le trouvez-vous, demanda Billencot ?

—Je ne puis le dire ; ma femme n'a pas encore rencontré la sienne.

VRAIMENT COMMODE

L'étudiant (à l'ami qui vient le voir pour causer).—Oui, mon cher, je suis en ne peut plus satisfait de mon nouvel appartement. Penses donc ! Une salle à manger, un salon, un cabinet de travail et une chambre à coucher, et ce qui est très commode, tout cela se trouvant dans la même pièce.

TERRIBLE SOLUTION

Mme Taupin.—Ton ami a une bien triste figure. Qu'a-t-il donc ?

M. Taupin.—Il y a plusieurs années, il demanda la main d'une très jolie fille et...

Mme Taupin.—Elle le refusa.

M. Taupin.—Non, pas du tout, elle l'épousa.

AMOUR INTÉRESSÉ

Petit Fred.—Et pourquoi, Lucie, ne veux-tu pas être la femme de Jules ?

Petite Lucie.—Parce qu'il ne me l'a demandé qu'après qu'il a eu su que j'avais une boîte de chocolats !

CE QU'IL AVAIT TROUVÉ

Henri (qui vient de dévorer sa pomme).—Alice, veux-tu que nous allions jouer à Adam et Eve ? Tu seras Eve et moi je serai Adam !

Alice.—Oh, oui, je veux bien.

Henri.—Maintenant, tentes-moi pour me faire manger ta pomme !

CHANGEMENT DE FRONT

Elle.—Vous devriez avoir honte, Alfred, de tuer ainsi ces chers petits oiseaux.

Lui.—Je pensais que vous aimeriez cela pour votre chapeau.

Elle.—Oh ! quelle bonne idée vous avez eue. C'est très aimable à vous, Alfred.

BIEN MALGRÉ LUI

Bouleau.—Ainsi, le vieux Serrelapogne est mort ! A-t-il laissé quelque chose ?

Rouleau.—Oai. Il est vrai qu'il en a eu le cœur broyé, mais il a été obligé de laisser tout ce qu'il possédait.

UNE FAÇON DE PARLER

La maman (indignée).—Comment pouvez-vous souffrir que ce jeune homme vous embrasse, Marguerite ?

Marguerite.—Oh, maman, ce n'était pas du tout une souffrance pour moi, je t'assure.

CE QU'IL DISAIT

La servante.—Pardon, madame, le perroquet dit encore des mots nouveaux.

La maîtresse (à sa visiteuse).—Oui, mon Jako apprend très vite, il écoute tout ce que mon mari me dit et le répète de suite. (À la servante.) Que dit-il donc de nouveau, le cher petit ?

La servante.—Il dit : Tais-toi donc, idiot.

MODES PARISIENNES



ROBE DE FILLETTE en serge d'été bleu "porcelaine" et velours noir. Jupe cloche coupée en trois lés, doublée de slickrin. Corsage blouse devant et dans le dos, ouvert en carré sur un gilet de taffetas encadré par des biais de velours retenus sur les côtés par des boutons; barrettes de velours posées devant; col droit, manches unies, ceinture ronde en velours. Chapeau Bergère en paille bordé de velours et garni devant d'un drapé de taffetas formant aigrette.

Matériaux : 5 verges de serge, 2 verges $\frac{3}{4}$ de taffetas.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

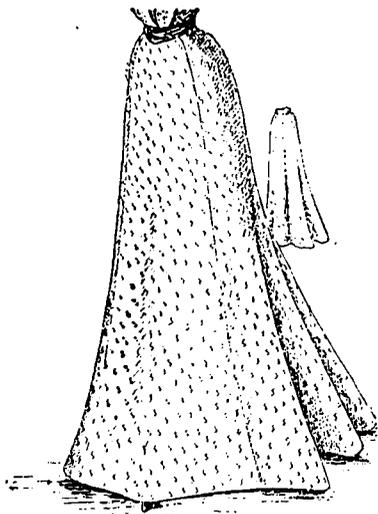
N^o 552. — Cette élégante jupe est faite en lainage brillant teinté rouge, bleu et vert sur fond tan; cette gracieuse jupe peut aussi bien se faire en étoffé se lavant; la jupe a cinq lés, le devant et les côtés très à plat, sans pinces, les lés de derrière ont des plis de chaque côté de la fermeture laquelle se ferme par des boutons et boutonnières; le bas de la jupe va en s'élargissant modérément; le bas mesure 4 verges. Le derrière de la jupe peut être soutenu par une petite tournure. Cette jupe peut être faite boutonnée comme notre illustration ou garnie d'après le goût de la personne.

Il faut 5 verges en 44 pouces pour faire cette jupe pour une personne de grandeur moyenne.

No 552 est coupé dans les grandeurs de 22 à 30 pouces, mesure de taille.



No 553. — Corsage pour dame



No 552. — Jupe pour dame

No 553. — Ce joli corsage est en lainage avec empiècement formant veste et épaulettes en soie cordée garni, tout autour d'un ruban de velours sur lequel sont cousues des paillettes à intervalles réguliers. Ce modèle est très simple, fait une doublure ajustée ayant les morceaux ordinaires et se fermant sur le devant tandis que le dessus s'agrafe sur le côté et l'épaule gauche; le dos n'a pas de couture et a très peu de fronces à la taille; le plastron est ajusté sur la doublure. Les manches ont deux coutures et sont serrées et pointues au bas. Un col droit finit le cou.

Il faut 1 verge $\frac{3}{4}$ en 44 pouces pour une dame de grosseur moyenne.

No 553 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

UNE ENSEIGNE DE MAITRE D'ÉCOLE AU XVII^e SIÈCLE

Isaac Macaire, barbier, perruquier, chirurgien, clerc de la paroisse, *mestre d'école* et maréchal. Raze pour un sout, coupe les cheveux pour deux frot et poudre et pommade par-dessus le marché les jeunes demoiselles joliment élevées, allume les lampes par année ou par quartier. Les jeunes gentils hommes à prêne aussi leur langue grand'mère de la manière la plus propre. Il à prêne à chanter le plain-chant et à ferrer les chevaux de main de maître. Il fait et raccommode aussi les bottes et les souliers, enseigne le hautbois et la guimbarde, coupe les cors, soigne et met les vessicatoires au plus bas prix. Il donne des lavements et purge à un sout la pièce; enseigne au logis les cotillons et autres danses et vat en ville. Vend en gros et en détail la parfumerie dans toutes ses branches. Vend toutes sortes de papeteries, cire à décroter, harings salés, pain d'épices, brosses à froter, pommades de terre, sossisses et autres légumes.

"J'enseigne la jography et autres marchandises étrangères tous les mercredi et vendredi. Dieu aidant, par moi, Isaac Macaire."

UN INFAME VOLEUR

Lui. — Cet individu que tu vois là bas m'a effrontément volé un million.

Elle. — Comment cela ?

Lui. — En ne voulant pas me laisser épouser sa fille.

IL S'ÉTAIT RECONNU

Alice. — L'homme que j'épouserai sera beau, brave et intelligent.

Alfred. — O cher ange ! Quel bonheur que nous nous soyions rencontrés.

MANCHE A MANCHE

Un matelot était appelé à rendre témoignage dans une cause.

— Témoin, dit l'avocat, connaissez-vous le plaignant et l'accusé ?

— Je ne connais pas la signification de ces mots là, répondit le matelot.

— Comment ! vous ne connaissez pas la signification des mots plaignant et accusé, reprit l'avocat; un aimable garçon comme vous qui vient ici pour rendre témoignage. Pouvez-vous me dire dans quelle partie du vaisseau l'un des hommes à frappé l'autre ?

— En avant de la poulaine, dit le matelot :

— En avant de la poulaine, répondit l'avocat, qu'entendez-vous par cela ?

— Comment un aimable garçon comme vous, qui est ici comme avocat et qui ne sait pas ce que veut dire : En avant de la poulaine ?

SON DÉBUT

Un gentil petit garçon avait l'ambition de devenir facteur. Il

n'y a pas bien longtemps, il parvint à s'emparer subrepticement d'un paquet de lettres d'amour que sa mère conservait précieusement depuis bien longtemps avant son mariage, et il se mit à les distribuer de porte en porte dans le voisinage.

La maman l'a trouvée mauvaise.

COMME ILS SE COMPRENAIENT

Un jeune médecin rentra, harrassé de ses visites du soir. Quand il fut confortablement assis auprès de sa jeune épouse, il lui demanda tendrement :

— Est-ce que ma chère petite femme s'est ennuyée ?

— Oh, non, répondit-elle avec animation, du moins pas beaucoup, car j'ai trouvé quelque chose pour m'occuper.

— Vraiment, qu'est-ce donc ?

— Oh ! j'ai organisé une classe de cuisine.

— Pas possible ?

— Si, nous nous sommes mises ensemble plusieurs femmes et nous avons mutuellement échangé notre expérience et nos connaissances culinaires.

— Et qu'avez-vous fait des bons petits plats que vous avez confectionnés ? demanda-t-il avec intérêt.

— Oh, nous les avons envoyés aux voisins, tout simplement, afin de leur montrer notre savoir faire. Tiens, dans la maison où on loue des appartements meublés; n'est-ce pas très drôle ?

— Chère petite femme, fit affectueusement le jeune docteur en l'embrassant. Toujours soucieuse de la clientèle de son mari, toujours désireuse de l'augmenter.

MAUVAIS TEMPS PARTOUT

Un homme, marié depuis assez longtemps, disait qu'il avait rencontré sa femme pour la première fois, dans une tempête, qu'il l'avait conduite à son premier bal dans une tempête, qu'il l'avait demandée en mariage dans une tempête et qu'il avait vécu dans une tempête depuis ce temps-là.

UN FERMIER SURPRIS



L'ours (au fermier qui faisait son apparition, muni d'un falot). — Bien aimable à vous de m'apporter un peu de lumière; je vais pouvoir vérifier s'il en reste encore là dedans.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - - MARDI, 30 MAI

TRIO DE PROVERBES

Compagnie fait pen tre les gens.

x

Les honneurs changent les mœurs.

x

Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

On assure que pour enlever au pétrole son odeur, il suffit de le mélanger avec du chlore des blanchisseuses, ce qui s'appelle de son vrai nom du chlorure de chaux, dans la proportion de 3 onces et 1/2 de chlore pour un gallon de pétrole. On agite vivement, puis on verse dans un vase contenant de la chaux, on laisse déposer et enfin on décante.

BL. DE S.

A la correctionnelle :

—Prévenu, votre figure ne m'est pas inconnue. J'ai déjà du vous voir ici avant les vacances ?

—Mon président, vous devez confondre avec ma sœur.

**

L'atavisme joue dans notre vie un b'en grand rôle.

Le gros O..., dont les parents ont fait fortune dans le commerce des tonneaux, est aujourd'hui membre de plusieurs cercles.

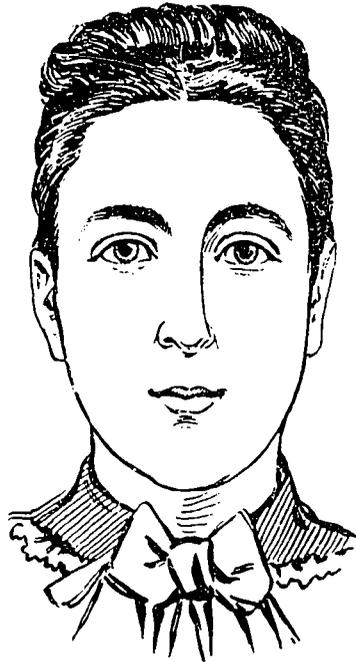
Mme FELIX SURPRENANT

DANGEREUSEMENT MALADE D'UNE MALADIE CAUSÉE PAR LA NAISSANCE DE SON ENFANT

Après avoir tout Essayé, Elle écrit aux Médecins des Pilules Rouges du Dr Coderre et Grâce à eux, Elle est Maintenant en Parfaite Santé

Bien souvent, hélas, une mère paie de sa vie le bonheur de la maternité. Et quand, par miracle, elle ne succombe pas, alors elle reste des semaines, des mois et des années faible et endurant des souffrances telles que la mort serait pour elle une véritable délivrance. Si toutes les femmes prenaient les Pilules Rouges du Dr Coderre pendant cette période critique, la maternité ne serait plus une menace de mort. Les Pilules Rouges du Dr Coderre agissent directement sur la matrice, donnent des forces à la mère et éloignent tout danger. Lisez ce que nous écrit une respectable jeune mère de famille : "Après la naissance de mon enfant, je suis restée d'une grande faiblesse et affligée de plusieurs graves maladies. J'avais comme des brûlements dans le corps, je souffrais du mal de matrice, pertes blanches et maux de tête. Le matin je vomissais toujours et je devenais toute en transpiration. Je pouvais à peine avoir soin de mes petits enfants. Je souffrais tant que je n'avais de cœur et de courage pour rien. Mon mari était tout désespéré de mon état. Après avoir essayé beaucoup de remèdes pour rien, quelqu'un me suggéra d'écrire telle que j'étais aux médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je leur écrivis en leur disant ce que j'avais. Ils me répondirent aussitôt en me donnant un traitement à suivre et aussi comment prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Ils furent bien bons pour moi, car ils m'écrivirent plusieurs fois et toujours en s'intéressant beaucoup à mon état. Maintenant je dis en toute sincérité que je suis bien comme je n'ai jamais été. Je ne souffre plus, et je conseille à toutes les femmes de ne pas souffrir des années pour rien, mais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et aussi d'écrire aux médecins spécialistes. Si j'eusse connu ce remède plus tôt je n'aurais pas tant souffert pour rien." Mme Félix Surprenant, Stetsonville, Taylor Co., Wisconsin.

Femmes et jeunes filles qui souffrez depuis longtemps peut-être, pourquoi ne pas écouter les conseils que vous donnent des femmes



MME FELIX SURPRENANT

qui étaient malades comme vous, et qui aujourd'hui étant bien et heureuses, vous disent ce qu'elles ont fait pour se guérir ? Ne retardez donc plus, mais de suite, écrivez à nos médecins spécialistes. Vous n'avez rien à craindre, dites-leur tout. Avec attention, ils étudieront tous les symptômes qui vous font souffrir et ils vous répondront en vous disant ce que vous avez et ce qu'il faut faire pour vous guérir. Vous n'avez rien à payer pour consulter nos médecins, écrivez aussi souvent que vous le désirez. Adressez : Département Médical, Boîte 2306, Montréal.

Avis. Pour nous rendre au désir d'un grand nombre de femmes nous avons ouvert au No 274 Rue St-Denis, un bureau de consultation pour les femmes qui préféreraient consulter nos médecins personnellement. C'est un grand avantage offert à toutes les femmes qui sont faibles, languissantes ou dangereusement malades ; riches ou pauvres, venez tout de même, vous n'avez absolument rien à payer. Nos médecins font aussi gratuitement l'examen de l'urine et des crachats ; celles qui toussent et qui ont des craintes, devraient profiter de cet avantage. Vous pouvez voir nos médecins tous les jours, excepté le dimanche, de 10 h. a. m. à 5 p.m.

En garde contre les marchands qui vous offrent des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations de nos Pilules Rouges du Dr Coderre. Les marchands qui vous offrent ces imitations ne s'occupent qu'à faire de l'argent, ils ne s'occupent pas que vous guérissiez ou non. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules chaque. N'en acceptez pas d'autres. Si vous ne pouvez vous les procurer chez votre marchand, envoyez-nous 50 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes, par ce moyen, vous ne serez pas trompées. Nous les expédions partout au Canada et aux États Unis, pas de douane à payer. Adressez : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

Boireau flirte avec une jeune veuve qui joue visiblement le rôle d'Artémise. —Voyez-vous, dit elle d'une voix mourante, j'ai le cœur brisé. ...Bah ! fait Boireau, les morceaux en sont bons !

Avant le mariage, le fiancé est généralement reçu avec ces mots : "Et ce vous, chéri ?" Après le mariage, sa femme court vivement à lui en lui criant : "Essuie tes pieds avant d'entrer."

**

—Caporal, pourriez-vous me dire, sauf votre respect, si l'on écrit amour avec deux m ?

—J'ai idée qu'il n'en faut qu'un, mais lorsqu'on en met deux, ça prouve qu'on aime davantage.

**

A propos de l'hydrophobie. Quelqu'un racontait devant Mme Calino que, jadis, un de ses amis avait été "dévoré" par un chien errant, et qu'il était mort sur-le-champ de ses blessures.

—Ah ! le malheureux ! s'écrie Mme Calino, sans compter, ajoute-t-elle en frémissant, que ce chien était peut-être enragé !

ATTENTION

La coqueluche est heureusement combattue par le Baume Rhumal. 57

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

- Nous devrions éviter tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.
- Nous devrions manger tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.
- Nous ne devrions boire que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

LA VELOUTINE Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
(Sa méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875)

FEMMES SOUFFRANTES



Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe?

Et ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien?

Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes?

Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir?

SI OUI, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

MAIS si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, CROYEZ-MOI, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.

Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement GUÉRIT lorsque les autres MANQUENT.

... Livre Gratis ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

G. T. R. Hobo M. N. I.—Amour du travail et de l'étude. Esprit observateur. Caractère entreprenant et persévérant. Bonne entente des affaires.

Cœur brisé.—Discretion, défiance et timidité. Quelques tendances à la jalousie. Volonté passablement tenace. Grande constance dans l'affection.

Sour non comprise.—Vous êtes impressionnable, affectueux et un peu mélancolique parfois. Imagination quelque peu romanesque.

Brise Printanière.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination active. Générosité, courage, sensibilité et douceur.

Deux Joseph.—Nature vive, enjouée, prime-sautière. Imagination ardente. Bon pouvoir de persuasion. Énergie, persévérance, enthousiasme.

Marie Ange.—Tempérament doux et timide. Nature rêveuse, silencieuse et solitaire. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

Jean Ga-Hu No 2.—Vous manquez de persévérance. Vous êtes pourtant audacieux, actif et entreprenant. Esprit de contradiction. Amour des voyages.

Charlemagne.—Délicatesse de sentiment. Nature ferme et fière. Tempérament un peu nerveux. Caractère tendre mais peu expansif.

(A. Suture.)

MALADIES DE LA PEAU

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau.

Ce remède infallible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

FORTIFIANT

Tous, à cet e saison de l'année, ont plus ou moins besoin de prendre des forces nouvelles. Rien n'égale un Bain Turc Moderne et quelques minutes passées à la salle à vapeur, comme technique de printemps. Il purifie complètement le système en y faisant disparaître tout ce qui est inutile.

OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

W. G. Townsend, Gérant.

ELDORADO

Café-Concert Français

Coin des Rues Cadieux et Ste-Catherine

SEMAINE DU 1er MAI SIMPLICE ET SIMPLETTE

Opérette en un acte

Un Elève Qui Va Bien

Vaudeville en un acte

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Entrée: 10 cents

Place aux Loges, 25c; Loge entiere, \$1.00 Retenez les loges par téléphone: Bell, Est. 1621.

Consommations des meilleures marques. Le meilleur Orchestre de Montréal.

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON, F. X. BILODEAU. Régisseur: S. DURANTEL.

Deux voyous causent entre eux: —...En passant rue des Anglais, j rencontre une demoiselle. Elle était toute seule. Je l'enlève. Total: cinq jours de bloc.

—Cinq jours seulement pour avoir enlevé une demoiselle?

—Oui, mais c'était une demoiselle... de peur!

Au dîner des anciens élèves de son lycée, Poilopate avise un vieux condisciple:

—Te rappelles-tu? Tu étais le plus bête de la classe!

Puis, regardant la chevelure de son ami qui est restée d'ébène:

—Tu es toujours le même.

LA SOCIÉTÉ

Co-Opérative des Frais Funéraires

EST DÉMÉNAGÉE

AU

No 1756 Rue Sainte-Catherine

Ancien Bureau de la Banque d'Hochelega, Succursale Centre.

N.B. — Ce Bureau est situé presque vis-à-vis l'ancien, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Au théâtre. Bricolage arrive un peu en retard et demande à l'ouvreuse: —Est-ce que la pièce est commencée? —Oui, monsieur, il y a déjà un acte de joué. —Lequel?

M. et Mme Moulardeau se sont payés l'Opéra-Comique. Ils contemplent le plafond de Benjamin-Constant. —Ça doit être rudement fatigant, opine Moulardeau, de faire de la peinture sur un plafond. —Surtout, ajoute sa femme, à une hauteur pareille!

GANTS Première Communion

2 Boutons, Kid blanc, d'enfants, 35c. la paire. 4 Boutons, Kid blanc, d'enfants, 50c. la paire. 1 Boutons, Kid blanc, d'enfants, 50c. la paire. 2 Boutons, Kid noir, d'enfants, 75c. la paire. 4 Boutons, Kid noir, d'enfants, \$1 la paire.

GANTS DE KID Vert, Bleu, Pourpre, Blanc, Crème, etc., Brodés, blanc ou noir.

Deux Fermoirs en Nacre de Perle, Prix: \$1.45

Gants: Kid, 4 boutons, couleur ou noir 50 cents la paire

Gants Réparés à Pez de Frais

Poudre à Gants de Kid. Cette poudre à Gants ASSÈCHE VOS MAINS, empêche les gants de se déchirer et les mains de transpirer. En l'employant, les gants dureront le double du temps. Avec une paire de gants de 60c. on vous donne une bouteille du prix de 10c.

CORSETS, Courts, Moyens et Longs

Haute Couture Rose et Bleu Ciel, avec dentelle

Prix: 95c. et plus

J. B. A. LANCTOT,

152 rue St-Laurent

Spécialité des meilleures marques de Corsets de 75c. en montant. Tous les articles sont révisés, ce qui empêche de porter l'étoffe et qui ne se trouve pas ailleurs.

MAIN 3187 TELEPHONE, le page du nouveau livre.

J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes. Poses artistiques. . . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

Concours de Bébés du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt de écrire très lisiblement. Pour détails voir page 21.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 49

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudo nyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
 del' **Abbaye de Soulac**
 Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1873** par le Prieur P. BOURSAUD
 VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX LYON 1894.
 HORS CONCOURS BORDEAUX
 MEMBRE DU JURY 1895.



Prix du petit flacon, 50 cents

ROYER & ROUGIER FRERES, 1597 Rue Notre-Dame, Montreal, seuls agents pour le Canada.

Jacob à son fils :
 —Foyons, mon betit Taniel, goment tidingueras tu une ponne action t'une mauvaize ?
 —Rien de blus simple, baba ! les ponnes actions montent et les maufaises paissent.

S.ène de la vie rustique :
 Un paysan causait avec la comtesse de B... et lui conseil'ait au point de vue hygiénique la graine de lin.
 —Voyez, madame la comtesse, tous les jours j'en donne à mes cochons, et ils ont des soies magn'ifiques.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Carling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

La vie est un voyage que les uns font en sleeping-car, et les autres dans les wagons à bestiaux.—Vte G D'AVENEL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 179



Ont trouvé la solution juste : Mmes A Raymond, G Séguin, Mlle F Beausoleil, M L Lacroix, MM A Asselin, E Bois D Boulanger, W Laperle, P O Richard, J Turcotte, R Turcotte, W O Warnault, Montréal; Mme J H Bourbeau, Asbestos, Q; Mlle Darche, A Roux, Danville, Q; G Sirois, Lacadie, Q; L Roberge, Lévis, Q; F J Boulay, J S J Ictouhier, Ottawa, Ont; Mlle L Angers, W Deschamps, Québec; Mme N Fortin, Rivière Ouelle, Q; Mlle F Laperle, R Lussier, Sorel, Q; Mlle F Morin, E Metilley, J A R Morin, P Morin, St Hyacinthe, Q; M Brousseau, St Malo, Q; Mlle F Bourque, St

Romuald, Q; E Desrosiers, Brunswick, Main; MM E Brodeur, J B Fournier, J A Latourneau; W H Latourneau, J D Thibault, Fall River, Mass; S Rousseau, A Couture, Haverhill, Mass; T Fortier, T Hébert, A Perreault, Lawrence, Mass; Mlle M St Hilaire, Lewiston, Maine; Mme J S Aubin, MM A Blais, J Perrault, Lowell, Mass; J Dossat, E Figalla, New Orleans, La; A Paris, Manchester, N H; L A Cadorette, Place inconnue; Mlle Lauro Lambert, J Derbes, Nouvelle Orléans, La.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : J

Turcotte, 133 St André (Montréal); Mlle A Itoux (Danville, Q); L Roberge, 35 Wolfe (Lévis, Q); W Deschamps (Québec); T Hébert, 30 Broadway (Lawrence, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent, ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centime en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas guère à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD
 du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

DR DE MEDECINE HARVEY

484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

VIN
St Leon

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE,
 MARTIN
 & CIE

Souls Agents pour le Canada.



Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

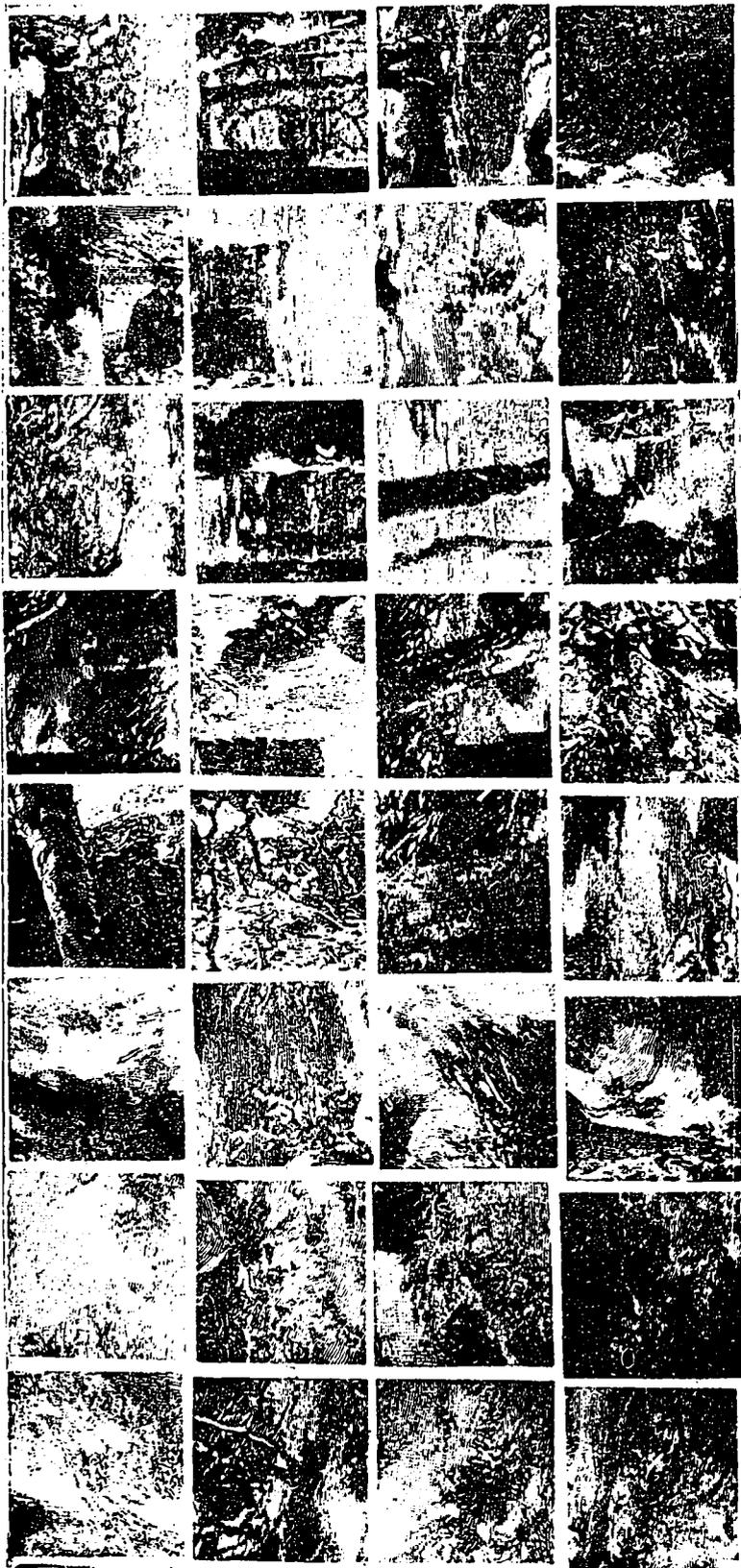
Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

C'EST BIEN MÉRITÉ

La faveur dont jouit le *Baume Rhumal* auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité.

56

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 181



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : DÉFICHEURS CANADIENS.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 10 mai, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centimes en argent.

Poêle à Gazoline "Insurance"



DE

DAYTON, OHIO

Perfectionné, et tout récemment breveté aux Etats-Unis

Pas de fixtures pendicueuses, pas de tuyaux mal propres. Muni d'une valve de sureté à fermeture automatique et d'un Séparateur "White", il est

ABSOLUMENT SANS DANGER...

et brûle 30 à 40% moins de Gazoline que n'importe quel autre poêle.

La belle saison est proche, la chaleur nous arrivera bientôt et il vous faudra un poêle à Gazoline. N'en achetez pas avant d'avoir comparé notre poêle "Insurance" aux autres. Vous constaterez, à première vue, sa grande supériorité. Il est fort et très durable et, en même temps, léger et élégant.

Nous en avons pour tous les goûts, dans tous les styles, de \$5.50 à \$30 50.

BRANCHE CANADIENNE

HOGUE & AMESSE, Agents Généraux

No 1818 Rue Ste-Catherine

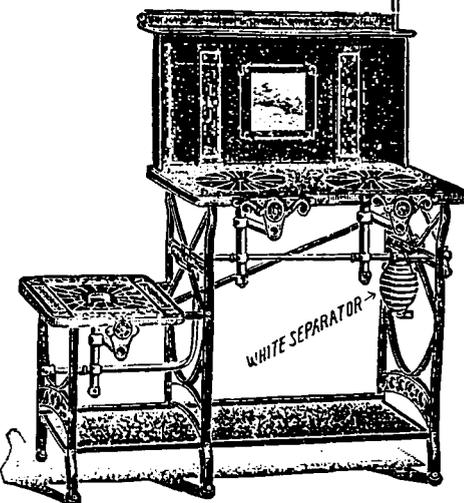
Tel. Bell, Est 1535

MONTREAL

N.B.—Nous vendons de la Gazoline de première qualité seulement.

Nous sommes prêts à faire des arrangements avec des personnes responsables pour nous représenter dans toutes les principales villes de la Province.

Demandez nos Catalogues Illustrés



Le _____
SEUL MAGASIN DE CE GENRE
A Montreal

Depuis que nous avons changé notre manière de vendre au comptant et à crédit dans le même magasin, les ventes ont plus que doublées.

Les acheteurs au comptant ou à crédit comprennent qu'ils peuvent acheter leurs meubles de nous de 10 à 25% à meilleur marché que dans aucun autre magasin de première classe.

D'ici à ce que notre nouveau magasin soit prêt, ceux qui ont besoin de crédit voudront bien s'adresser à M. Guibord, 1551 rue Ste Catherine, qui se fera un plaisir de recevoir les anciens et les nouveaux clients, lesquels seront servis très libéralement.

Magasin ouvert jusqu'à 10 hrs tous les soirs.

F. LAPOINTE

1551 Rue Ste-Catherine
(Magasin actuel)

1447-1449 Ste-Catherine
(Nouveau Magasin)

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^O DERRE

PILULES

DR

Noix Longues

(Composées)

De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.